

SPIRITUS

JEAN CAUVIN
JEAN-LOUIS BLAISE
LUCIEN DEISS
M.G. LAU ET J. TONG

TABLE RONDE À ABIDJAN
PRÉDICATION ET POUVOIR
SERVICE DE LA PAROLE
THÉOLOGIE CHINOISE

&
expériences au Brésil,
au Burundi, en Malaisie
et en France

dimanches sans prêtre

1. dossier

Iñacio Neutzling	Célébrations dans les communautés de base / 115
André Lepoutre	Comment j'ai vu naître les communautés de base / 126
Jean Baranton	Expériences au Burundi / 133
Gilbert Griffon	...en Malaisie / 142
Jacqueline Paterni	...en France / 149
Jean Cauvin	Célébrations dominicales sans prêtre / 153
Jean-Louis Blaise	La prédication comme exercice d'un pouvoir / 167
Lucien Deiss	Le service de la Parole / 177

2. chronique

Maria Goretti Lau et John Tong	Quelques tendances théologiques dans l'Eglise chinoise / 202
-----------------------------------	---

3. communications

courrier	Le mot des lecteurs / 213
lectures	Notes bibliographiques / 214
livres	Reçus à la rédaction / 220
informations	Publications... sessions / 221

Quand on parle de « célébrations dominicales sans prêtre » ou d'« assemblées dominicales en l'absence de prêtre » (ADAP), selon la terminologie qui tend à s'imposer, en général on pense d'abord au manque de prêtres ou à l'insuffisance de leur nombre. La question prend d'emblée la forme d'une interrogation sur les ministères et sur la structuration des communautés. Ce n'est pas le biais que nous avons choisi car les célébrations dominicales, même sans prêtre, sont aussi des manifestations de grâce pour un renouvellement profond de l'Eglise.

Il n'est nullement dit que le fait que des communautés célèbrent sans prêtre entraîne comme conséquence que l'Eglise soit sans avenir. Il n'est pas question de minimiser le rôle du prêtre : il est celui qui préside à la célébration eucharistique comme il préside à la charge apostolique. Mais, en son absence, d'autres valeurs d'Eglise peuvent se manifester.

Nous avons réuni un certain nombre de ces célébrations. Elles sont trop dispersées pour permettre de synthétiser leurs apports mais nous pouvons voir resurgir certains aspects du rassemblement chrétien que la pratique coutumière des derniers siècles avait oblitérés.

De telles célébrations n'en sont qu'à leur début si bien que les ADAP se distancient encore peu des célébrations eucharistiques sous la présidence du prêtre. Elles sont plus souvent perçues comme des suppléances que vécues dans leur valeur propre. C'est d'ailleurs un danger pour les « célébrations eucharistiques » elles-mêmes, surtout là où la communion est distribuée : la messe y perd son caractère de « mémorial de la Mort et de la Résurrection du Seigneur » et le prêtre semble inutile.

Les assemblées dominicales sans prêtre ont leur caractéristique propre en tant que « sacrement de la Parole » : à ce titre, elles prennent la suite du baptême qui marque l'engagement personnel dans la communauté, la construction de celle-ci et son action dans la société et le monde. Car la Parole nous rappelle continuellement l'engagement du Christ dans la totalité de sa vie. Elle conduit donc à la confession de foi qui est le motif même du rassemblement. Elle conduit aussi à la prière tantôt privée et silencieuse, tantôt collective et chantée.

S'il est important que la Parole soit proclamée, il ne l'est pas moins qu'elle soit partagée ; ainsi, elle pénétrera mieux dans le contexte général de la vie des croyants. Ainsi fait-on Eglise en restant tendus vers la célébration eucharistique.

Spiritus

CÉLÉBRATIONS DANS LES COMMUNAUTÉS DE BASE

Iñacio Neutzling

*L'Eglise, c'est le peuple qui s'organise,
un peuple d'opprimés qui cherchent la libération
en Jésus Christ Ressuscité.
(refrain d'un chant des CEB)*

Les communautés ecclésiales de base (CEB) ont été admises par la Conférence générale de l'Episcopat latino-américain à Puebla. Les évêques les ont reconnues *avec joie, comme une réalité ecclésiale importante typiquement brésilienne, comme une grande espérance pour l'Eglise*¹.

En effet, ces communautés se transforment en *centres d'évangélisation et en moteurs de libération*². Dans la vie des CEB, la dimension de la célébration prend une importance toute spéciale. Il s'agit d'une dimension qui touche toute la vie d'une communauté et qui prend tout son poids au moment de la célébration proprement dite.

C'est à partir de l'expérience des CEB et, plus spécifiquement, à partir de l'expérience concrète de celles du diocèse de Nova Iguaçu, que nous chercherons à analyser les célébrations communautaires.

Pour mieux comprendre les célébrations dans les CEB, il est nécessaire de caractériser en quelques traits rapides, la situation dans laquelle ces communautés vivent et célèbrent. Par ailleurs, nous expliciterons brièvement la nature de ces communautés. Nous décrirons alors quelques-unes de ces célébrations en insistant sur les caractéristiques qui en ressortent.

1. La réalité dans laquelle les communautés vivent et célèbrent

Nova Iguaçu est une ville située à la périphérie de la ville de Rio de Janeiro, que l'on appelle Baixada Fluminense et qui compte presque 1.500.000 habitants. Il s'agit de migrants venus des états du Nordeste ou du Nord du pays, à la recherche d'une vie meilleure. C'est un peuple chassé de sa terre par les «latifundia», par les exploitations rurales et par la sécheresse. Ces gens ont quitté leur terre et pris la direction de la «grande ville» dans l'espoir d'y trouver le minimum nécessaire pour survivre : un petit salaire régulier à la fin du mois, l'assistance médicale, l'éducation scolaire pour leurs enfants.

Arrivés en ville, la plupart de ces gens qui ne savent ni lire ni écrire, travaillent dans les secteurs qui demandent peu de qualification professionnelle. Le lieu de travail, c'est la ville de Rio de Janeiro. Pour les voyages aller et retour, il leur faut six ou sept heures par jour, avec des moyens de transport chers et de mauvaise qualité.

Les quartiers habités par ces gens sont complètement délaissés par les pouvoirs publics ; il n'existe ni canalisations d'eau, ni système d'égoûts ; ce sont des quartiers sans aucun équipement médical, sans écoles publiques pour les enfants.

Une fois établies dans ce quartier sans un minimum d'infrastructures, après avoir payé leur terrain pendant de longues années, ces populations courent le risque d'être «rejetées» par les pouvoirs publics sous prétexte que le lotissement n'est pas reconnu légalement ! C'est le problème des lotissements clandestins, source de profit pour les grandes entreprises immobilières.

1/ *Puebla*, n° 629.

2/ *●. c.*, n° 96.

3/ Gustavo GUTIERREZ a travaillé d'une manière plus approfondie cette dimension de foi et d'oppression du peuple, que nous signalons rapidement. Pour plus de détails cf. «A irrupção do pobre na América Latina e as comunidades cristãs populares» de Sergio TORRES, *A Igreja que surge da base*, São Paulo, 1982, pp. 186-206 (spécialement pp. 193-197); du même auteur cf. *A Força histórica dos pobres*, Vozes, Petrópolis, 1981, pp. 136ss.

4/ FREI BETTO, *O que é comunidade eclesial de base*. Ed. Brasiliense, São Paulo, 1981, p. 17. Pour un plus ample développement de l'aspect ecclésial des CEB, cf. l'article de Alvaro BARREIRO : «Eclesialidade e consciencia das CEB. Reflexões teológicas sobre algumas de suas práticas» dans *Perspectiva teológica*, n° 34, 1982, pp. 301-326. Encore sur les CEB, voir l'excellent article de Clodovis BOFF, «Fisionomia delle Comunità eclesiali di base» dans *Concilium*, 4/1981, pp. 97-109.

A l'heure actuelle, avec la grave crise économique que le pays traverse, c'est de nouveau à ce peuple qu'est réservée la plus grande partie du sacrifice. Les salaires sont arbitrairement diminués et le chômage augmente de manière vertigineuse. Il s'agit d'un peuple continuellement tourmenté et poursuivi dans ses biens personnels, par les intérêts du capital national, associé au capital multinational, présent à la campagne comme en ville. Nous sommes, effectivement, face à un peuple opprimé.

Peuple opprimé et croyant. Ce caractère de croyant se manifeste dans l'ensemble de la vie de ce peuple et pas seulement dans son expression proprement religieuse³.

2. *Qu'est-ce que les communautés ecclésiales de base?*

C'est à l'intérieur de la réalité que nous venons de décrire que surgissent les CEB dans la ville. Et c'est aussi au sein de cette réalité qu'elles vivent et célèbrent leur vie et leur foi. Mais qu'est-ce que les communautés ecclésiales de base?

Avant tout, ce sont des *communautés*: elles réunissent des personnes qui ont la même foi, qui appartiennent à la même Eglise, qui habitent la même région (ou le même quartier). Motivées par leur foi, ces personnes vivent une communion autour de leurs problèmes de survie, de logement, de luttes pour de meilleures conditions de vie, de grands désirs et d'espoirs de libération.

Elles sont *ecclésiales* parce que réunies dans l'Eglise, comme des noyaux de communautés de foi.

Elles sont *de base* parce que formées par des personnes qui travaillent de leurs mains (classes modestes): femmes de ménage, ouvriers, petits employés, retraités, jeunes et employés des secteurs de services dans la périphérie urbaine; en zone rurale, salariés agricoles, «posseiros», petits propriétaires, fermiers, «péons» et membres de leurs familles⁴.

Dans cette réalité du diocèse de Nova Iguaçu que nous sommes en train d'analyser, les CEB comprennent en moyenne vingt à vingt-cinq personnes sans compter les enfants. En temps normal, elles se réunissent au moins une fois par semaine; mais pendant l'Avent et le Carême par exemple, elles se réunissent plus souvent.

3. La célébration de la vie et de la foi dans les CEB

Comme nous l'avons déjà dit, la célébration dans les CEB est une dimension très développée de la vie de ces communautés. Le peuple aime célébrer. Un des traits caractéristiques de la vie d'une CEB est la référence continue à la Parole de Dieu. C'est dans la célébration que cette Parole est proclamée, écoutée et confrontée à la vie, sous forme de partage. Il y a bien des manières de célébrer. En voici quelques-unes :

a) La communauté se réunit, soit dans une grande salle, soit dans la petite église du quartier, ou même dans une maison particulière, voire sous un arbre. Un des membres de la communauté proclame la Parole de Dieu. Il arrive que cette Parole soit proclamée deux ou trois fois de suite afin que tout le monde puisse bien saisir la lecture. Après, tous sont invités à partager la Parole proclamée. Tout le monde parle ; chacun comme il peut, à sa manière. C'est ici que l'on vit la confrontation de cette Parole avec la vie, avec la situation vécue. La vie personnelle, la vie familiale, la vie du quartier, la vie professionnelle, la vie de la femme, les perspectives d'avenir sont mises en commun à la lumière de la Parole de Dieu. Cette Parole devient ainsi Parole vivante, lumière et levain pour l'action. Elle crée des liens : tous partagent joies, préoccupations et souffrances ; chacun se sent aimé et accueilli par les autres dans cette « comm-union ».

Ces célébrations sont préparées et organisées par la communauté elle-même. Quelques membres de la communauté se rencontrent avant pour choisir le texte biblique qui sera proclamé au cours de la célébration. Une de ces personnes confie ce texte à quelqu'un de la communauté afin que la lecture soit bien préparée. On choisit une personne pour présider puis les chants qui animeront la célébration.

Dans ces célébrations, il y aura des temps forts qui changeront de place selon les circonstances vécues par la communauté. Par exemple, ce sera le rite pénitentiel qui sera mis en évidence. En ce cas, il s'agit souvent d'un moment de profonde et sincère critique et auto-critique de la com-

5/ Pour caractériser l'ecclésialité des communautés de base, Paul VI disait : «elles se réunissent en

Eglise afin de s'unir à l'Eglise et de développer l'Eglise», *Evangelii Nuntiandi*, n° 58.

munauté. C'est un moment où les liens rompus ou menacés de se rompre dans la communauté, sont rétablis ou renforcés.

Mais une étape toujours très importante et longue est ce que l'on appelle la prière des fidèles ou prière communautaire. Ce sont des prières de louange, d'action de grâces et de demande. Elles prennent un aspect particulier d'universalité; universalité dans le sens où tout le monde participe d'une manière ou d'une autre, et dans le sens où la prière s'étend aux dimensions du monde.

b) Un autre genre de célébration est ce que l'on appelle les cercles bibliques.

Une des caractéristiques des CEB est leur conscience missionnaire: leurs activités sont imprégnées par l'esprit d'évangélisation, évangélisation qui s'exprime par le souci d'attirer de plus en plus de gens et de les intégrer dans ce qu'on peut appeler *le peuple en marche* ou *en lutte*. Ces gens ont une conscience très vive d'être missionnaires et de s'engager à maintenir et à élargir l'Eglise ⁵. Cette conscience de la mission s'exprime dans les chants de la communauté, par exemple celui-ci:

*O mon frère, pourquoi ne viens-tu pas
te joindre à nous pour lutter?*

*O mon frère, je t'aime,
Jésus, Notre Seigneur, t'invite aussi.*

1. – *Dieu, du haut du ciel, a vu son peuple opprimé;
il invita Moïse et Aaron qui, non sans crainte,
ont répondu à son appel.
Le peuple a été libéré de son esclavage.*

2. – *De nos jours, ces faits se répètent sans cesse;
nous découvrons que c'est la même situation.
Notre tâche est de conscientiser le peuple
afin de construire un monde nouveau où existe l'union.*

Ainsi, pendant le Carême, quand on organise la Campagne de la Fraternité proposée par la Conférence nationale des évêques du Brésil, les communautés s'engagent plus fortement afin que de nouvelles communautés soient créées dans des quartiers voisins, là où il n'en existe pas encore.

Ceci, naturellement, se fait à travers les cercles bibliques qui sont, eux aussi, une célébration. Pour ce faire, nous utilisons des schémas directeurs préalablement préparés par une équipe composée de représentants de plusieurs communautés d'une paroisse ou d'un diocèse, avec le concours d'un prêtre et d'agents de la pastorale. Ce fascicule, extrêmement simple, contient :

- un chant d'entrée et une prière d'introduction ;
- un rapport succinct d'une situation concrète vécue dans une communauté du diocèse. A ce bref rapport, succèdent deux ou trois questions pour aider à analyser la situation. Tous les participants qui se présentent habituellement en groupes de huit à dix personnes, ont la possibilité de s'exprimer ;
- une lecture biblique suivie de deux questions qui aident les participants à lire la situation, préalablement analysée à la lumière de la Parole de Dieu, qui leur permettent de découvrir une action possible concrète, même minime ;
- une prière et un chant.

Là aussi, tout est coordonné et réalisé par les laïcs. De fait, tous ont la possibilité de participer ; pour beaucoup de personnes qui, auparavant, n'avaient jamais fait partie d'une communauté, c'est le moment où, pour la première fois, elles ont l'occasion de vraiment faire entendre leur voix qui est respectée et accueillie dans la joie.

c) La religiosité populaire est très présente dans les célébrations des communautés ecclésiales de base. En effet, c'est grâce à leurs prières, leurs saints, leurs fêtes de la Vierge et à l'ensemble des mystères du Christ que le peuple a pu résister à tant de siècles d'oppression politico-économique et de marginalisation ecclésiale. C'est leur religiosité qui a maintenu leur foi vivante et a nourri leur confiance dans une société qui leur refusait les droits, la dignité et la participation ⁶.

Dans le diocèse de Nova Iguaçu, comme dans d'autres lieux du pays, on célèbre traditionnellement le mois de mai, mois de Marie. Pendant toutes

6/ Leonardo BOFF, *Igreja: Carisma et Poder*.
Ensaïos de eclesiologia militante, Vozes, Petropo-
lis, 1981, pp. 202-203.

7/ *Puebla*, n° 960.

les nuits du mois de mai, les groupes se multiplient dans les quartiers en vue de cette célébration. Voici en quoi elle consiste: une petite procession avec chants, à la lumière des cierges, escorte la statue de Marie jusqu'à la maison où la célébration aura lieu. En arrivant dans la famille, on met en commun les prières de demande. Ensuite, on dit le chapelet puis on lit un texte biblique. Tout ceci est entrecoupé de beaucoup de chants: soit des chants déjà consacrés par la religiosité populaire, soit des chants composés par les communautés elles-mêmes, où Marie est invoquée comme la mère des pèlerins; ainsi, dans celui-ci:

*Marie, Mère du peuple en marche,
apprends-nous à marcher:
nous sommes tous des voyageurs
mais il est difficile de marcher sans s'arrêter.*

Nous pourrions rappeler encore la célébration du chemin de Croix qui se déroule dans les rues du quartier. Ce sont des célébrations de longue durée. En effet, on y rappelle et célèbre les différentes «croix» que le peuple porte. L'important, dans ces célébrations, c'est toujours que tout le monde parle, prie et célèbre la Croix de Jésus qui est semence de vie. Ainsi, les personnes qui se trouvent sur le parcours du chemin de Croix, portent-elles des croix représentant la violence, le chômage, le vol de la terre, du logement, du salaire; tout cela pour «inverser le cours de l'arbre de vie» puisque, comme disent les communautés dans leurs poésies:

*La croix qui courbe le peuple,
lui fait regarder le sol
d'où surgira la libération.*

C'est ainsi que, petit à petit, les CEB évangélisent la religiosité populaire et font que *la foi du peuple acquiert maturité et profondeur*⁷.

d) Les CEB lancent de nombreuses activités qui sont souvent le seul moyen de mobilisation et d'expression des habitants d'un quartier. C'est par le biais de ces communautés que, fréquemment, le peuple s'organise en mouvements de lutte pour de meilleures conditions de vie dans le quartier, comme par exemple, la lutte pour obtenir l'éclairage public, des canalisations, des égouts, des transports publics moins chers, pour faire reconnaître légalement leur lotissement. Par ailleurs, on signe des pétitions pour soutenir les agriculteurs qui luttent pour la propriété de leur

terre en d'autres endroits du pays. Ou bien encore, on cherche à appuyer des ouvriers en grève par des collectes de vivres, une aide au fonds de grève. Tout ceci sans compter la catéchèse, les cercles bibliques, la promotion de la femme à travers des clubs de mamans, etc.

Les célébrations sont des moments où toutes ces actions émergent sous forme de prières, d'éléments d'analyse, d'informations. C'est dans la confrontation avec la Parole de Dieu, dans la prière communautaire où tout le monde participe, que toute cette richesse de vie communautaire se manifeste, est revue et confirmée. C'est dans ce genre de prière que les communautés célèbrent leurs soucis, leurs espoirs, leurs échecs et leurs victoires. Bref, on célèbre le peuple en marche et ses efforts pour vivre en communauté.

Mais il existe quelques temps forts, comme par exemple, l'aboutissement d'une juste revendication. Sont représentées, sous forme théâtrale, les principales étapes de la lutte et la confrontation avec la Parole de Dieu. Ce sont des célébrations où l'on évoque des combats en d'autres lieux ; la solidarité en sort renforcée. Tout ceci se fait à travers la création d'une série de symboles, des panneaux, des chants composés par la communauté, des prières, des poésies, et se termine par un repas simple et joyeux mis en commun par tous.

Nous devons encore rappeler que, de plus en plus, les communautés célèbrent leurs saints et leurs martyrs. En union avec les saints de la tradition ecclésiale, les communautés célèbrent la mémoire de ceux qui furent des témoins fidèles jusqu'à la mort, en vue du Royaume à venir. Ainsi, célébrons-nous Oscar Romero, évêque, prophète et martyr, Santo Dias da Silva, membre d'une communauté ecclésiale de base de Sao Paulo et leader syndical, assassiné pour avoir défendu les droits de ses camarades, Raimundo Ferreira Lima, le « gringo », paysan, également membre d'une

8/ L. BOFF, *o. c.*, p. 195. Sur O. ROMERO, voir le travail succinct mais éclairant de Jon SOBRINO, *Mons. Romero, Verdadero Profeta*, DDB, Bilbao, 1982. Cf. Gilmer TORRES, *La sangre de los martires*, chant populaire, CEP, Lima, 1981. Notons encore que dans quelques régions du Brésil, dans le calendrier des CEB, le 30 octobre, jour de la mort de

Santo Dias da Silva, est le jour de la fête des martyrs, par exemple dans une région de l'archidiocèse de Sao Paulo.

9/ C. MESTERS, « O uso da Biblia nas Comunidades cristas de base », dans S. TORRES et d'autres, *o. c.*, pp. 297-311.

CEB du Para et syndicaliste, assassiné pour avoir défendu les paysans sans terre. Ils représentent des « phares » pour les communautés car *ils ont souffert avec courage à cause de leur engagement envers la communauté et envers l'Évangile* ⁸.

4. Quelques caractéristiques

a) Dans les célébrations des CEB, la Parole de Dieu occupe une place centrale. Cette Parole est lue dans la Bible en référence avec la réalité concrète où le peuple vit, réalité confrontée avec cette Parole. L'intégration de *la Bible*, de *la communauté* et de *la réalité* a pour résultat que cette célébration devient vraiment source d'espérance, courage pour poursuivre la lutte, dynamisme et réconfort pour le peuple en marche ; car dans la célébration, on découvre que la Parole de Dieu n'est pas seulement présente dans la Bible mais aussi dans la vie. Cette manifestation de la présence de Dieu dans la vie, dans la lutte, dans la souffrance, dans les joies de la communauté, s'explicité dans la célébration, à partir de la Parole de Dieu et à l'aide de cette même Parole quand elle est proclamée.

Plus la CEB vit, plus elle célèbre et plus il devient clair que la Parole de Dieu n'est plus la propriété de quelqu'un qui sait davantage (l'agent de pastorale ou le prêtre). Carlos Mesters, grand bibliste brésilien, dit avec acuité : *dans le passé, nous nous sommes approprié la Bible et nous avons acquis le monopole de son interprétation. Nous avons retiré la Bible des mains du peuple, nous l'avons fermée à clef et nous avons jeté la clef ; mais le peuple l'a retrouvée et il commence à interpréter la Bible comme étant l'instrument unique à sa portée et représentant pour lui sa vie, son expérience et son combat* ⁹.

L'actualisation de la Parole devient ainsi, dans l'expérience des CEB, un ministère exercé par toute la communauté. C'est la communauté tout entière qui actualise la Parole de Dieu dans sa propre vie, en cherchant communautairement à lire et à interpréter la manifestation de la présence de Dieu dans son histoire. La vie est célébrée dans sa totalité, c'est-à-dire dans tous ses aspects, sans dualisme. La foi de la communauté, à travers l'actualisation communautaire de la Parole, rend transparente la vie de la communauté et l'aide à passer de la prise de conscience de sa situation immédiate, locale et particulière, à la prise de conscience de sa situation historique. C'est un peuple opprimé et croyant qui célèbre. En

célébrant, il approfondit en même temps, et sa conscience de l'oppression et celle de sa foi ¹⁰.

b) Les célébrations ne sont pas le simple accomplissement d'un rite de nature idéaliste et abstraite, sans relation explicite avec la vie de l'assemblée, rite trop souvent sacralisateur de la passivité sociale et politique des croyants. Mais ces célébrations se transforment en expression dense de la foi et de la vie communautaires. Elles sont le temps fort de la vie puisque c'est là que se fortifie le sens de la foi en Dieu Père qui, en Jésus Christ son Fils, libère son peuple par la force de l'Esprit. Elles deviennent temps de fête, de joie et de simplicité profondes. Fête, joie et simplicité qui s'associent à la grande liberté qui s'instaure: tout le monde se sent à l'aise, la «comm-union» devient plus vivement présente. Bref, c'est la grande famille qui se rencontre; ce sont des amis et des compagnons de voyage et de lutte qui se retrouvent pour célébrer ensemble. La célébration devient ainsi la manifestation de la transcendance de l'Esprit qui ne se laisse pas étouffer par la dureté oppressive de la situation sociale vécue ¹¹.

La créativité et la spontanéité, éléments essentiels de ces célébrations, font qu'aucune d'elles ne ressemble à une autre. La créativité s'exprime à travers des symboles recueillis dans la vie même, des chants, des poésies, des panneaux, des représentations dramatiques. La spontanéité se manifeste dans la simple participation de tous: enfants et vieillards, jeunes et adultes, hommes et femmes.

c) Un autre aspect caractéristique de ces célébrations, c'est que les divers services n'y sont pas fixes; cet aspect est d'ailleurs assez typique de la vie des communautés en général. Les services sont en fonction des besoins de la communauté et, dans le cas de la célébration, des besoins de celle-ci.

Dans une célébration, plusieurs «ministères» s'avèrent nécessaires; depuis ceux qui convoquent la communauté pour la célébration, jusqu'à

10/ FREI BETTO, *o. c.*, pp. 32-33.

11/ C. BOFF, dans l'article cité plus haut, y voit une des manières d'être typiques des CEB que nous pouvons confirmer par notre expérience.

12/ Expression de Y. CONGAR citée par Alvares BARREIRO, *o. c.*, p. 310.

ceux qui seront les animateurs de celle-ci, sans oublier celui qui présidera ce jour-là ainsi que les lecteurs et ceux qui entonnent les chants.

La célébration est toujours préparée par un groupe de personnes de la communauté. C'est ce groupe qui attribue les différents rôles aux membres de la communauté. Ainsi, ce n'est pas toujours la même personne qui est tenue de présider.

Il existe une grande liberté qui résulte de la prise de conscience que *le sujet de la célébration*, c'est toute la communauté. De cette façon, est cassée une sorte de monologue de la Parole de Dieu qui nous arrivait par la médiation d'une seule personne, le prêtre, face à une assemblée passive. Cette prise de conscience s'explicité dans le critère utilisé par les CEB pour faire l'évaluation d'une célébration.

A la question : « Comment s'est déroulée la célébration ? », on répondra en choisissant comme critère d'évaluation, le degré de participation active de la communauté. Ce sera donc : « La célébration a été très bonne ! Tout le monde a participé », ou alors : « La célébration n'a pas été bonne ; peu de gens ont participé ». Par « participation », on signifie que tout le monde, d'une certaine manière, a établi un dialogue communautaire avec la Parole de Dieu, dans une manifestation collective. On assiste alors, dans les célébrations des CEB, à une sorte de « socialisation des activités par lesquelles le salut est communiqué »¹².

Inácio Neutzling

*Collegio S.R. Bellarmino
Via del Seminario 120
00186 Rome, Italie*

traduit du brésilien

COMMENT J'AI VU NAÎTRE LES COMMUNAUTÉS DE BASE

par André Lepoutre *

Il est difficile de s'imaginer ce qu'est le Brésil. Pour les Brésiliens, ce qui vient d'ailleurs est un cheminement ; c'est toujours à tâtons, jamais exemplaire et surtout pas romantique, même si j'embellis les choses avec la passion qui est la mienne, pour vous dire comment j'ai vu naître (et non pas fait naître) les communautés de base dont on a parlé à Puebla.

Au Brésil actuellement, il y a 80.000 communautés connues et inconnues qui ne sont pas d'abord des initiatives des évêques ou des prêtres. Ça part de la base. Un cousin est allé à l'enterrement de sa belle-mère ; il a vu qu'il n'y avait plus rien, on a conduit le cercueil au cimetière, comme ça. Il en a témoigné et voici ! une communauté naît ; le curé le saura peut-être un an après. Les distances sont fantastiques : le Brésil, c'est de Stockholm à Dakar, de Londres à Moscou ! Il faut relativiser tous nos schémas, toutes nos images.

Mon diocèse, au Sud de Salvador, au Nord de Rio, est grand comme cinq départements français : un archevêque, un évêque auxiliaire, 80 prêtres dont 40 étrangers, autant de religieuses. De Lille à Amiens, du Havre à Reims : un diocèse !

* L'abbé André LEPOUTRE, du diocèse de Lille, a été prêtre fidei donum pendant six ans au Brésil. Ce texte est la communication qu'il avait donnée au colloque de Thy-le-Château : « Animateurs de communautés », publiée dans *Eglise et Mission*, 1980, n° 220, pp. 20-26.

Nous sommes arrivés à Pâques 1971. Nous habitons la grande banlieue de Victoria (400.000 habitants) et, par hasard, par suite du départ du curé, l'évêque nous demanda d'assurer à deux la semaine sainte cette année-là, dans une paroisse située à 180 kilomètres de notre maison. C'est une chance que nous n'avons pas contrariée : si nous avions été sur place en occupant le terrain, nous aurions eu le pouvoir et nous aurions paralysé les initiatives. Il aurait pu ne rien se passer. Les choses ne naissent pas de la base en présence de quelqu'un du sommet !

l'église, c'est vous !

Au Brésil, on s'est aperçu qu'il se passait des choses à partir de la proclamation du Concile : « l'Église, c'est vous ! ». Les évêques savaient qu'il se passait des choses à la base. Ils disposaient de radios et les communautés de transistors. C'est par radio que se faisaient les préparations liturgiques et les leçons de chants... c'est aussi par radio qu'un appel a été lancé : « que les représentants de chaque communauté viennent se faire authentifier par l'évêque ! ».

Les gens sont venus. Ils étaient contents. Ils ont parlé : « Père évêque, on voudrait savoir si c'est cela qu'il faut faire : tous les dimanches, il y a la réunion ; elle devrait commencer à 10 heures mais les gens arrivent à 11 heures moins le quart. L'animateur de la prière commence et Pedro proteste : 'Antonio est malade, il va perdre sa récolte de maïs si on ne fait pas quelque chose et dans six mois, il va falloir faire la quête pour l'aider !'... On palabre pendant trois quarts d'heure, on résout le problème. L'animateur dit : 'Au nom du Père...' et c'est la matrone Maria-José qui intervient : 'la fille d'un tel est parti, son père a voulu la battre, c'est parce qu'elle a un 'amorado' qui ne plaît pas au papa. Il faut résoudre cela'... Il est midi moins le quart. On récite le Notre Père. Voilà notre liturgie de dimanche dernier. Est-ce que c'est cela qu'il faut faire ? »

Grand débat. Mais jamais je n'ai entendu l'évêque dire « il faut ou il ne faut pas »... C'est un autre groupe qui a réagi : « l'assemblée dominicale, c'est la louange de Dieu ! la lecture de la Parole ! il faut créer d'autres instances pour résoudre ces problèmes : par exemple se réunir le samedi et on les portera à l'assemblée le dimanche ». C'est ainsi que se sont créés les conseils paroissiaux mais jamais personne n'a dit : « il faut créer un conseil paroissial » ! La vie était tellement impliquée dans la liturgie, sans référence au prêtre qui n'était que de passage...

Après Pâques, les gens ont demandé que l'on continue les visites. L'évêque a expliqué qu'il n'était pas bon qu'il y ait un prêtre résident, même si la paroisse compte trente clochers... De temps à autre, nous avons accompagné la marche de ces communautés rurales.

l'équipe de prêtres itinérants

A partir de cette expérience, il me semble qu'étant au service de communautés sans prêtre résident, l'équipe de prêtres itinérants – que l'on pourrait appeler «équipe d'intervenance» – a intérêt à ne pas habiter le presbytère de la communauté la plus importante ou la plus centrale. Sinon, ce centre privilégié va s'abstenir de cheminer puisque, lui, il a sa solution ; et l'on court le risque de voir les communautés périphériques devenir des dessertes. Donc, nous avons continué à habiter la capitale et à nous rendre dans les communautés pour les accompagner...

N'y aurait-il pas, pour nous, permanents itinérants, à redécouvrir l'ancien prieuré, sans copie de la vie conventuelle bien sûr ? Faire de notre résidence un lieu d'intériorisation, un lieu de silence, de contemplation, de vie fraternelle avec les autres prêtres, évitant d'en faire un centre pastoral ? Avoir des lieux de vie évangélique pour ces consacrés à l'Évangile, pour ces gens que j'appelle des agents de la pastorale, souvent des laïcs, mais à plein temps au service des communautés...

Je vois là des pistes pour la vie religieuse de demain, masculine et féminine. J'ai mis mes réflexions par écrit dans un «projet de vie radicale». Quand je l'ai présenté ici ou là à un évêque ou à un éditeur, on m'a dit : «C'est dangereux pour les religieuses d'ici ; il ne faut pas publier, ça sent le marxisme». Devant mon étonnement, on a ajouté : «il n'y a pas de chapitre sur la prière».

Après cette première pâque, nous avons visité toute la région pendant cinq ans, à raison de deux voyages par quinzaine. Dans les centres, nous avons rencontré toutes les personnes qui exercent une tâche dans leur communauté rurale, services aussi divers que : lecture, prière, catéchisme, chants, tenue de la caisse, entraide... Services plus ou moins organisés selon les besoins et les initiatives, la vitalité de la communauté de base.

Certains endroits n'avaient pas été visités depuis des dizaines d'années. Mais les gens y ont suppléé et on le comprend. C'est comme si, en France, au XIX^e siècle, un officier d'émigration était venu dire à des paysans ou à des ouvriers agricoles qui n'avaient pas d'espoir d'avoir une terre à eux dans ce pays, qu'ils pourraient avoir vingt-cinq hectares s'ils embarquaient pour ailleurs. On serait parti... moi et mes onze frères, avec le chapelet de grand-mère. Et pendant vingt-cinq, trente ans, on aurait vécu. Pas comme des bêtes, pas comme des chiens. On aurait baptisé nous-mêmes nos enfants, enterré nos défunts. Puis, il y aurait eu le curé de passage qui nous aurait tranquilisés en disant : « S'il n'y a pas de curé, les ministres, ce sont les pères de famille ! »

Et là-dessus, le Concile vient dire : « C'est vous l'Eglise ! ».

évaluer une pratique

Alors, pourquoi attendre la venue d'un pasteur ? On va se réunir tous les dimanches. Le premier dimanche, quelqu'un a sonné les cloches sans être ordonné acolyte, un autre a ouvert les portes sans être ordonné portier, quelqu'un a lu la Parole sans être ordonné lecteur ; et tout un tas de choses sont nées de façon empirique : le schéma était action puis évaluation. Nous n'avions d'exigence que celle de maintenir une évaluation mais sans jamais dire ce qu'il faut faire ou ne pas faire.

Tous ces besoins ont créé des prises de conscience. Des sessions, des journées d'étude se sont peu à peu organisées jusqu'à ce que naissent, dans ce terrain, tous les ministères dont l'Eglise a besoin.

Les premières rencontres organisées ont porté sur l'Eglise. Depuis quelques années déjà, les idées du Concile prenaient racine dans la communauté des chrétiens, dans le groupe, la famille de ceux qui, ensemble, veulent construire le monde tel que Dieu le veut, à partir de la vision que nous en donne la Bible. La gloire de Dieu, c'est la vie de l'homme.

en prise sur la vie

« Qu'est-ce que cette vie de chien qui est la nôtre ? Il faut en changer ! » J'ai envie de vous citer le texte d'un cantique : les Brésiliens inventent des chants à profusion, plus ou moins clandestins. En tout cas, la censure

gouvernementale s'exerce mais le disque sort avec la musique et les paroles sont polycopiées ; la vraie littérature de la libération, c'est une masse de polycopies... Ce ne sont pas les livres que les théologiens écrivent sur ce sujet. C'est leur travail de réfléchir mais ce ne sont pas eux qui l'élaborent.

La vie que nous menons est pleine de divisions

Mais Dieu ne veut pas ça, non !

D'un côté de l'argent en trop, de l'autre la faim qui tue,

D'un côté le plaisir sans amour, de l'autre la révolte dans la douleur

Mais Dieu ne veut pas ça, non !

D'un côté des palais qui grimpent, de l'autre des baraques qui tombent,

D'un côté quelqu'un qui domine, de l'autre quelqu'un qui s'incline

Mais Dieu ne veut pas ça, non !

D'un côté une automobile super-luxe, de l'autre un autobus super-bondé,

D'un côté du luxe et du confort, de l'autre l'abandon et le dégoût

Mais Dieu ne veut pas ça, non !

D'un côté le peuple dépouillé, de l'autre tout est replet,

D'un côté une avenue asphaltée, de l'autre un chemin plein de trous

Mais Dieu ne veut pas ça, non !

D'un côté une piscine bien jolie, de l'autre même pas une goutte d'eau,

D'un côté beaucoup de gaspillage, de l'autre tout est si difficile

Mais Dieu ne veut pas ça, non !

De telles prières sortent comme cela à l'offertoire...

«accoucher» de la Parole

Les premières rencontres sur l'Eglise ! On a vraiment été dépassé... ça ne nous a pas échappé mais on a été dépassé.

Là, nous avons appris qu'on ne peut rien enseigner. Il faut que la personne elle-même en accouche, qu'elle le dise elle-même. Encore faut-il lui donner la possibilité de le dire. On s'est aperçu que *les évêques avaient eu l'audace de donner la confiance avant la compétence*. C'était le processus des Actes des Apôtres. Paul visite Corinthe, Ephèse et puis il se passe quelque chose. Quand il y a un problème, les gens se réunissent, ils vont à Jérusalem discuter. On ne donne pas d'abord cinq ans de formation pour être sûr qu'il ne va pas y avoir de gaffe. C'est au moment où les questions vont se poser qu'on va prier et chercher la solution en

recourant à la compétence d'un expert. On fait la critique puis un nouveau pas... Au bout d'un an est apparue la question du baptême. A quelles conditions pouvait-on recevoir un nouveau membre dans la communauté? La communauté elle-même – tenant compte que le projet de Dieu tel qu'on le lit dans la Bible n'est pas réalisé dans la vie – va poser un certain nombre d'exigences bien plus sérieuses que ce que nous aurions nous-mêmes demandé.

Par exemple, une communauté au bord de la mer; communauté de pêcheurs: les courageux vont à la pêche, les autres restent sous les palmiers. Et pendant que les maris des unes sont à la pêche, les fainéants vont visiter les femmes des courageux. Comme condition pour faire partie de la communauté: aller à la pêche et être sérieux dans son couple. Mais pas question de savoir si on est pratiquant, si le mariage est légitime ou pas. Les conditions ont été imposées par eux. Il a fallu des sessions pour y voir clair.

Puis a surgi le besoin de garder l'Eucharistie dans le tabernacle pour avoir visiblement Jésus au centre de la célébration. Autre journée d'étude, autre cheminement. Il a fallu aussi mettre en place les divers services: les fleurs, l'aménagement, la musique, la liturgie, la prédication et toujours les problèmes qui se greffent sur le travail, les récoltes, les déplacements, la santé, le développement rural...

pour quelle église ?

En janvier 1974, une session importante a réuni les animateurs des trente-trois communautés avec l'évêque et l'équipe de coordination pastorale du diocèse. Ils ont posé une question inattendue: quel serait le régime de l'Eglise dans ces communautés après le retour en France des deux prêtres qui les ont accompagnées? Ce fut comme un petit concile de l'Eglise primitive. Je dis concile parce qu'il y avait des pasteurs, des docteurs, des vierges et des martyrs; car il y avait des personnes marquées par la prison et la torture. De cela aussi, il faudrait parler.

Il fut décidé qu'en 1976, seraient conférés aux communautés les pouvoirs de célébrer les baptêmes, de bénir les mariages et de préparer une étape ultérieure où l'on pourrait, quand Dieu le voudrait, ordonner quelqu'un pour que soit complète la Cène du Seigneur...

A ce moment-là, des paysans se sont levés et ont dit: « Mais les Padre, ils peuvent partir; ils ne vont pas emporter Jésus Christ dans leur valise. Quand on aura bien arrangé l'église, tout repeint... à quoi cela va servir? une Eglise pour quoi faire? »

Non seulement quelle Eglise voulons-nous être? mais une Eglise pour quel message? Pour continuer la structure ancienne rénovée ou pour dire quelque chose à l'homme d'aujourd'hui? à l'homme que Dieu conduit dans son histoire, dans la lutte pour la vie quotidienne, pour la justice, dans la dignité, avec tous les engagements qui en découlent et toutes les suspensions que cela attire.

vers l'avenir

Avant de partir, nous avons pu avoir une célébration qui reste une date historique dans ce diocèse: au cours de la messe de clôture, l'archevêque et l'évêque auxiliaire ont reconnu les communautés et les ministères. Est-ce une ordination? Je dirai que plus on est loin de Rome, moins on préjuge les choses! Est-ce une confirmation?

Il y eut un premier appel: « que tous ceux qui sont habilités par leur communauté pour le ministère de la Parole s'avancent ». Se sont alors approchés les catéchistes, les ménages qui accueillent les futurs fiancés, les gens qui préparent les parrains et marraines, les lecteurs de la célébration du dimanche... 250 personnes se sont avancées, pour lesquelles nous avons invoqué le Saint Esprit et à qui nous avons imposé les mains.

Puis deuxième appel: « que s'avancent ceux qui sont au service du culte divin ». On eut une cérémonie identique avec remise de l'Évangile.

Le troisième appel se faisait nominaleme nt: un responsable pour administrer le sacrement du baptême dans la communauté, un témoin habilité pour la validité du mariage proclamé par les fiancés devant la communauté.

« On ne va plus tellement à l'église: *on devient Eglise!* »

André Lepoutre

*16, rue Salvador Allende
59830 Cysoing*

EXPÉRIENCES AU BURUNDI

par Jean Baranton

Que les évêques apportent volontiers, selon l'exemple vénérable de l'Antiquité, un secours fraternel aux autres Eglises ¹.

Tous les évêques ont été consacrés non seulement pour un diocèse donné mais pour le salut du monde entier, si bien que chacune des Eglises porte le souci de toutes les autres ².

Ces textes et un certain nombre d'autres du Concile Vatican II ont voulu promouvoir dans l'Eglise universelle, outre l'intercommunication spirituelle du Corps Mystique, une intercommunication dans l'ordre du mesurable.

Pour des raisons historiques et pour des motifs de surdéterminations culturelles, la communication « mesurable » se fait plutôt dans le sens Nord-Sud. Cependant, la « Tierce Eglise frappe à la porte », ses richesses spirituelles et ses expériences pastorales appartiennent à l'Eglise universelle, elles sont source de bienfaits pour toutes les Eglises locales.

Dans le domaine bien précis de la pratique de la célébration dominicale en l'absence du prêtre, pratique conseillée par la constitution sur la liturgie : *on favorisera la célébration sacrée de la Parole de Dieu... les dimanches et jours de fête, surtout dans les localités privées de prêtre* ³, pratique qui se répand en raison du nombre impressionnant de villages sans prêtre résident, les Eglises en Afrique ont une expérience ancienne et vaste qui peut éveiller des potentialités nouvelles sous toutes les latitudes.

Dans ces quelques lignes, je veux témoigner de cette pratique pastorale et de ses remarquables bienfaits dans l'Eglise au Burundi, tout simplement parce que c'est dans cette portion du « champ du Seigneur » que je suis « ouvrier de Dieu » (cf. 1 Co 3,9). Dans la presque totalité des Eglises locales africaines, chaque dimanche voit les files de chrétiens en marche vers les églises, les chapelles ou autres locaux, pour un rassemblement et une célébration de la Parole animée par des frères et des sœurs qui les aident à proclamer leur foi et leur espérance et à essayer d'être une communauté au service du projet divin sur le monde.

1. Historique et obligation des célébrations

Une page d'histoire tout d'abord : le grand arbre de l'Eglise du Burundi étend ses ramures sur 27.000 km² de hauts plateaux et de verdoyantes collines enserrés au Nord par le Ruanda, à l'Ouest par le Zaïre, à l'Est et au Sud par la Tanzanie. La petite semence évangélique fut plantée en ce pays en 1898, après plusieurs essais infructueux et la mort violente de trois missionnaires. Assez rapidement, on mit en place une structure de succursales qui permettait de catéchiser les nombreux candidats au baptême, sans les obliger à faire de longues marches pour rejoindre les rares lieux où les non moins rares missionnaires avaient édifié des « missions ».

Tout naturellement, le jour du Seigneur, s'instaura une assemblée présidée par le catéchiste du lieu. L'obligation morale d'y participer ne tarda pas à exister pour les catéchumènes qui y découvraient la dimension communautaire du salut en Jésus Christ, pour les néophytes qui y trouvaient un soutien pour leur jeune foi, pour tous enfin qui revivaient dans cette réunion de membres de la famille de Dieu Père, un donné culturel fondamental en Afrique : le rythme des réunions familiales, élément essentiel de la vie familiale, source de réconfort, de joie et de communion.

Constatant les profits remarquables de cette expérience liturgique et éthique hebdomadaire pour chaque croyant et pour la communauté des bap-

1/ *Lumen Gentium*, n° 23.
2/ *Ad Gentes*, n° 38.

3/ Constitution sur *la Sainte Liturgie*, n° 35.

tisés, Mgr Grauls, vicaire apostolique du Burundi, pensa donner à la participation à l'assemblée dominicale en l'absence de prêtre, la même force d'obligation que celle qui existe pour un chrétien proche d'une paroisse où se célèbre l'Eucharistie. La décision fut prise au cours du synode de 1942. En voici les principales conclusions :

obligation

L'obligation à l'assistance au service dominical a été jusqu'ici très diversement entendue et appliquée dans les différentes missions du vicariat et même parfois par les missionnaires d'un même poste. Ces divergences ont été bien souvent cause, ou bien de troubles de conscience auprès des fidèles, ou bien de relâchement dans l'observation de ce grand précepte qu'on a appelé avec raison « la pierre de touche » de la ferveur d'une chrétienté. Pour parer à ces inconvénients, nous avons donc jugé nécessaire de préciser cette loi. Voici comment elle sera désormais enseignée et appliquée dans tout le vicariat :

a) en vertu de la loi générale de l'Eglise, tous les chrétiens habitant dans un rayon d'une heure et demie de marche d'une église ou d'une chapelle où la messe est célébrée au jour de précepte, sont tenus *sub gravi* d'y assister chaque fois, à moins de raisons excusantes graves. Ces raisons excusantes sont expliquées au catéchisme.

b) tous ceux qui ne sont pas tenus à cette loi à cause de leur éloignement ou des difficultés d'accès, seront désormais tenus *sub gravi* par une loi particulière portée par le Vicaire apostolique et qui entrera en vigueur au 1^{er} janvier 1943, d'assister tous les jours de précepte au service dominical dans une succursale où ce service sera régulièrement établi. Les raisons excusantes sont les mêmes que dans le cas précédent.

c) on conseillera fortement aux chrétiens éloignés d'aller assister de temps en temps et même le plus souvent possible à la sainte messe, soit à la mission, soit dans les succursales quand le missionnaire y est de passage. On leur dira cependant que ce n'est pas pour eux strictement obligatoire mais que c'est un excellent moyen de rester fidèles à leurs devoirs de chrétiens.

organisation du service dominical

Dans chaque mission, on désignera, en conseil, les succursales dans lesquelles on fera désormais le service dominical. On choisira évidemment avant tout les succursales centrales, mais celles-ci ne suffisant pas toujours pour tout drainer dans un rayon de 7 ou 8 kilomètres, on choisira de façon à ce que personne n'ait plus d'une heure et demie de marche à faire pour s'y rendre. Il faudra donc nécessairement ajouter des «demi-centrales» où se fera le service régulier. Dans le choix de ces emplacements, on tiendra compte non seulement de sa propre mission mais aussi, autant que possible, des missions voisines.

Le service dominical en succursale sera toujours présidé par un catéchiste et comportera uniformément, dans tout le vicariat, les exercices suivants :

- prières du matin
- prières de la messe
- lecture de l'Evangile du jour suivie d'une instruction catéchétique
- récitation en commun d'une partie du catéchisme
- chant d'un cantique

Enfin, en vue de l'instruction catéchétique des dimanches, on fait imprimer un «recueil d'instructions dominicales». C'est ce recueil qui sera désormais obligatoire dans toutes les missions et succursales, de sorte que le sujet des instructions dominicales soit le même tous les dimanches dans tout le vicariat. Les catéchistes se contenteront de lire le texte imprimé de l'instruction sans y ajouter de commentaire.

2. Evolution depuis le Concile

En parcourant ces documents, particulièrement à la lecture du schéma imposé pour les «services dominicaux», l'un ou l'autre a peut-être froncé le sourcil. Mais la réforme liturgique issue du Concile Vatican II est passée par là et le déroulement actuel de la célébration a évolué ; il est proche d'une célébration eucharistique : chant d'entrée, prière pénitentielle, trois lectures bibliques (celles présentées par l'Eglise pendant le déroulement de l'année liturgique), une instruction sur les lectures entendues, la proclamation du Symbole de la Foi, l'offrande des intentions de la communauté, une prière d'action de grâces au lieu de la prière eucharistique,

le chant du Notre Père et enfin, parfois, le repas eucharistique lorsque la conservation du Saint Sacrement et la présence d'une religieuse ou d'un laïc accrédité permettent la distribution de la communion.

La prière eucharistique est donc remplacée par une prière d'action de grâces centrée sur les engagements de la vie quotidienne. En voici le début :

*Dieu Vivant, Père de Notre Seigneur Jésus Christ et Notre Père,
il est juste et bon de te rendre grâce toujours et en tout lieu.
Tu as créé l'homme non seulement comblé d'intelligence et
d'amour mais à ta propre image.
Tu lui as fait don de la terre pour qu'il la gère et l'aménage.
Dieu Vivant, nous t'exprimons notre gratitude
parce que tu n'as pas voulu créer toute chose dans son achèvement
mais tu nous as donné la capacité de créer et de progresser
afin d'assurer le développement de la terre,
pour qu'y apparaisse la bonté que tu y as mise
et que, dans ce labeur, les hommes affirment leur esprit
d'entraide et de communion...*

Aux « instructions dominicales » composées dans l'esprit du synode de 1942, avaient donc succédé des « explications » pratiques sur les lectures bibliques, proches de l'homélie. Enfin, depuis quelques années, on a pris l'habitude de faire suivre les intentions de prière de l'assemblée par une collecte en nature ou en espèces en faveur des pauvres de la communauté. On retrouve, de la sorte, une manière de se comporter des communautés de la primitive Eglise, comportement qui fut à l'origine de la création du diaconat et issu d'ailleurs des coutumes juives du panier du pauvre.

3. Bienfaits des célébrations

Il faut noter maintenant quelques bienfaits « observables » au Burundi, qui proviennent de cette pratique pastorale des réunions dominicales. J'en retiens trois. Trois ! nombre fondamental qui exprime une plénitude, un accomplissement, une appréhension globale d'une réalité, dans le cas présent, peut-être une manière symbolique de souligner une plénitude d'efficacité.

On constate tout d'abord que cette célébration hebdomadaire est une excellente préparation à une active participation à l'Eucharistie. En effet, il est bien évident, comme le soulignait le document synodal de 1942, qu'il faut sans cesse inviter les chrétiens à participer à l'Eucharistie. Le don sacramentel du Corps du ressuscité construit le Corps qui est l'Eglise. Il est clair que la messe est le rassemblement où l'Eglise puise le maximum d'énergies divines qui la font sacrement de salut pour le monde, louange au Père; que, dans cette expérience trinitaire autour d'un ministre, serviteur de l'Alliance dans sa plus haute manifestation, qui assure la présence actuelle sacramentelle du sacrifice historique, les chrétiens sont plongés dans le dynamisme de libération et de fécondité du Christ mort et ressuscité. C'est bien à la messe que se réalise de la manière la plus profonde, la promesse du Seigneur de rester au milieu des siens et de déployer sa Seigneurie jusqu'à la parousie.

L'assiduité aux réunions hebdomadaires aide à une plus vivante participation à ce moment si fécond. On s'habitue à la ritualité symbolique de la liturgie, aux multiples langages de la foi, langages qui présentent un réel coefficient d'étrangeté par rapport à la vie courante mais qui sont fondateurs d'identité chrétienne et opérateurs de cohésion : langage gestuel, postural, oral, etc.

L'écoute et l'intériorisation de la Parole de Dieu facilitent l'accueil de « la Parole visible dans le sacrement » (saint Augustin). La constitution sur la liturgie souligne l'importance de la sainte Ecriture pour l'ensemble de la vie liturgique de l'Eglise.

Dans la célébration de la liturgie, la sainte Ecriture a une importance extrême. C'est d'elle que sont tirés les textes qu'on lit et que l'homélie explique ainsi que les psaumes que l'on chante; c'est sous son inspiration et dans son élan que les prières, les oraisons et les hymnes liturgiques ont jailli et c'est d'elle que les actions et les symboles reçoivent leur signification. Ainsi, pour procurer le progrès et l'adaptation de la liturgie, il faut promouvoir ce goût savoureux et vivant de la sainte Ecriture dont témoigne la vénérable tradition des rites aussi bien orientaux qu'occidentaux⁴.

4 Constitution sur la Sainte Liturgie, n° 24.

Deuxième bienfait des assemblées qui nous préoccupent dans cet article : elles sont un espace et un moment particulièrement efficaces pour vivre la dimension communautaire de la foi. Bien sûr, l'anthropologie enseigne que « nul n'est une île » ; croyants, nous savons aussi que nous sommes des êtres relationnels parce que, au plus profond de notre nature, se lisent les empreintes digitales de Dieu Trinité.

Mais, réunis chaque dimanche dans une assemblée – signe de l'Église universelle parce que se côtoient les représentants de tous les groupes sociologiques – les baptisés priant ensemble, écoutant la Parole qui relate le cheminement du peuple de Dieu au milieu du monde, se penchant ensemble sur les détresses de leurs malades et de leurs pauvres, découvrent que c'est par une communauté que la foi leur a été donnée, que c'est dans cette communauté qu'elle devient vivante. Ils découvrent qu'ils doivent partager leur espérance autour d'eux, que leur charité doit dépasser le cadre strictement familial pour se déployer sur le registre du monde et de la communion des saints.

Par cette célébration communautaire, dans de multiples lieux, le dimanche devient en toute vérité jour du Seigneur, jour du témoignage de la résurrection du Christ, de l'attente de son retour, de sa présence par la communauté de ses frères et de ses sœurs visiblement rassemblés sous l'action de l'Esprit.

Il faut enfin évoquer un troisième aspect positif des célébrations dominicales en l'absence de prêtre : elles sont un lieu de surgissement de l'engagement du laïc. Le document synodal de 1942 donnait la responsabilité générale de la réunion de prière au catéchiste ; l'évolution du schéma de la célébration a amené le déploiement d'un éventail de « services » ; la communauté rassemblée chaque dimanche a pris consistance et des obligations sont apparues pour qu'elle s'organise en vue de la sanctification de ses membres et en vue du témoignage évangélique et du service des hommes. La communauté s'est donné des ministres en vue des « services ecclésiaux » nécessaires à la bonne marche de la célébration et à la vie de la communauté qui y participe.

Il faut un chef de la communauté et celui-ci n'est pas toujours le catéchiste, il faut des lecteurs, des commentateurs de la Parole, un gérant de la collecte pour les pauvres, des responsables de l'ordre, des chants, de l'animation de la prière, etc. Autant d'appels pour être investi par l'Esprit Saint selon les dons de chacun. « A chacun la manifestation de

l'Esprit est donnée en vue du bien commun» (1 Co 12,7). Investi par l'Esprit Saint, cela veut dire: agir avec désintéressement pour réaliser l'œuvre voulue par Dieu Père, être serviteur de la communauté pour qu'elle soit, elle, servante du collectif humain dans lequel elle est plongée, communauté convoquée le dimanche et envoyée en semaine, si l'on peut dire.

Il est merveilleux de constater le sérieux et l'enthousiasme avec lequel ceux et celles qui ont été choisis vivent leurs engagements, donnant consistance au concept de co-responsabilité. L'affirmation de soi et de son identité de croyant devant la communauté le dimanche, aboutissent bien souvent à de profonds engagements dans le milieu de vie. L'Esprit Saint n'est pas synonyme d'anarchie! La reconnaissance de ces ministres par l'évêque ou par le responsable « ordonné » de la paroisse les met en communion avec l'Eglise diocésaine et au-delà, avec l'Eglise universelle.

4. Vers quel avenir?

Quelques interrogations et deux faits récents permettent de penser que la célébration dominicale en l'absence de prêtre a un bon avenir au Burundi.

quelques interrogations

Faut-il que le schéma des célébrations soit pratiquement copié sur celui de la messe? Est-ce bon pour une juste saisie de la foi d'entendre dire: «je viens d'assister à la messe, moins la consécration bien sûr»? Ne vaudrait-il pas mieux distinguer la réelle participation au mystère du salut du Christ par la Parole accueillie et « mangée », de cette autre participation réelle et plus totale à ce mystère par le Pain qui devient présence sacramentelle du sacrifice historique du Christ, jaillissement inépuisable, dynamisme impénétrable, surgis de la fécondité trinitaire? Autant de bonnes questions.

deux faits récents

Le premier est le nombre de plus en plus grand de sessions, au niveau diocésain ou au niveau paroissial, organisées pour la formation des laïcs. Ceux-ci y acquièrent une technique du chant, de la lecture en public,

parfois des notions d'homilétique, un sens de l'Eglise très remarqué dans les intentions de prière qui donnent une qualité de plus en plus grande aux célébrations dans les succursales.

Le second est ce désir des évêques que, dans les prédications et les catéchèses sur l'Eglise, on privilégie l'image biblique de la famille afin que les chrétiens du Burundi déjà très sensibilisés à cette valeur culturelle de leur pays, vivent mieux la dimension communautaire du baptême.

La Bible présente le peuple de Dieu sous plusieurs images : celles du troupeau, du corps, de l'édifice, etc. ; les évangélistes nous rapportent que Jésus lui-même a bien souvent comparé la communauté qu'il voulait fonder à une famille : « Quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère » (Mc 3,35) ; « Un homme avait deux fils » (Lc 15,11 ...) ; « L'esclave n'est pas toujours dans la maison, le fils y est pour toujours » (Jn 8,35) ; et évidemment la sublime analogie d'attribution pour nous faire découvrir les mystérieuses relations à l'intérieur de la Trinité : Père-Fils.

Nul doute que cette prédication aura une incidence favorable pour la convocation du peuple chrétien à la réunion de famille dominicale.

Réellement, l'Esprit du Christ ne cesse de conserver à son Corps qui est l'Eglise, une jeunesse immarcescible, tout au long de sa trajectoire au sein de l'histoire des hommes.

Jean Baranton pb

*31, rue Friant
75014 Paris*

EN MALAISIE

par Gilbert Griffon

En août 1976, tous les prêtres de Malaisie se retrouvaient au Collège Général (Grand Séminaire) de Penang, pour ce qui sera connu par la suite comme l'aggiornamento de l'Eglise de Malaisie. Ce fut une expérience unique dans l'histoire de notre Eglise malaise. Tous les prêtres devaient quitter leur district pendant un mois; ils ne devaient s'occuper que de l'étude de la situation ecclésiale; l'animation liturgique, catéchétique et spirituelle des paroisses et communautés, la visite aux malades, le soin de l'administration ecclésiale, tout était remis aux mains des laïcs.

Ce n'est pas mon intention de dresser ici le bilan de cette expérience. Il faut bien avouer qu'elle nous prit tous par surprise. Il fallait inventer – et cela assez rapidement – une liturgie qui puisse être célébrée en l'absence de prêtre. Le modèle qui fut le plus souvent employé un peu partout, fut une sorte de « messe sans consécration ». Il comportait un rite de pénitence, une liturgie de la Parole, y compris une homélie, une prière universelle. Suivait une prière d'action de grâces inspirée de la préface du jour; puis, après le Notre Père, la communion et une dernière prière d'action de grâces.

Dans la plupart des cas, cette expérience ne dura qu'un mois car, une fois les prêtres de retour dans leurs paroisses, les célébrations eucharistiques reprirent; les laïcs qui, en l'absence du prêtre, avaient présidé à la prière de la communauté, rentrèrent dans le rang.

Le diocèse de Kuala Lumpur décida bien, quelques mois plus tard, en réunion de presbyterium, que l'expérience devait être continuée, que les laïcs qui, pendant un mois, avaient présidé aux célébrations communau-

taires, devraient continuer à assurer, au moins une fois par mois, la «liturgie de la Parole». Cela se pratiqua dans quelques centres, pendant quelque temps mais de moins en moins souvent à mesure que les mois passaient. Le coup de grâce fut porté à cette expérience lorsque parut, en 1980, le décret sur la célébration eucharistique qui interdisait aux laïcs de prêcher au cours des célébrations où le prêtre est présent. Etait-ce la fin d'une expérience que certains avaient jugé prématurée et qui, en tout état de cause, manquait certainement d'une réflexion théologique un peu approfondie? Je ne le crois pas.

En 1979, l'archidiocèse de Kuala Lumpur décidait de reprendre une des conclusions de l'aggiornamento de 1976 pour en faire sa priorité pastorale. Il s'agissait de la formation, à l'intérieur des paroisses, de petites communautés à taille humaine, de dix à quinze familles qui, se prenant en charge, devraient assurer leur vie liturgique propre, la formation catéchétique et l'ouverture de la communauté chrétienne globale au monde non chrétien qui l'entoure. Tout naturellement, on en vint à se poser la question des «ministères»: qui assurera l'animation liturgique? qui prendra en charge l'enseignement catéchétique? etc. On pensa qu'il fallait faciliter, à l'intérieur de ces communautés, l'éclosion de ministères assumés par des *laïcs*. Trois ministères furent retenus pour commencer:

1. animation liturgique
2. catéchèse
3. vie communautaire (community building)

Dans chaque paroisse, on fit appel à des volontaires qui accepteraient de recevoir une formation d'au moins trois ans, avant d'être officiellement «nommés» animateurs de communautés par l'évêque, suivant la spécialisation qu'ils auraient choisie. Ce programme est en cours de réalisation dans cinq centres de l'archidiocèse de Kuala Lumpur.

sur la côte est de malaisie

Depuis neuf ans, je travaille dans cette partie du pays. Mon expérience est donc particulière et aussi limitée. Eloignés du «centre» du diocèse par la distance mais surtout par la situation spécifique de communautés «noyées» en milieu musulman, nous n'étions que deux prêtres pour toute l'étendue de cette côte qui s'étend des confins de l'Etat de Johore

au Sud jusqu'à la frontière de Thaïlande au Nord, soit sur une distance de près de 700 kilomètres. De très petites communautés chrétiennes sont éparpillées tout au long de cette côte, presque dans chaque petite ville.

A Kuala Trengganu, par exemple, il existe un groupe chrétien d'une quarantaine de familles; il n'y a pas d'église (bâtiment) et jusqu'à ces derniers mois, pas de prêtre résident. Avec le prêtre de Kota Baru, nous nous partageons le travail pastoral à Kuala Trengganu, respectant ce qui, depuis des années, avait été mis en place par nos prédécesseurs, à savoir qu'une fois par mois, la communauté chrétienne est laissée à elle-même et doit assurer la célébration sans la présence du prêtre.

Les chrétiens de Kuala Trengganu se rassemblent donc ce vendredi-là comme les autres. Je dis bien vendredi car, dans cet Etat qui est à forte majorité musulmane, c'est le jour consacré à la prière musulmane. Les célébrations dominicales sont transférées au vendredi qui est jour de congé hebdomadaire.

Une liste ayant été préparée à l'avance, chacun sait qui sera l'animateur de la célébration telle ou telle semaine. Les chrétiens se rassemblent donc dans ce qui sert de lieu de culte: deux classes d'école enfantine. L'animateur est soit un ancien séminariste, un jeune enseignant, une des sœurs franciscaines ou le président du Conseil paroissial. Il invite l'assistance à la conversion par un rite pénitentiel qui est pratiquement le même que celui de la messe. Puis viennent les trois lectures du jour et l'homélie faite par l'animateur. Soit dit en passant, nous avons beaucoup insisté pour que cette homélie soit un véritable partage de la Parole, avec ses incidences et ses questions dans la vie personnelle de celui qui parle, plutôt qu'un enseignement qui voudrait expliquer ou interpréter. Il n'est donc pas rare que le laïc assurant l'homélie commence en disant: «Voici ce que ce texte de l'Écriture signifie pour moi. J'aimerais partager avec vous la façon dont ces paroles du Seigneur m'ont touché personnellement ou bien ce que ces textes de la Bible ont changé dans ma vie».

Il est rare cependant que de telles homélies fassent le lien entre l'Évangile de Jésus Christ et les grands problèmes qu'affrontent nos communautés chrétiennes. Il y a sans doute plusieurs raisons à cela mais d'abord une certaine peur qui caractérise l'attitude des minorités: elles doivent survivre dans un milieu qui ne les accepte guère. Attaquer de front certains problèmes n'est peut-être pas pour ces communautés le meilleur moyen de faire passer le message évangélique. Et puis, il faut bien le dire, dans

ce milieu multiracial qu'est la Malaisie, il est un certain nombre de questions qu'il est interdit de soulever car elles risquent de rompre l'harmonie bien précaire des différents groupes.

un diacre permanent

La communauté de Kuantan a le privilège d'avoir un diacre marié, père de cinq enfants, ordonné en 1974. C'est donc à lui que revient, en l'absence de prêtre, d'animer les diverses célébrations, ce qu'il fait depuis son ordination. L'ordination qu'il a reçue après consultation de l'ensemble de la paroisse et de sa famille en particulier, lui confère une position officielle dans la communauté. La célébration dominicale à laquelle il préside, lorsque le prêtre est absent, ressemble assez à une célébration eucharistique.

Jusqu'à cette année, ce diacre permanent était le seul dans ce pays, ce qui n'a pas été sans lui poser un certain nombre de questions. En effet, ne pouvant se retrouver avec d'autres diacres pour réfléchir ensemble à leur ministère particulier et à leur rôle dans la communauté, il a dû faire face à bien des difficultés. Le 8 décembre 1982, un autre laïc a été ordonné diacre pour le diocèse ; il est à espérer qu'un échange pour approfondir leur rôle sera désormais possible.

le rôle des groupes de prière

Parallèlement aux trois ministères mentionnés plus haut, dont la réalisation est en cours, nous avons assisté, ces dernières années, à l'apparition un peu partout, de groupes de prière, la plupart en lien avec le mouvement charismatique. Je me contenterai de signaler ici l'influence que ces groupes de prière ont eue sur la paroisse où je travaille.

Bien que ces groupes de prière n'aient pas pris en charge les célébrations hebdomadaires sans prêtre, le fait que des groupes d'une trentaine de chrétiens se réunissent chaque semaine pour prier ensemble et lire l'Écriture, a été l'occasion pour certains d'entre eux de découvrir leur charisme particulier au sein du groupe.

La lecture et le partage d'un passage d'Écriture étant partie intégrante de la réunion de prière, au début on me laissait cette responsabilité et j'ai

assumé ce rôle pendant plusieurs années. Après quelque temps, j'ai réfléchi au sens de ce partage de l'Écriture. Je me suis rendu compte que je faisais partie du groupe en tant que chrétien baptisé et non en tant que prêtre; j'avais, autant que quiconque, besoin qu'on m'ouvre l'Écriture. Aussi fut-il décidé que le «partage d'Écriture» se ferait aussi à tour de rôle, le prêtre prenant son tour comme les autres.

A partir de ce moment-là, je devins conscient d'une manière très vive que, si mon rôle de «prêtre missionnaire» reste en priorité l'évangélisation des non-chrétiens, ce rôle me conduit tout naturellement à «recevoir» cette Parole de ceux-là mêmes auxquels le Seigneur m'a demandé de la transmettre. Et cette Parole me revient toujours enrichie de leur vie où elle a grandi et mûri.

C'est donc dans ce contexte que se révèlent peu à peu des personnes à qui le Seigneur semble indiquer une mission spéciale d'animateur de célébrations et de «transmetteur» de la Parole. De fait, il se trouve que ceux qui se sont offerts pour les «ministères» auxquels a appelé l'évêque, sont également les membres les plus actifs des groupes de prière. Je pense que tout cela n'est pas le fait du hasard. L'Esprit Saint nous montre, semble-t-il, un bout de chemin, dans la spontanéité, un peu au-delà des plans que nous avons faits...

les groupes à la base

Alors que dans d'autres pays, les communautés de base sont vraiment nées «à la base», à partir d'un désir de vivre l'Évangile avec toutes ses conséquences sociales et politiques, dans ce pays de Malaisie, ces groupes se développent sous l'impulsion de la hiérarchie. Bien que l'ouverture au monde non chrétien ait été soulignée lors de l'aggiornamento de 1976, comme une des priorités de notre effort pastoral, il semble que pour l'instant, il s'agisse surtout d'assurer des rôles liturgiques, catéchétiques et une certaine action caritative. Dans la paroisse où je me trouve, ces groupes avaient été formés il y a une bonne dizaine d'années. Pour une population catholique d'environ un millier de personnes, il existe actuellement douze groupes de langue anglaise, quatre de langue chinoise et quatre de langue tamile qui se réunissent plus ou moins régulièrement à peu près une fois par mois. Il m'apparaît que la plupart des groupes qui «marchent», se réunissent surtout pour prier et réfléchir ensemble sur un texte d'Écriture. Tout naturellement, les chrétiens formés dans les grou-

pes de prière prennent le « leadership » et bien des réunions de groupes prennent le style de la réunion de prière hebdomadaire à laquelle ces animateurs participent : chants sur des rythmes modernes accompagnés à la guitare, prière spontanée d'action de grâces et d'intercession. Cependant, les textes d'Écriture lus et partagés suscitent assez souvent des discussions animées, semblant à certains dévier de l'Évangile pour toucher des questions brûlantes telles que la discrimination raciale, la liberté religieuse et, quelquefois aussi, le « silence » de l'Église sur des situations où elle aurait dû se prononcer.

Si j'ai fait mention de ces groupes à la base bien qu'ils ne soient pas responsables directement des célébrations dominicales sans prêtre, c'est qu'il me semble que leur orientation franchement spirituelle est d'abord une garantie d'ouverture à l'Esprit Saint. Et puis ces groupes sont en train d'inventer un style de célébration qui, pour être libre et décontracté, n'est pas moins authentique. Ce style qui tranche fortement sur notre liturgie traditionnelle où tout est plus ou moins réglé d'avance, nous laisse peut-être entrevoir ce que seront nos célébrations à l'avenir. En tout cas, l'élément de spontanéité est de plus en plus désiré par les chrétiens.

En conclusion, les diverses célébrations sans prêtre, telles qu'elles se pratiquent en Malaisie pour l'instant, sont souvent considérées comme un pis-aller par un grand nombre de chrétiens. Le prêtre reste toujours le spécialiste du « sacré » ; la célébration par un laïc n'est qu'un ersatz, un produit de remplacement.

Il faut reconnaître que nous avons sans doute manqué d'imagination et d'une solide formation liturgique lorsqu'il nous a fallu « improviser » ces nouvelles formes de célébrations sans prêtre. Elles ressemblent encore trop aux célébrations de la messe, au point que leur spécificité ne se remarque guère. Dans telle paroisse, on a entendu dire : « dimanche soir, le Père n'est pas là ; donc la messe sera dite par un tel ». Puisqu'il y a les trois lectures, l'homélie, la communion – et la quête – l'absence de prière eucharistique se remarque à peine.

La vraie raison de cette confusion ne vient-elle pas plutôt du fait que l'Eucharistie, en tant que telle, n'est encore que très peu comprise et vécue par nos chrétiens ? Il y a encore beaucoup à faire, d'une part pour redécouvrir l'Eucharistie comme célébration de notre salut en Jésus Christ ressuscité, hier et aujourd'hui et, d'autre part, pour inventer une autre forme de célébration centrée sur Jésus Christ, Parole de Vie.

Dans un pays comme la Malaisie, où de grands efforts sont déployés pour propager l'islam, où le musulman fervent accueille la Parole révélée de Dieu avec tant de respect, ne faudrait-il pas que nous, chrétiens, pour qui cette Parole est « Quelqu'un » de bien vivant, nous donnions le témoignage d'un respect au moins aussi grand, d'un enthousiasme au moins aussi fervent lorsque nous célébrons cette Parole en Jésus Christ? Il y aurait peut-être là de quoi inspirer et le style et le contenu de nos célébrations de la Parole avec ou sans prêtre, à l'avenir.

Gilbert Griffon mep

*Jalan Gambut, Kuantan
Malaisie*

« un livre à lire » : un travail qui peut intéresser nos lecteurs

Près de 500 titres paraissent chaque année, dans la catégorie du « livre religieux ». Que choisir? Le choix est difficile surtout pour celui qui n'a pas de loisirs prolongés pour lire. D'où cette sélection d'un livre chaque trimestre.

la méthode: – un résumé du livre sélectionné
– de nombreuses citations permettant de voir la plus ou moins grande facilité de lecture
– une bibliographie sommaire pour approfondir la formation théologique.

les livres déjà étudiés:

- E. SCHILLEBEECKX, *Le ministère dans l'Eglise*
- C. PERROT, *Jésus et l'histoire*
- Collectif, *Sexualité et vie chrétienne*
- A. DUMAS, *Nommer Dieu*

Un livre à lire, 50 rue de la Solidarité, 94000 Vitry sur Seine
Abonnement: 45 F; CCP Rennes 3080-88 A.

EN FRANCE

par Jacqueline Paterni

En 1972, à Figanières, le prêtre donna sa démission pour raisons de santé et l'évêque me nomme alors pour cette paroisse. Il m'y envoie pour l'animation liturgique, la catéchèse et la préparation aux sacrements ; je serai sous la responsabilité d'un prêtre qui réside ailleurs et qui doit desservir plusieurs lieux de culte.

Une fois par mois, nous nous rassemblions sans prêtre car les personnes qui composaient notre assemblée à ce moment-là étaient peu nombreuses, âgées et dans l'impossibilité de se déplacer.

préparation des célébrations

Chaque soir, nous prions, une autre personne et moi-même. Nous lisons à haute voix les Actes des Apôtres et rêvons d'une communauté qui ressemblerait à celle des premiers chrétiens. Il faut faire évoluer les mentalités ; nous profitons des dimanches sans prêtre.

Nous avons d'abord suggéré un rassemblement pour prier ensemble ; nous en sommes venus à découvrir la nécessité d'écouter ensemble la Parole de Dieu ; il nous est bon de voir comment les autres la comprennent et la vivent. Petit à petit, nous avons commencé à préparer les célébrations avec un noyau de paroissiens volontaires, au cours d'un repas communautaire pour lequel chacun apporte quelque chose. Le groupe reconnaît que la messe n'est pas la seule célébration, qu'il est important de se réunir et que, par ailleurs, chacun doit participer à l'action liturgique, avec toute sa bonne volonté et selon ses possibilités : aux uns, la préparation matérielle ; aux autres, les lectures et le partage spirituel.

déroulement des célébrations

Chaque célébration est différente, tout en ayant l'allure d'un office organisé: chacun a une feuille polycopiée qui en donne le déroulement. Au début de la rencontre, les membres de la communauté s'accueillent les uns les autres (on parle dans notre église).

Les gens ayant pris place, nous avons *un temps de recueillement* sur fond de musique ou un chant d'entrée; c'est une préparation à la prière. Suit *un temps de louange*: psaumes lus à plusieurs voix alternées; voix d'hommes, de femmes et d'enfants, avec refrain pour l'assemblée.

A la suite de cette préparation, nous consacrons *un temps à l'adoration*: le Saint Sacrement est exposé et encensé. Parfois, nous ajoutons une procession de la lumière ou nous apportons des fleurs ou encore nous présentons des panneaux.

Pour *le temps d'écoute de la Parole*, ordinairement nous ne prenons qu'une seule lecture mais elle est lue deux fois par des voix différentes. On laisse ensuite un temps pour la réflexion silencieuse. Un partage est prévu par des intervenants de l'assemblée. Progressivement, à la lumière de l'Évangile, se font jour l'appel à la conversion, l'acte de foi et la prière de demande. Parfois aussi, on lit un commentaire de l'Évangile tiré d'un livre recommandé.

La prière des chrétiens, le Notre Père, ainsi qu'une prière spécialement composée pour cette célébration, invitent les membres de la communauté à la rencontre du Seigneur. Prend place alors *la procession de communion*.

La célébration se termine par *l'action de grâces*, toujours préparée d'avance par plusieurs intervenants; le meneur – chaque fois différent – prend la responsabilité des temps de silence. On se sépare ensuite sur un chant.

écueils à éviter

La célébration ne doit pas être une réplique de la messe. Le schéma de la messe est volontairement cassé. Aucune célébration n'est identique à une autre. Le déroulement de l'action liturgique est suggéré par la lecture.

La liturgie de la Parole occupe une plus grande place qu'à la messe. Le partage se fait plus réel et il devient un vrai objectif de vie.

Personne ne remplace le prêtre. Il n'y a pas d'officiant mais les rôles sont partagés entre plusieurs personnes et toute l'assemblée doit se sentir concernée. Chaque intervenant assure sa participation au moment voulu en suivant attentivement la feuille polycopiée. Le meneur de la célébration n'a donc pas le rôle du prêtre.

Il peut arriver qu'un événement concernant la communauté ou le village fasse l'objet de la réflexion et donne lieu à de nouvelles solidarités.

ministères féminins

La nomination à des ministères féminins est faite par l'évêque ; elle doit être reconnue par les prêtres responsables des paroisses avec une acceptation réelle du partage des pouvoirs entre prêtres et « envoyées ». Les ministères féminins pourraient constituer une nouvelle structure d'Eglise en vue de susciter des communautés chrétiennes.

Il serait utile que dans tous les lieux où ne réside pas un prêtre, soit installée une présence animatrice à qui incomberait l'organisation matérielle de la vie communautaire paroissiale.

Elle susciterait une équipe liturgique, s'occuperait du service catéchétique et serait chargée des visites aux malades et des contacts avec les familles. Elle aurait aussi à animer le conseil paroissial et à coordonner ses activités. En un mot, l'envoyée de l'évêque serait chargée de réaliser le premier stade d'une évangélisation.

Attention : le ministère ainsi décrit et que je vis à Figanières, n'est pas un ministère d'organisation qui ressemblerait de loin ou de près aux méthodes employées dans nos sociétés.

Une telle organisation peut être excellente, il est vrai, pour permettre d'effectuer le passage de la paroisse à la communauté, surtout en vue de mettre en mouvement le plus de chrétiens possible vers une communauté

fraternelle. Mais le processus de croissance une fois amorcé, ne mettons pas d'obstacles au souffle de l'Esprit. Nous risquerions de l'enfermer dans nos méthodes.

Le ministère féminin ne doit pas être considéré comme un pis-aller pour compenser le manque de prêtres mais comme la reconnaissance du don propre à la femme de donner la vie. Ce don lui permettra aussi de susciter la vie au sein de nouvelles communautés chrétiennes.

Jacqueline Paterni nda

*Presbytère de Figanières
83830 Callas*

politique africaine

Le numéro 9 (mars 1983) de cette revue porte un titre à première vue étrange: *L'Afrique sans frontière*. Les diverses contributions montrent une «transnationalité» multiforme qui défie, dépasse l'État, qui lui glisse entre les doigts. Les exemples sont tirés du commerce, de la contrebande, des réseaux parallèles de commercialisation, mais aussi du réseau islamique, des transferts culturels, etc. Ces études conduisent à se demander si l'État africain pourra contrôler de tels phénomènes (Karthala, 22-24 boulevard Arago, 75013 Paris; prix: 55 F).

CÉLÉBRATIONS DOMINICALES SANS PRÊTRE

Le point de vue des animateurs laïcs

par Jean Cauvin

Celui qui signe ces lignes est prêtre : autant dire qu'il n'a jamais eu l'expérience personnelle de ces célébrations car lorsqu'on est en paroisse, on va de succursale en succursale pour que les communautés chrétiennes aient la messe une fois de temps en temps ; et même lorsqu'on est en voyage, par la grâce d'une barrière de pluie qui se ferme un samedi soir, à l'entrée d'un village de brousse, on peut tomber à l'improviste sur un animateur en train de préparer sa célébration, mais par le fait même, l'animateur modifie sa célébration à cause de la présence du prêtre !

Pourtant, c'est bien le point de vue des animateurs de ces célébrations sans prêtre que je vais essayer de décrire : dans le cadre de l'ICAO ¹, nous avons fait une table ronde avec quelques-uns d'entre eux ². Les situations sont différentes : Sud Bénin, Est Mali, mais les points de vue convergent. Sans rendre compte intégralement du déroulement de cette table ronde, je m'efforcerai de répéter exactement les phrases prononcées (*en italiques dans le texte de cet article*), distinguant à chaque fois ce qui relève des faits, ce qui montre une certaine sensibilité de la part des animateurs et les réflexions, les interrogations et les pistes d'avenir que ces témoignages provoquent en moi.

Régularité de ces célébrations

– **la régularité** des assemblées dominicales sans prêtre a varié dans le temps. Mais, soit par prise de conscience de leurs responsabilités par des chrétiens, soit à cause de la raréfaction des prêtres, on note un progrès. Certes, il y a encore des endroits « où les gens disent que ce n'est pas la

messe ou viennent en retard». « *Ils croient que ce n'est pas sérieux*». « *Ils préfèrent que ce soit le prêtre mais ils acceptent que ce soit le catéchiste*». « *Ils subissent cela*».

Mais ailleurs, les animateurs sont catégoriques : « *il y a célébration tous les dimanches, dans tous les villages* ». Cette affirmation massive est sans doute à nuancer selon les endroits. Mais le fait est là. En de nombreuses régions d'Afrique, les chrétiens sont fidèles à ces célébrations. Ceci est confirmé par deux témoignages : « *A Abidjan, les Bwa se réunissent et font la célébration entre eux, dans leur langue* », alors qu'il y a multitude de messes mais pas dans leur langue. « *Dans tel village, si le prêtre passe à la succursale voisine, les gens font leur propre célébration au village, avant de partir à la messe à la succursale* » : cas certainement exceptionnel mais preuve que les chrétiens sentent là l'unité villageoise comme une richesse.

– **Beaucoup y voient des avantages** : « *c'est naturel de se rassembler : on appelle cela la messe* ». C'est perçu comme différent du chapelet qui existe un peu partout le soir dans les villages : « *le chapelet, on y va peu, sauf quand le prêtre est là : on en profite pour se confesser pour la messe du lendemain* ». Autre avantage : « *Et puis, nous, nous prenons notre temps : la messe avec un prêtre, c'est trop rapide* ». « *Certes, le livret qu'on vient de publier à N., c'est trop long : si on suit tout, c'est plus long que la messe* ». Il faut trouver un moyen terme : que la communauté prenne le temps de s'exprimer, qu'elle sente que c'est son affaire, sans que ce soit interminable : « *une heure et demie semble la bonne mesure* ».

– **Que retenir de ces faits et de ces appréciations ?** Certains chrétiens ont encore le point de vue de l'obligation : la « messe » vaut ou ne vaut pas selon qu'il y a un prêtre ou non. Mais une nouvelle conception se dégage : c'est la communauté qui se rassemble, qui s'exprime avec ses propres mots, selon son propre rythme. Ceci est nouveau pour des Catholiques pour qui la dynamique religieuse était souvent « impulsée » par la paroisse central. Cette prise de conscience vient-elle du manque

1/ Institut Catholique de l'Afrique de l'Ouest.
2/ Il s'agit de Firmin ADANTONOU, Pamphile

BOCO, Christophe DAGA, Paul-Marie DEMBELE,
Julien DIARRA.

de prêtre ? de l'exemple d'autres communautés chrétiennes ou musulmanes ? Toujours est-il qu'elle rejoint un besoin de vie communautaire à l'échelon du petit groupe, du village qui semble bien souvent l'unité de base en Afrique.

Nous pouvons cependant nous interroger : la communauté locale se rassemble. C'est bien ! Mais est-ce par habitude ? pour faire comme (autant que) les chrétiens qui ont la messe ailleurs ? Est-ce pour se soutenir mutuellement ? pour prier ensemble ? Tout cela n'est pas mauvais. Mais toute communauté chrétienne, pour devenir Eglise, cellule d'Eglise, doit être convoquée. C'est-à-dire qu'elle reconnaît un au-delà d'elle-même. Lorsque l'Eucharistie est célébrée, cet appel et ce dépassement de l'horizon humain sont évidents. Dans ces célébrations sans prêtre, comment manifester cet appel, cet au-delà ? En rappelant le lien avec l'Eucharistie qui se célèbre ailleurs, à la paroisse centrale ? Comment le faire concrètement ? Si nous voulons éviter une définition négative (célébration *sans* prêtre), comment formuler le projet de ces communautés qui sont convoquées pour célébrer le Christ ?

– Mais nous concluons ce paragraphe par une **remarque** des animateurs eux-mêmes : « *il faut que cette célébration regroupe la communauté villageoise : il faut bien préparer, intéresser les gens pour qu'ils continuent à venir* ».

La structure de ces célébrations

– Comment se déroulent ces célébrations ? Certains diocèses, certains livres fournissent un schéma. C'est très exactement le schéma de la messe, avec des modifications dues à l'absence de prêtre. Et ce schéma est suivi par les animateurs plus scrupuleusement que le schéma de la messe par beaucoup de prêtres ! « *Parfois, on commence par l'angélus, l'ancienne prière du matin* », « *puis le chant d'entrée, confiteor, kyrie, gloria, lectures (parfois présentées avant) par l'animateur ou des chrétiens, homélie en général par l'animateur, credo, prière universelle* ». On chante pendant l'offertoire où l'on peut apporter du mil, des bougies, des allumettes, avec ou sans procession. Si on n'a pas fait la quête pendant le credo, un chrétien, appelé en certains endroits *marguillier* « *fait la quête et on conclut par la prière sur les offrandes* ». Puis la préface, dans la langue, mais parfois sur un air latin, ou encore « *entrecoupée de chants* ».

d'acclamation» : la tradition n'est pas fixe ici. « *Du sanctus, on passe au Pater, baiser de paix, agneau de Dieu, chant de communion, silence en étant assis, méditation guidée sur les textes du jour, action de grâces* ». « *Suivent les annonces : saints de la semaine, programme de la communauté locale, avis venant de la paroisse (réunions d'enfants, etc.). L'animateur demande alors si quelqu'un a quelque chose à annoncer : une fête, un problème à régler. Les chefs de la communauté parlent alors. Prière et bénédiction finale* ».

Dans les célébrations pour enfants, on signale le rôle plus important des adultes pour les lectures, « *une maman catéchiste peut faire l'homélie* ». L'animateur s'engage moins lui-même dans l'action directe, « *il est plus meneur de jeu et fait agir les différents membres* ».

Dans ce schéma général, une modification intervient s'il y a la communion au Corps du Christ. Dans ce cas, « *après le sanctus, on expose le Saint Sacrement avec un chant d'adoration. Puis on passe au Pater* » etc. comme dans le rite décrit. Mais « *après l'agneau de Dieu, on redit le confiteor ou, pour éviter le doublet dans les termes mêmes, l'acte de contrition* », puis communion et action de grâces comme ci-dessus.

Les chants ne sont pas dansés mais accompagnés au tambour. « *Dans les villages peu importants, on fait une seule lecture, mais l'homélie se transforme plutôt en partage d'évangile* ».

– **Comment tout cela est-il ressenti ?** « *Les gens ne se plaignent pas de ce que ce schéma soit celui de la messe : tout est programmé, on suit le livre* ». Il n'y a pas d'imprévu. Notons au sujet du livre une remarque. Il n'y a pratiquement pas de livres de messe pour les animateurs en Afrique, ni en français (c'est hors de prix) ni bien souvent dans la langue. L'animateur a un schéma en main, avec des renvois à la Bible (si elle est traduite). Il s'applique donc à suivre très exactement la structure et le livre s'il y en a un. Au risque de « *s'entendre dire : 'tu joues au prêtre'* ». Mais ce n'est pas ressenti péjorativement : *ce n'est pas aux catéchistes d'inventer : il y a le fascicule, on le suit* ».

Dans les petits villages, la communauté chrétienne fait famille : « *ils sentent que c'est eux qui prient* » ; « *si le catéchiste n'est pas là, ils se rassemblent. Si quelqu'un sait lire, il fait une lecture ; sinon, on dit le chapelet* » ; « *c'est l'affaire de la communauté* ».

Mais alors, s'il n'y a pas communion, ne sommes-nous pas proches des célébrations protestantes? « *Eux n'ont pas le même schéma. Leur commentaire biblique est très long, trop long. Il y a beaucoup de chants; ils prient les yeux fermés, assis* ». « *Ce qui est formidable chez eux, ce sont les témoignages: 'il y a un moment de ma vie où Dieu est intervenu'. Ils ont aussi des confessions publiques: 'que Dieu me pardonne'* »; « *l'atmosphère est différente* ».

– **Quelles réflexions tirer de cela?** On peut regretter que la structure proposée soit si proche de celle de la messe: à la limite, on a une définition négative: « *c'est la messe mais il n'y a ni prêtre ni consécration* ». Ceci entraîne une confusion possible: « *la première fois que j'ai présidé une telle cérémonie, c'était à l'improviste: on attendait le prêtre, il n'est pas venu. Ni moi ni les gens n'avions fait cela. Je me suis lancé. Les gens n'ont pas vu la différence. Il n'y avait pas de consécration, c'était tout. Il suffirait qu'on nous ordonne...* ».

Et pourtant, sur le plan conscient, les animateurs ne souhaitent pas qu'on les ordonne. Ils sentent que dans ces célébrations villageoises, il y a quelque chose de plus que cette définition négative: une messe sans consécration. Ils sentent qu'il y a une vie, une expression de la part des chrétiens de la base qu'on n'a pas forcément dans une messe avec un prêtre venu d'ailleurs: « *c'est l'affaire des chrétiens du village* ».

Mais reprenant notre interrogation de la fin du paragraphe précédent, si nous voulons qu'un au-delà de la communauté soit manifesté, si nous voulons éviter que ces célébrations n'apparaissent comme un ersatz de messe, comment organiser ce rassemblement?

– **Perspectives d'avenir:** Pourquoi avoir une structure si proche de la messe et s'y soumettre? Il faut souligner le souci d'orthodoxie des animateurs. Ce n'est pas nécessairement du ritualisme. Ils sont fiers de présider ces cérémonies et ont conscience que l'Eglise leur fait confiance, leur confie quelque chose qui les dépasse: « *ce n'est pas à nous de changer* ». Il y a là tout un respect de l'action liturgique. La prière n'est pas leur affaire personnelle ou celle d'un petit groupe: c'est celle de l'Eglise universelle, celle qui est transmise par le canal de la paroisse à laquelle les

animateurs tiennent fermement à se rattacher ; c'est de là qu'ils tirent leur statut d'animateur.

Sommes-nous donc dans un schéma d'Eglise hiérarchique où l'impulsion vient d'en-haut ? Cela est peut-être vrai pour la structure de la liturgie elle-même. Car il ne faut pas songer à changer la structure : *« Pour que les chrétiens soient plus à l'aise, il faudrait demander à la communauté de changer. Mais les communautés ne sont pas adultes. Les chrétiens ne sont pas sûrs d'eux-mêmes, les catéchistes non plus. Si on parle de changer, les vieux diront 'jamais, pas de nouveauté'. Il faut donc construire à partir du modèle de la messe »*.

Même pour le choix des lectures, *« c'est une utopie de vouloir choisir à chaque fois un texte pour la communauté »* ; *« nous ne sommes pas formés pour cela »* et *« il faut être avec l'Eglise universelle »*.

Par contre, en ce qui concerne le contenu, la « base » est en train de comprendre que c'est son affaire : ce n'est pas tant le modèle de la messe qui compte que ce qu'on y dit et ce qu'on y fait. C'est dans ce domaine que viendra l'innovation, comme nous le verrons à propos du traitement de la Parole. *« Il faudrait que les Catholiques arrivent au témoignage mais pas à la confession publique, car il y a souvent des manques de discrétion qui nuisent à la paix de la communauté »*. *« Il faut que nos liturgies aient un rapport à la vie de tous les jours »*.

Terminons par un souhait : malgré la similitude de structure avec la messe, ne pouvons-nous pas réfléchir avec les chrétiens et montrer la différence entre ces célébrations et la liturgie eucharistique ? C'est dommage que tout soit appelé indistinctement « messe » car l'appellation cache très souvent une confusion.

La Parole de Dieu dans ces célébrations

– **Ce qui change à chaque fois, c'est donc la Parole de Dieu.** Ce n'est d'ailleurs pas toujours facile là où seul l'Evangile est traduit dans la langue. En général, tout de même, on a les trois lectures, sauf aux messes d'enfants où on choisit le texte en fonction des catéchismes de la semaine.

Pour la préparation, l'animateur est aidé par les livres tout faits. Mais bien souvent, ces livres sont inconnus de l'animateur de base ou d'un style et d'une théologie trop éloignés de ce qui peut se vivre dans le village. Alors, il prépare seul (avec le danger de devenir vite moralisant) ou en groupe : *« j'ai quelques livres qui m'aident. J'appelle les catéchistes du secteur et on fait la préparation pour plusieurs dimanches. On lit. On fait un tour de table. On discute. Il y a un compte rendu de la séance que chacun emporte »*.

A la chapelle, on peut faire une véritable homélie... et bien souvent la disposition des bancs met les assistants en position d'auditeurs. Mais la tendance est nette, surtout dans les petits groupes, à une évolution vers le partage. *« On donne la parole aux chrétiens et chacun dit ce que le texte lui dit »*. *« Certains disent qu'ils n'ont pas compris : on refait la lecture »*. *« Il y a beaucoup de témoignages »*. *« C'est plus facile de faire cela avec des gens qui ont été à l'école »*. Certains catéchistes interpellent nommément un chrétien pour lui demander son avis : *« si on dit globalement qu'une quelque chose à dire ?, tous se taisent »*.

– **On retrouve là une attitude profonde :** à la question « qui a compris ? », quelqu'un osera-t-il se mettre en avant et répondre « moi » ? En Afrique, la parole est transmise de personne à personne, pas globalement à un groupe. Sans que nous retrouvions là les mécanismes de la palabre, nous assistons à une forme intermédiaire : ni homélie professorale, ni circulation traditionnelle de la parole ; peu à peu, en commençant par les vieux et sans oublier les femmes (ce qui est remarquable), les chrétiens se mettent à s'exprimer.

Mais il faut vaincre un handicap. Si les gens ne s'expriment pas, ce n'est pas qu'ils n'ont pas d'avis et n'ont rien à dire. C'est qu'ils ont peur de se tromper. Des décennies de catéchisme enseigné leur ont inculqué qu'il y a des réponses bonnes et des réponses mauvaises. Alors *ils sont passifs. Surtout pour les illettrés, ils attendent tout du livre et du catéchiste qui sait lire ; « les chrétiens parlent de l'Évangile au cabaret, après la réunion. Devant le catéchiste, ils ont peur de dire des bêtises »*.

De leur côté, les animateurs ne sont pas très fiers et sûrs d'eux. *« Ils ont peur de poser des questions à l'homélie : les gens pourraient intervenir et ils ne resteraient plus maîtres de la situation »*. Et au-delà du simple

aspect « connaissance », il est parfois inconvenant pour un catéchiste jeune de poser certaines questions à des chrétiens plus âgés...

C'est là que le catéchiste se démarque du prêtre. Alors que celui-ci « sait », le catéchiste n'est pas sûr de lui, de son petit bagage théologique. Par contre, dans le domaine de la vie, il se sent plus proche des gens... et s'il aime préparer avec d'autres, c'est pour savoir plus, certes, mais c'est aussi pour vivre sa solidarité avec sa communauté. C'est une tendance de la nouvelle génération de « catéchistes » ; non seulement dans le domaine de la liturgie et de l'explication de la Parole, mais pour toute l'organisation paroissiale, ils s'appuient sur les communautés, « font » avec les chrétiens, agissent un peu comme un « primus inter pares ».

– **Ceci nous suggère plusieurs réflexions.** Il est certes nécessaire que tous les animateurs qui le peuvent aient un missel personnel complet. Mais dans beaucoup de cas, « *le niveau des trois lectures est trop fort pour le catéchiste et pour la communauté* ». « *Une seule lecture suffirait* ». « *Les Catholiques ne savent pas assez lire : les Protestants en savent beaucoup plus* ». Il y a peut-être une prise de conscience à faire dans ce domaine.

Mais elle doit être doublée d'une prise de conscience inverse : « *on veut connaître* », « *il y a le prestige du livre* », « *notre enseignement est lié à la lecture* »... n'est-ce pas là encore privilégier le savoir théorique, l'enseignement (les catéchistes ont peur de ne pas savoir répondre) au détriment de l'expérience de vie ? L'homélie est-elle seulement explication de textes intemporels ? Ne doit-elle pas être plutôt la rencontre d'une explication fondée bibliquement avec l'expérience de ce qui est vécu dans la communauté ? C'est pour cela que les commentaires tout prêts, les schémas d'homélie faits à l'avance sont dangereux s'ils ne font pas appel au vécu de la communauté chrétienne... Et peuvent-ils le faire s'ils sont conçus loin des utilisateurs ?

– En nous tournant **vers l'avenir, vers où faut-il aller ?** Peut-être d'abord nous faut-il faire attention à la taille de nos communautés : « *au-delà de cent personnes, il n'y a plus de participation personnelle possible* » : on se retrouve presque nécessairement dans une structure où un seul a la parole. Il faut coûte que coûte que cela ne paraisse pas une leçon de

l'ancien catéchisme. « *Demander à un chrétien: 'qu'en penses-tu?' ne suffit pas; il va donner une explication d'ordre intellectuel, sans s'engager.*

L'éducation au partage n'est pas spontanée. Il nous faudra tout un temps de préparation, de formation, une période de transition. Au début, les commentaires ne seront peut-être pas très orthodoxes mais, s'il y a vraiment le vécu d'une communauté qui essaie sincèrement d'être chrétienne, ce serait étonnant qu'on déraile. On doit inciter les gens à partager; « *au début, commencer par la prière universelle, en la développant* »; ensuite dire aux gens: « *peut-on aller au sacrifice sans amener de quoi sacrifier? Si tu as quelque chose à dire, c'est à dire pour tout le monde* ». L'expérience montre que c'est possible. Il y a là tout un nouveau style de partage chrétien à inventer, entre la palabre, pour qui la vérité est dans le groupe, et l'explication didactique d'un texte qui n'aurait aucun rapport avec le groupe. La liturgie mène à la prière, pas à l'enseignement doctoral.

La communion au Corps du Christ

– **Nous avons signalé** que le schéma de la cérémonie prévoit la possibilité, entre le sanctus et la méditation finale, d'exposer le Saint Sacrement et de communier. Cela semble *aller de soi là où il y a une chapelle, avec une Sainte Réserve, un autel. Il y a cependant des endroits où l'animateur vient de la paroisse centrale avec les hosties consacrées nécessaires pour la communion des villageois.* Il faut aussi qu'il y ait un ministre habilité à la distribution de la communion. Celui-ci n'est pas nécessairement le catéchiste, ce qui fait qu'« *il écarte le catéchiste à partir du sanctus* » et que celui-ci « *reprend le pouvoir après la communion* » ! Très souvent, le rite pénitentiel est répété au moment de communier.

– **La différence la plus visible** avec les célébrations protestantes, c'est justement cette présence de l'autel, du tabernacle et cette possibilité qu'ont toujours exploitée les Catholiques de communier, même en dehors de l'action eucharistique. « *Quand on a la possibilité de communier, il faut le faire, même en dehors de la messe* ». « *On ne peut pas faire autrement* ». « *Il n'y a pas de raison de ne pas le faire* ». L'avis des animateurs est net sur ce point.

Mais il y a un point de sensibilité douloureuse. « *Lorsqu'on célèbre la messe avec un prêtre, c'est lui qui préside tout : liturgie de la Parole et Eucharistie. Pourquoi faut-il deux présidents à une cérémonie sans prêtre ?* ». C'est qu'en fait, très souvent la charge de catéchiste inclut la charge d'animateur liturgique dans la pratique. Mais aux yeux de l'évêque qui désigne le responsable de la distribution de la communion, cette charge est différente de la catéchèse. Et ses critères sont différents : pour choisir un catéchiste, il faut quelqu'un qui sache lire (encore !), qui puisse « enseigner ». Par contre, on choisira comme responsable de la communion un chrétien pas forcément lettré mais sage et admis par tous, « exemplaire »...

– Ceci ne va pas sans poser quelques problèmes **dans la théologie des ministères et en liturgie...** Le ministère de présidence de la communauté qui mène normalement à la présidence de l'Eucharistie, quand celle-ci est la célébration de la mort/résurrection du Seigneur, mène-t-il aussi à la présidence de la manducation du Corps du Seigneur ? Car on a trois ministères : la parole, la distribution et la présidence... Comment respecter les sensibilités et la théologie ?

De plus, dans une pratique sacramentelle liée au célibat des prêtres, que faut-il maintenir pour une communauté de gens mariés ? Où est le lien exact entre « vie exemplaire » et distribution de la communion ? Et qu'est-ce qu'une vie exemplaire ? Il y a peut-être des valeurs et des non-valeurs inconscientes à mettre au clair... De même pour la répétition du rite pénitentiel avant la communion : est-il dû au fait qu'on n'a pas pu se confesser avant la messe parce qu'il n'y a pas de prêtre ?

– **Il est souhaitable** que les chrétiens reçoivent le Corps du Christ, même en dehors de l'action eucharistique, s'il n'y a pas moyen de faire autrement. Mais il faut que les pasteurs fassent aussi une éducation du peuple chrétien quant au sacrement de la réconciliation, à sa nécessité ou non, à ses suppléances en cas d'empêchement. En particulier, nous ne pou-

3/ *Célébrer la pénitence et la réconciliation, nouveau rituel*. Chalet/Tardy, Paris, 1978. 51 et 52,

pp. 26-27.

vons pas ignorer le nouveau rituel de la réconciliation qui prévoit des célébrations de la pénitence « organisées par un diacre, un catéchiste ou un autre membre de l'assemblée chrétienne ». Ces célébrations « ont valeur en elles-mêmes comme révélant le caractère ecclésial de la pénitence... et peuvent intervenir comme étapes d'une réconciliation sacramentelle vers laquelle elles sont orientées ³ ». N'y a-t-il pas là une piste à exploiter en faveur de chrétiens que l'absence de confession due au manque de prêtre priverait de la participation au Corps du Christ ? Nous laissons peut-être trop de chrétiens à leur seule conscience sans les aider vraiment.

Les ministères

– Nous avons déjà signalé qu'il y a un **flottement dans les ministères**. Avec le temps, le ministère de catéchiste traditionnel évolue. Chargé normalement de la seule catéchèse, le catéchiste avait peu à peu pris le rôle de président de la communauté et donc président de la prière. C'était l'homme à tout faire, un peu comme le prêtre de la « belle époque ». Actuellement, le catéchiste-animateur est pris dans une double tendance.

Il doit d'abord faire ce que faisait le prêtre, puisque le prêtre ne vient plus, mais en se démarquant de lui. Il doit ensuite se situer parmi les autres ministères qui surgissent : sera-t-il seulement catéchète, limité à la partie « liturgie de la Parole » ou sera-t-il président ? ou encore animera-t-il les autres ? l'évolution actuelle n'est pas nette.

Pour marquer le lien avec le prêtre, il y a la simple répétition de certaines de ses attitudes, par exemple le chant de la préface sur l'air latin traditionnel. Il y a aussi le fait qu'on *envoie tout ou partie de la quête à la paroisse centrale* ou au moins un versement régulier : il y a bien là le signe d'un ministère d'unité. Pour se démarquer du prêtre, citons simplement ce fait. La bénédiction finale et le renvoi se font avec les mots mêmes de la liturgie eucharistique mais pas avec le geste : « *l'animateur fait le signe de croix sur lui-même ou encore il bénit le peuple avec un crucifix qu'il tient à la main* ».

– Il y a **là de nombreuses sensibilités** dont il faut tenir compte. L'animateur a conscience d'être à la place du prêtre : « *le livret qu'on nous donne peut être employé par le catéchiste comme par le prêtre : il y*

a des passages à sauter dans le cas du catéchiste, c'est tout». Est-ce une diminution ? une promotion ? La question ne se pose pas en ces termes : *« nous ne sommes pas des prêtres et nous ne tenons pas à le devenir »*.

Mais ils tiennent à bien faire les choses : *« il y a une vraie satisfaction du catéchiste quand il ne s'est pas trompé »*. *« Si le catéchiste n'est pas formé, il se trompe, on le voit tout de suite »*. *« Après la célébration, je demande l'avis de ceux qui sont avec moi. A chaque fois, ils disent que c'était bon »*.

Nous retrouvons là la sensibilité du laïc : il veut être comme les autres chrétiens, pas au-dessus ; c'est ce que signifie la préparation de l'homélie à plusieurs ; c'est pourquoi il fait le signe de croix sur lui-même et non sur la foule ; c'est le fait que nous avons remarqué qu'il imite le prêtre parce qu'il n'y a pas d'autre modèle, mais qu'il s'en démarque en même temps.

« Présider la célébration, c'est le travail du catéchiste ⁴ : c'est le travail de celui qui veut témoigner de sa foi. Moi, je suis content d'être catéchiste ». *« Être chef de liturgie, c'est une dimension du catéchiste. Je suis content quand je ⁵ prends la place du catéchiste local et que la communauté prie avec moi »*. *« Moi, je ne veux pas être ordonné »*.

Il est à remarquer que lorsque les sacrements ne sont pas en jeu, l'animateur n'a pas peur de s'identifier au prêtre : *« pour les enterrements, les cérémonies non sacramentelles, le catéchiste dirige exactement comme le prêtre »*. *« Le modèle est unique »*. *« C'est parce qu'il n'y a pas de prêtre qu'on supplée. C'est parce qu'il n'y a pas de prêtre qu'on commence à comprendre que c'est un travail de catéchiste »*.

– **Dans tout cela, on sent un flottement** : flottement théologique d'abord. La théologie des ministères est encore dans l'enfance et elle le restera tant qu'elle n'essayera pas de rejoindre les interrogations, des sensibilités telles

4/ On remarquera le flottement du mot « catéchiste ». Dans cet article, j'ai essayé d'employer le mot « animateur » mais les animateurs eux-mêmes s'appellent spontanément « catéchistes ».

5/ Je = animateur de secteur qui passe de communauté en communauté mais n'a pas charge d'une communauté particulière.

que celles que nous venons de constater. Mais diversité de la pratique aussi : nous sommes dans une période où les animateurs font un peu ce qu'ils peuvent et personne n'ose dire qu'il y voit clair.

Deux choses semblent cependant se dégager. D'abord, la constatation du **sérieux** avec lequel les animateurs réfléchissent. Ils ont le sens de la dignité de la prière de l'Eglise et ne veulent pas inventer au hasard. Mais aussi la nécessité de **formation**. Puisqu'il n'y a pas de modèle, puisque le modèle ne peut pas être élaboré théoriquement, il faut absolument que les animateurs soient formés. Il ne s'agit pas de refaire ce que faisait le prêtre mais, à l'intérieur d'une structure donnée et qu'on respecte, il faut trouver les points où une souplesse s'impose. Je crois qu'ils ont parfaitement raison quand ils disent que le ministère d'enseignement (la catéchèse) débouche sur le ministère de la prière : quel serait ce catéchiste qui n'apprendrait pas à ses catéchisés à prier ? Comment la foi témoignée et exprimée dans la catéchèse ne devrait-elle pas être dite dans la prière et dans la prière officielle de la communauté ?

Mais il y a un ministère dont nous n'avons pas parlé à cette table ronde, c'est le ministère d'unité : unité de la communauté dans la doctrine, dans la prière, unité avec les autres communautés, avec la paroisse centrale... Dans le cas du prêtre, tout est cumulé et c'est normal. Mais dans le cas de l'animateur laïc ? Cette question n'a pas été abordée à propos des célébrations sans prêtre mais elle mériterait de l'être.

– **Pour l'avenir, peut-on suggérer une piste ?** Cette théologie des ministères ne s'élaborera pas à partir d'un modèle théorique mais en tenant compte de la pratique. Pourquoi ne pas essayer de multiplier les ministères, non pas pour les fractionner, mais pour que chacun ait quelque chose à faire, que chacun se sente responsable de quelque chose dans ces célébrations (et dans le reste de la vie de la communauté) ? Si nous nous ingéniions à voir ce que chacun peut faire, nous multiplions ainsi les acteurs et nous évitons que tout soit monopolisé dans les mains d'un seul. Peut-être, à ce moment-là, serons-nous en mesure de dégager la vraie hiérarchie des ministères et leur interpénétration.

Conclusion

Voilà résumé ce que nous avons échangé avec quelques laïcs à propos de leur expérience des célébrations sans prêtre. A travers des situations évolutives et parfois contradictoires, dans une période où on ne sait pas trop où on en est, on peut remarquer des convergences : malgré un modèle contraignant et ressemblant de très près à la messe, les laïcs sont en train de mettre en place un nouveau mode d'expression de leur vie, de leur communauté. C'est que ce modèle, au lieu d'être utilisé à sens unique comme un moyen d'explication de la révélation, devient, grâce à la formation que peuvent avoir les animateurs, un lieu de rencontre de la révélation et du vécu concret des communautés chrétiennes. Nous n'en sommes pas encore là partout mais ce qui se fait, ce qui se vit dans certaines communautés chrétiennes de base s'étendra probablement à toute célébration liturgique, surtout les célébrations « officielles » que sont les rassemblements du dimanche.

Certes, il reste bien des zones d'ombre et, en particulier, il faudra éclaircir le rôle et la mise en place de chaque ministère. Mais les laïcs sont pleins de bonne volonté. Ils n'innoveront pas pour le plaisir mais pour rester fidèles à ce qu'ils perçoivent au plus profond d'eux-mêmes. Et c'est peut-être cela que je voudrais laisser en conclusion de cet article, ce que j'ai ressenti durant cette table ronde : l'immense respect que les laïcs ont pour ce qu'on leur confie. Loin de se poser en concurrents ou en revendicateurs du « pouvoir » des prêtres, ils sont prêts à faire les choses avec circonspection et lucidité et c'est le meilleur gage de l'authenticité de l'Eglise de demain.

Jean Cauvin pb
ICAO

08 BP 22, Abidjan 08
Côte d'Ivoire

LA PRÉDICATION COMME EXERCICE D'UN POUVOIR

remarques sur les ADAP

par Jean-Louis Blaise

En France, les ADAP sont l'un des visages de l'actualité ecclésiale qui est promis, dans les années qui viennent, à un développement certain. Par contraste avec les eucharisties dominicales auxquelles nous sommes habitués, elles peuvent rendre plus clairs certains des aspects de la vie de l'assemblée liturgique. Nous nous intéresserons ici plus particulièrement aux questions de pouvoir liées à la prédication. En effet, la chaire du prêtre prédicateur une fois vide, comment se continue la fonction de la prédication? Est-elle reconduite de façon identique? Quels changements observe-t-on? Plus précisément, quels glissements remarque-t-on dans la façon de vivre le pouvoir et l'autorité liés à la prédication?

a) Le phénomène des ADAP est récent. Confronter la réflexion théologique et cette pratique ecclésiale nouvelle dans notre pays est d'un intérêt manifeste pour l'action pastorale. Mais nous souffrons de la difficulté de prendre du recul par rapport au présent et d'accéder à une vision globale de la réalité.

b) Les expériences auxquelles je ferai appel sont très localisées. Il s'agit de quatre expériences qui se déroulent actuellement dans le même diocèse.

– deux d'entre elles sont liées à l'initiative de prêtres relativement jeunes (37 et 44 ans). Souvent absents en raison de responsabilités autres que paroissiales, ils préparent avec leurs paroissiens presque toutes les ADAP qui sont célébrées.

– deux autres sont liées à des décès : sur l’initiative de l’évêque, des personnes des paroisses du curé décédé sont invitées à organiser par elles-mêmes la vie paroissiale. Le doyen du lieu intervient au moment de la constitution d’une équipe de prise en charge de la liturgie mais ensuite, les équipes volent presque toujours de leurs propres ailes.

Le diocèse considéré (200.000 habitants) est marqué par un exode rural très prononcé, un vieillissement de la population et un habitat groupé dans des communes très nombreuses. Les plus grosses villes du département comptent 30.000, 25.000 et 7.000 habitants. Les expériences auxquelles je ferai référence ont lieu dans des villages de 100 à 350 habitants, à population mélangée (agricole et ouvrière) et s’étalent sur des durées de 2 à 7 ans.

Dans un premier temps, nous regarderons de quelle façon s’exerce la prédication dans les ADAP (diversité des formes, accent du contenu, mode de désignation du prédicateur). Ensuite, nous chercherons à dégager quelques-uns des paramètres qui légitiment dans sa fonction le prédicateur, d’abord à ses propres yeux et ensuite aux yeux de la communauté. Enfin, nous ouvrirons une question sur l’autorité des documents utilisés par les prédicateurs d’ADAP ¹.

1. Les faits

la diversité des formes

La fonction de prédication dans les ADAP revêt des formes très diverses :

- de *l’homélie* de la messe du dimanche, on peut rapprocher :
 - l’homélie du prêtre absent, tapée à la machine et lue par un participant.
 - l’homélie prononcée par un laïc de l’assemblée et rédigée par lui.
 - la lecture de commentaires issus d’un magazine chrétien, d’une revue liturgique ou d’un bulletin diocésain.

^{1/} Cet exposé doit beaucoup à Monsieur Pierre VALLIN sj qui, dans le cadre du colloque de la *Revue des Recherches de Sciences Religieuses* sur

l’Institution du Magistère (juin 1982), animait un groupe de travail sur « la prédication dans l’assemblée chrétienne ».

- proche du *compte rendu* de réunion, on trouve :
 - la présentation, par un laïc et sous sa propre responsabilité, d'un texte préparé en équipe liturgique, avec ou sans prêtre.
 - la présentation par plusieurs laïcs du partage sur les textes du jour, effectué auparavant en équipe liturgique.
- dans le style de la *méditation*, on rencontre :
 - des pistes de réflexion proposées sous forme de questions très brèves et entrecoupées de silences.
- il arrive qu'un *partage* d'Évangile s'instaure, animé par un laïc qui peut l'avoir préparé avec l'équipe de préparation et le prêtre.
- dans un certain nombre de cas, il n'y a pas, à première vue, de prédication à proprement parler. En fait, celle-ci est souvent déplacée, par exemple avant ou après la communion, ou bien disséminée dans les commentaires qui introduisent ou suivent les lectures. Mais il arrive aussi, surtout dans les premiers temps des ADAP, que la prédication soit purement et simplement supprimée.

Du point de vue de la forme de la prédication, il serait très important d'analyser l'utilisation de l'espace et de la voix. Le prédicateur, comme le lecteur, hésite à occuper le lieu où se tenait le prêtre. Ainsi, en plusieurs endroits, ce n'est qu'après un certain temps que les lecteurs ou prédicateurs se décident à parler face au peuple. Le ton de la voix traduirait beaucoup du rapport de pouvoir qui s'exerce entre le prédicateur et l'assemblée mais il est difficile d'avoir des données précises sur ce point.

Il est à noter que la plupart des personnes que j'ai rencontrées exprimaient le souhait de voir s'instaurer un partage où tous pourraient prendre la parole et, pour certains, le style de la méditation (questions entrecoupées de silences) n'était qu'une étape dans cette direction.

l'orientation du contenu

Il faudrait pouvoir travailler sur les différents textes d'homélies ou de commentaires prononcés ou utilisés. Je remarquerai seulement que de façon générale, les prédicateurs d'ADAP interrogés insistent sur la néces-

sité d'une parole concrète, pratique, dans la vie, illustrée par des exemples. « Mon curé, il est toujours avec le Bon Dieu, très doctrinal ; moi, je prends des exemples ». Cependant, il faut rester à un niveau de généralités suffisant car... « les gens n'aiment pas se sentir mouchés quand on entre trop dans les détails ».

L'insistance sotériologique (apporter le salut aux chrétiens assemblés) est nette. La fonction doxologique (exprimer dans l'assemblée les louanges de Dieu et ses merveilles) est confiée à d'autres éléments de la célébration (chants, oraison...).

le mode de désignation du prédicateur

La situation se présente différemment suivant que c'est le prêtre, responsable de la paroisse, qui invite à constituer les ADAP ou que c'est un décès de prêtre qui cause leur mise en place.

Dans le premier cas, le prêtre met sur pied une équipe liturgique, présentant lui-même les personnes ou faisant appel aux volontaires. C'est l'équipe qui se distribue les tâches et désigne ou ratifie la ou les personnes chargées de la prédication. Comme on l'a dit plus haut, le prêtre aide alors souvent l'équipe dans sa préparation des ADAP ; l'équipe se sent soutenue. Parfois, l'équipe se demande si elle remplit bien sa mission et peut traduire son besoin de légitimation par le prêtre, en lui proposant par exemple d'enregistrer sur un magnétophone le déroulement d'une assemblée, pour qu'il puisse dire si la façon de faire convient.

Dans le second cas, c'est sur l'invitation de l'évêque que l'équipe liturgique s'était mise en place. Le manque créé par le décès du prêtre est ressenti cruellement et ceux qui se décident à prendre des responsabilités le font « parce que la paroisse l'impose et qu'il n'y a personne pour le faire ». Entre l'équipe ainsi constituée et les responsables ecclésiastiques locaux, peuvent surgir des tensions. Ainsi, au moment de la mise en place d'une ADAP, un doyen dit à l'équipe liturgique qui vient de se créer : « Vous pouvez faire la prière universelle mais la prédication, c'est le rôle du prêtre ». L'un des laïcs concernés m'avoue : « Moi, je voulais qu'on fasse quelque chose de notre cru et, petit à petit, nous avons prêché ». Communément, l'équipe liturgique nouvelle se plaint d'être ignorée par le clergé des environs et laissée à elle-même. L'attente de reconnaissance

par l'évêque se manifeste dans la demande de moyens de formation permettant d'assumer la tâche. La question d'une reconnaissance officielle au travers du ministère n'est pas apparue dans les contacts que j'ai pu avoir.

2. Le problème de la légitimité

a) Ce qui confirme à ses propres yeux le prédicateur dans sa fonction.

La préoccupation des « prédicateurs » d'ADAP n'est pas celle d'abord de leur légitimité aux yeux de la hiérarchie mais celle de leur légitimation par la communauté.

De façon assez générale, les « prédicateurs » craignent un rejet par la communauté au cas où ils prendraient trop de place. On a peur de « se moutrer » et que ce soit mal accepté. « Je ne suis pas meilleure que les autres », disait une femme qui devait faire l'homélie. « Ils diront : pourquoi va-t-elle nous faire la morale ? »

De nombreux facteurs interviennent pour confirmer à leurs propres yeux, dans leur fonction, ceux qui acceptent des responsabilités :

- l'appartenance à une *équipe de préparation* : « Si vous aviez vu comme on a tremblé la première fois ! mais c'est l'équipe qui nous a donné confiance ».
- la *diversification* des tâches : on diversifie au maximum les tâches pour éviter que les mêmes prennent tout en charge (on nomme des responsables des lectures, des chants, de la prédication, de la distribution de la communion, de l'entretien des locaux, de la quête...).
- l'assignation de *plusieurs personnes à une même tâche* : pour les tâches importantes (prédication, communion...), plusieurs personnes sont désignées. Elles souhaitent d'ailleurs qu'il en soit ainsi. « Il faut que ça tourne » entend-on souvent affirmer. Ce n'est pas seulement pour permettre facilement le remplacement de celui qui viendrait à manquer, c'est manifestement aussi pour que personne ne devienne propriétaire de telle ou telle fonction, en particulier de la prédication.

- concernant la prédication, un autre type de légitimation provient de l'utilisation des *documents* ou *revues*. En reprenant ce qu'ils proposent, «au moins, on est sûr de ne pas dire de bêtises».
- enfin, on a remarqué que la plupart des «prédicateurs» visent comme un idéal de *partager* sur les textes bibliques effectués par toute l'assemblée. Est-ce seulement, pour que tous participent et soient davantage responsables dans leur église, que les «prédicateurs» désirent ce partage? N'en attendent-ils pas, indirectement, une légitimation de leur propre parole? Si les autres membres de l'assemblée prennent eux aussi la parole, les «prédicateurs» ne se voient-ils pas confirmés dans le fait d'avoir accepté de se différencier du groupe par l'acceptation d'une responsabilité?

Notons cependant que si le partage généralisé apparaît à beaucoup comme le but à atteindre, d'autres expriment des réticences à son endroit : on redoute qu'il ne dégénère en bavardages ; on appréhende les conflits qui pourraient surgir entre personnes de bords opposés : «c'est toujours moi qui prépare les commentaires, je conserve tout pour qu'il n'y ait pas d'histoires entre les gens». On craint enfin que ne survienne un jour quelqu'un qui parlerait trop bien et qui «ferait de la politique».

b) Ce qui confirme le prédicateur aux yeux de la communauté.

Nous venons de voir les critères qui semblaient importants à celui qui assumait la fonction de prédication pour que sa responsabilité soit acceptée par les autres. Mais ces autres, comment réagissent-ils ?

Et d'abord, comment est acceptée l'équipe qui s'est constituée pour prendre en charge l'animation liturgique? Je pense pouvoir dire que le fait que ce soit une équipe qui prenne les choses en mains est bien accepté. Il arrive en revanche que soit contestée l'appartenance à cette équipe de tel membre de la communauté : une femme n'est pas bien acceptée dans un village parce que «elle dit et ne fait pas» ; un homme «parce qu'il ne dit pas bonjour». Ici s'ouvre la question du rapport entre la compétence de type professionnel, théorique, et l'habilitation donnée par un genre de vie. Il peut être éclairant de faire à ce sujet un parallèle entre l'acceptation de la responsabilité de la prédication et celle de la distribution de la communion ; les réticences à assumer la prédication s'expriment sous la

forme : « je ne suis pas capable », celles devant la distribution de la communion sous la forme : « je ne suis pas digne ». L'aspect de compétence professionnelle intervient davantage pour la prédication et ceux qui prennent cette responsabilité s'offrent ou sont choisis parce qu'ils prennent facilement la parole en public. Mais le conflit n'est pas très fréquent entre l'habilitation par le savoir et l'habilitation par le genre de vie car, très souvent, ceux qui acceptent de prêcher sont des personnes à qui un engagement chrétien antérieur a donné une formation (action catholique, catéchèse).

Dans les autres éléments de légitimation du « prédicateur » aux yeux de la communauté, on peut enregistrer que dans plusieurs cas, est choisi pour la prédication, quelqu'un d'extérieur au village, par exemple un retraité qui est venu y finir ses jours. Cette personne apparaît sans doute aux autres comme bénéficiant d'une formation qu'ils n'ont pas. Cela permet peut-être aussi à la communauté originelle d'éviter qu'un de ses membres ne sorte du rang et ne dépasse trop les autres ; mais si cette façon de faire permet au groupe de garder momentanément sa cohésion, de gros problèmes surgissent quand il s'agit de remplacer le retraité absent.

3. Les sources de la prédication et leur autorité

Nous ne voulons pas parler ici des textes offerts par la liturgie (Parole de Dieu, oraisons, etc.) qui donnent aux homélies et aux commentaires leur orientation générale. Nous voulons attirer l'attention sur les textes d'actualisation déjà dirigés, sorte de prédication ayant eu lieu, qui sont mis à la disposition des équipes liturgiques et des prédicateurs d'ADAP par les revues, les missels, etc. Il faut mentionner à part les textes repris du bulletin diocésain et signés de l'évêque. Sont appréciés, non seulement les commentaires de fêtes liturgiques mais aussi d'autres textes qui marquent bien le lien à l'Église diocésaine, tels que les vœux de Nouvel An de l'évêque à ses diocésains.

La plupart du temps, la prédication s'inspire d'autres sources : revues liturgiques (*Dimanche en paroisse*), magazines chrétiens (*Le Pèlerin, La Vie Catholique, Prier...*), commentaires de missels (*Michonneau, Missel des Assemblées...*). Les textes sont alors travaillés en groupe, développés ou modifiés pour une meilleure compréhension ou pour une adaptation à la situation vécue. De nombreuses questions se posent :

- quel est le statut de ces textes déjà là ? Pourquoi certains sont-ils choisis et d'autres rejetés ? Quel est le type de modifications apportées à ceux qui sont retenus ?
- ces textes sont-ils là seulement pour faciliter une expression difficile ou bien sont-ils aussi porteurs d'une autorité telle qu'à les utiliser, on serait assuré d'être dans le droit chemin ? et quel est le rapport entre ces deux effets du texte imprimé ?

Ces questions dépassent largement le cadre des ADAP puisque de nombreux prêtres s'inspirent eux aussi, dans leur prédication, des mêmes sources. Mais les motivations des laïcs et des prêtres, quand ils recourent à ces documents, sont-elles identiques ? Nous laisserons ouvertes ces questions dont la réponse appellerait un investissement qui déborde les limites de ce bref exposé.

Conclusion

Quelles transformations – demandons-nous au début de ces lignes – la prédication subit-elle quand elle passe aux mains des laïcs ? Nous ne prétendrons pas à une réponse globale : les exemples évoqués ici sont trop peu nombreux et appartiennent tous à un même type de monde rural. Par ailleurs, nous ne savons pas quels seront les effets de la durée sur la forme des ADAP. Cependant, dégageons quelques lignes-force des cas que nous avons observés.

Le prêtre absent, la fonction de prédication continue d'être assurée mais elle évolue dans sa forme. Il semble qu'on passe d'une parole qu'on pourrait dire fermée, celle d'un discours composé, à une parole davantage ouverte avec des questions, des silences : « c'est beaucoup moins serré, disait une participante, on parle, on se tait, on réfléchit : il y a moins de choses à entendre mais elles sont mieux entendues ».

D'une parole très localisée dans la célébration (après la lecture de l'Évangile), on passe à une autre parole, disséminée dans toute la célébration (commentaires divers). D'une parole personnelle enfin, celle du prêtre qui avait préparé son homélie seul et qui seul intervenait, on passe à une parole davantage collective dans son élaboration comme dans son exercice puisque, le plus souvent, la prédication est préparée par une équipe et que l'on est très attaché à ce que ce ne soit pas toujours le même qui intervienne.

Ces différents glissements font ressortir la dimension de pouvoir inhérente à la prédication. Quand ce pouvoir était lié à la fonction sacerdotale, il était plus facilement accepté. On s'y était habitué. Quand le prêtre s'absente, la charge de pouvoir liée à l'exercice de la prédication réapparaît: ce n'est pas sans raison que beaucoup hésitent avant de prêcher, qu'on est très attaché à une prise en charge collective de la prédication. Ce pouvoir suscite la méfiance de ceux qui le subiront et de ceux qui s'en emparent. En même temps, il apparaît comme un service indispensable de la communauté. L'ambiguïté est bien perçue.

Des questions subsistent: actuellement, on assiste à une foi largement répandue dans les vertus du partage et de l'édification mutuelle mais nous avons vu aussi, ici ou là, pointer l'interrogation: «qu'advient-il en cas de conflit, qui arbitrera?» L'expérience est encore trop neuve pour qu'on puisse répondre.

Enfin, la mise en place des ADAP a été précédée et favorisée dans bien des paroisses, par un partage des responsabilités liturgiques qui avait déjà été réalisé, sur l'initiative du prêtre responsable, au sein des Eucharisties dominicales. On peut se demander également l'impact que cette prise de responsabilité des laïcs aura sur les composantes non liturgiques de la vie des communautés chrétiennes (catéchèse, activités missionnaires, etc.). La réponse appartient à l'avenir.

Jean-Louis Blaise

3, rue Jeanne-d'Arc
55000 Bar le Duc

Pour élargir la réflexion, on pourrait consulter:

- a) l'enquête réalisée par le CNPL en janv. 1977 dont Monique BRULIN rend compte dans la revue *La Maison-Dieu*, n° 130, 1977, pp. 80-113.
- b) *Les Assemblées dominicales en l'absence de prêtre*, compte rendu du colloque national de Francheville (2-4/11/79) photocopié au CNPL, 4, av. Vavin, 75006 Paris, (30 F); fait le point de la situation en diverses régions et comporte une abondante bibliographie.
- c) Revue *Célébrer, notes de pastorale liturgique*, n° 158, juin 1982.
- d) *Une communauté ecclésiale actuelle: Losanne, Belmont, St-Jean-des-Vignes*, mémoire de maîtrise présenté à la Faculté de théologie de Lyon, par Charles MERAND (1978), disponible chez l'auteur: Presbytère de 61400 Mortagne (50 F + port).

appelés à danser la vie

... accueille la vie
sans raideur,
et recommence chaque jour...

ne t'arrête pas à chaque moment
pour considérer le pas précédent,
pour te regarder...

c'est une danse parfois
au rythme encore imparfait,
mais une danse quand même,
donc communion de joie,
des corps et des cœurs...

ne te préoccupe pas avant tout de la forme,
mais du goût nouveau...
entre dans la danse
avec ceux et celles qui te sont donnés...

entre dans la danse de la gratuité et de l'amour!
la fête de noces est commencée,
malgré les apparences,
le vin nouveau est là,
ne vois-tu pas la table prête?

Extrait du livre: *La terre, Il l'a donnée aux fils d'Adam* écrit par le P. NKIERE KENA, professeur de théologie morale à Kinshasa, membre du Conseil général des Pères de Scheut et par Sr I. CORREIG, espagnole, de la Compagnie missionnaire du Sacré-Cœur, qui travaille dans le cadre de l'Aide à l'Enfance défavorisée. Edit. Saint-Paul, B.P. 8505, Kinshasa, 1982.

LE SERVICE DE LA PAROLE DANS LES CÉLÉBRATIONS SANS PRÊTRE

par Lucien Deiss

C'est une banalité que d'affirmer que «le service de la Parole dans les célébrations dominicales en l'absence de prêtre» est une question importante. Soulignons quand même, par manière d'introduction, l'enjeu de ce problème.

Importante, cette question l'est d'abord parce qu'elle concerne un grand nombre de communautés chrétiennes. Ce nombre va croissant dans les pays de l'ancienne chrétienté, en raison du manque de prêtres qui va s'intensifiant et on ne voit pas, du moins actuellement, une reprise substantielle des vocations. On ne voit pas davantage, du moins actuellement, l'autorité responsable s'engager dans la modification des conditions d'accès au sacerdoce. Il y aura donc de plus en plus de communautés qui, les dimanches, en l'absence d'un prêtre, célébreront la Parole de Dieu.

Importante, cette question l'est encore davantage pour les communautés des territoires de mission, où l'absence du prêtre est, hélas, la règle commune. Et là non plus on ne voit pas, du moins actuellement, l'autorité responsable s'engager dans l'ordination d'hommes qui savent fort bien présider leur communauté et ses réunions dominicales ou journalières – je pense surtout à nos irremplaçables catéchistes – donc qui pourraient fort bien présider aussi les célébrations eucharistiques mais qui ne remplissent pas les conditions requises au jourd'hui pour être admis au sacerdoce.

Cette importance ne se situe pas uniquement sur le plan quantitatif, c'est-à-dire dans le sens qu'elle concerne un grand nombre de communautés ; elle se joue pareillement sur le plan qualitatif, c'est-à-dire dans le sens qu'elle concerne la valeur de la célébration elle-même. Je veux

dire ceci : la célébration de la Parole qui est importante dans les célébrations sans prêtre, est importante également dans les célébrations avec prêtre, donc dans toutes les célébrations, qu'elles soient eucharistiques ou non. Les communautés sans prêtre ne sont pas « réduites » à célébrer une liturgie diminuée, de deuxième qualité, si l'on ose dire ¹. Elles réalisent, au contraire, une célébration d'une importance extrême et d'une très haute dignité.

Concédonsons qu'il y a là une certaine conversion de mentalité à opérer. En effet, la communauté catholique, surtout depuis la Réforme, a vécu dans un certain « totalitarisme » eucharistique. En d'autres termes, elle ne connaissait guère d'autre célébration que celle de l'Eucharistie ; et, dans la célébration eucharistique, seule était perçue comme importante la partie strictement eucharistique, c'est-à-dire la partie qui allait de l'ancien offertoire à la communion. Dans la sensibilité catholique ou, si l'on veut, dans la théologie du chrétien ordinaire, la liturgie de l'Eucharistie a écrasé la liturgie de la Parole. Celle-ci était tenue pour si peu importante qu'on pouvait la manquer tout en satisfaisant le précepte dominical. C'était « l'avant-messe » ou encore « la messe des catéchumènes ». Il en résultait une dépréciation évidente du service de la Parole dans la célébration eucharistique, et cette dépréciation déteint tout naturellement, aujourd'hui, sur les célébrations dominicales en l'absence de prêtre. On dira que ces communautés sans prêtre en sont « réduites » à ne célébrer que le service de la Parole. Elles ressemblent donc à certaines communautés protestantes qui, par habitude liturgique ou pour des motifs théologiques, ne célèbrent régulièrement que le service de la Parole. Nous

1/ Le problème est celui – très vaste – de la signification du rassemblement dominical : les chrétiens doivent-ils se rassembler le dimanche pour célébrer l'Eucharistie avec un prêtre ou doivent-ils se rassembler, même s'il n'y a pas de prêtre, pour célébrer la résurrection du Christ ? Voir les excellentes remarques de Mgr R. COFFY, « Église-Assemblée-Dimanche » dans *Construire l'Église ensemble* (Assemblée plénière de l'épiscopat français, Lourdes 1976), Centurion, Paris, 1976, pp. 101-142. Sur les assemblées dominicales en l'absence de prêtre, voir *Notes de pastorale liturgique*, 120, fév. 1976 : le dossier présenté dans *Doc. Cathol.*, T 77, 1980, pp. 325-332 ; *Les assemblées dominicales en*

l'absence de prêtre, compte rendu du colloque national de Francheville (2-4/11/79), polycopié réalisé par le CNPL avec bibliographie.

2/ « Dans un petit pays comme le Honduras, il y a actuellement plus de 6.000 'délégués' de la Parole qui célèbrent l'assemblée dominicale en quelque 2.000 communautés sans prêtre » : P.A. LIEGE, « Accompagnement ecclésiologique pour les assemblées dominicales sans célébration eucharistique », *La Maison-Dieu*, 130, 1977, p. 115.

3/ *Constitution sur la Sainte Liturgie*, 24.

4/ *Présentation générale du Missel romain*, 9, citant particulièrement la *Constitution sur la Sainte Liturgie*, 7.

payons ainsi fort chèrement le refus du Concile de Trente de prendre en considération les revendications de la Réforme sur le service de la Parole.

Telles sont quelques-unes des cicatrices héritées du passé. Elles n'affectent pas avec la même intensité la communauté chrétienne. Certaines régions de la carte chrétienne vivent dans la joie le renouveau conciliaire². D'autres n'ont pas encore été visitées par le soleil du Concile. Et partout, il peut exister des zones d'ombre intégriste. Mais plutôt que de pleurer sur le passé ou de se lamenter sur ce qu'on ne peut pas faire en l'absence d'un prêtre, il convient de se réjouir sur ce qu'on peut célébrer, même sans prêtre, avec la Parole. Le mouvement biblique qui s'est enraciné si profondément dans le terroir chrétien, la disponibilité des laïcs à assumer leurs ministères – et tout particulièrement la disponibilité des femmes qui se trouvent écartées de l'autel mais peuvent accéder à l'ambon –, le nouveau Lectionnaire, enfin, qui jette en pleine assemblée des textes que le peuple ignorait depuis des siècles, tous ces facteurs sont porteurs d'une grande espérance. Une nouvelle liturgie est en train de naître qui rend justice à la Parole et lui donne sa vraie place.

Quelle est cette place ?

1. L'importance extrême de la Parole de Dieu

Sur la place de la Parole de Dieu, Vatican II porte l'affirmation suivante :

*Dans la célébration de la liturgie, la Parole de Dieu a une importance extrême, maximum momentum*³. Cette *importance extrême* est expliquée ainsi dans le nouveau Missel :

*Lorsqu'on lit dans l'Eglise la Sainte Ecriture, c'est Dieu lui-même qui parle à son peuple et c'est le Christ, présent dans sa Parole, qui annonce l'Evangile*⁴.

Dieu parle à son peuple, le Christ annonce l'Evangile ; telles sont les données premières de toute célébration chrétienne. Sans vouloir établir – même très succinctement – une théologie de la Parole et de la célébration, soulignons quelques points qui concernent plus particulièrement notre propos.

aujourd'hui

Actualité de la Parole, contemporanéité de la Parole à tous les âges, Parole qui « demeure à jamais » (Is 40,8), dans le sens qu'elle interpelle chaque génération : quelques soient les expressions qui cherchent à cerner le mystère, elles affirment essentiellement ceci : à travers les textes anciens, Dieu continue de parler aujourd'hui encore à chaque communauté.

Certes, cette Parole, même si elle est au-dessus de tous les âges, a un âge. Elle nous vient du ciel mais nous connaissons la date de son entrée dans l'épaisseur de l'histoire humaine. Nous suivons à la trace le chemin qu'elle a emprunté dans les civilisations mésopotamiennes, nous la voyons faire route avec la sagesse de l'Egypte, nous découvrons les éléments qu'elle a empruntés à la culture perse, nous voyons comment elle s'est incarnée dans le monde gréco-romain, comment elle a utilisé les éléments du judaïsme tardif.

Et pourtant, *jamais* la lecture de la Parole n'a été considérée dans la tradition chrétienne comme une simple lecture, comme le serait par exemple la lecture des archives de la famille des fils d'Abraham selon la foi. Certes, une telle lecture peut être fort intéressante, en tant qu'elle nous met en contact avec les racines de notre foi et de notre amour. Mais la communauté de la foi, que ce soit dans une lecture privée ou dans la célébration ritualisée de la liturgie synagogale ou chrétienne, a toujours cru que Dieu continuait à lui parler dans son aujourd'hui à travers les oracles et les événements du passé.

Comprenons bien : il ne s'agit pas d'un enseignement que peut nous donner l'exemple d'un héros du temps passé. Comme si l'on disait : le courage de Roland à Roncevaux est un exemple pour notre jeunesse du vingtième siècle. Il ne s'agit pas non plus d'un enseignement que nous donne le rappel de la doctrine d'un maître à penser. Comme si l'on disait : Socrate et Platon continuent aujourd'hui encore à nous enseigner par l'élévation de leur doctrine. Ou encore : Origène et Augustin enseignent l'Eglise d'aujourd'hui. Certes, un tel enseignement est précieux : le passé

5/ *Homélies sur Luc*, xxxii, 2. – Cf. SC 87, 1962, pp. 386-388.

6/ *Ad Gentes*, 6: « Nées de la Parole de Dieu, les Eglises particulières... ».

continue à enseigner le présent. Son message nous atteint comme nous enchante aujourd'hui un tableau de Rembrandt, comme nous séduit aujourd'hui encore une fugue de J.S. Bach. Mais Socrate et Platon, Origène et Augustin, Rembrandt et Bach, sont des maîtres morts. La Parole de Dieu, au contraire, est vivante. C'est aujourd'hui même qu'elle transperce notre cœur comme une épée à deux tranchants (Hb 4,12). Elle pénètre jusqu'au tréfonds de notre âme. Elle est dans la chair vive de nos tendresses et de nos angoisses, elle fait ces blessures étranges par où l'appel de Dieu entrera :

- « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas votre cœur! » (Ps 95,7-8).

Dans une de ses homélies sur saint Luc, Origène souligne admirablement cette actualité de la Parole de Dieu :

Quand tu lis: Il enseignait dans leurs synagogues et tous célébraient ses louanges (Lc 4,16), prends garde de n'estimer heureux que ces auditeurs (du temps de Jésus) et de te juger toi-même privé de cet enseignement.

*Si l'Écriture est vraie, ce n'est pas seulement dans les assemblées des Juifs, mais encore en notre assemblée que Jésus parle. Et ce n'est pas seulement dans notre assemblée mais aussi dans toutes les autres assemblées et dans le monde entier que Jésus enseigne*⁵.

la parole crée le peuple de Dieu

Pour signifier cette *importance extrême*, on peut dire que la Parole est constitutive du peuple de Dieu ; elle l'appelle à l'existence, le construit, le maintient à chaque instant de son existence devant Dieu. Comme dit le Concile⁶, les communautés ecclésiales naissent de la Parole de Dieu. De même que Dieu, dans l'Ancien Testament, crée son peuple par la Parole, qu'il le rassemble et le guide à chaque moment de son pèlerinage à travers les siècles, ainsi continue-t-il dans le Nouveau Testament à créer son Eglise par sa Parole messianique – qui est Jésus Christ ! – Parole créatrice du monde nouveau et d'une histoire qui débouche sur l'éternité.

Qu'on nous permette une comparaison, à partir de la création. Dieu crée l'univers par sa Parole: « Il dit et cela est, il commande et cela existe »

(Ps 33,9). Or, cette activité créatrice ne se réduit pas à un événement créateur unique, que Dieu réaliserait une fois pour toutes «au commencement». Comme si Dieu, après avoir tenu la terre dans le creux de sa main, l'abandonnait ensuite en la lançant dans la ronde aveugle des siècles. La création est à créer à chaque instant. Elle est suspendue à la toute-puissance de la Parole créatrice. Elle reçoit son être comme un don permanent de Dieu. S'il ne retenait à chaque instant les montagnes et les abîmes dans sa main, ceux-ci chuteraient dans le néant. S'il n'allumait à chaque instant la lumière au sein de la ténèbre, la terre chavirerait dans la nuit. S'il n'enracinait à chaque instant le monde dans la toute-puissance de sa Parole créatrice, celui-ci s'écroulerait. *La création s'accomplit aujourd'hui. Elle n'est pas achevée. L'humanité est une genèse, c'est-à-dire une croissance permanente. Aujourd'hui est jour de Création*⁷. Telle est très précisément la situation de la communauté ecclésiale. Elle est pareillement en genèse continue, elle naît à chaque instant de la Parole, elle n'existe qu'en référence à cette Parole, elle ne subsistera, pour l'éternité, que dans cette Parole, c'est-à-dire dans le Christ Jésus qui lui donne l'être éternel «dans le cœur du Père» (cf. Jn 1,18).

La tradition juive a bien mis en relief cette relation nécessaire entre la Parole et la communauté. On sait que l'office synagogaal, en dehors du sabbat, se célébrait encore les lundis et les jeudis, donc trois fois par semaine⁸. Allégorisant sur le texte d'Exode 15,22 : «Ils marchèrent pendant trois jours dans le désert et ne trouvèrent point d'eau», les docteurs expliquaient avec tendresse : *L'eau ne désigne rien d'autre que la Torah*⁹ *elle-même, selon Isaïe 55,1 : 'O vous qui êtes altérés, venez vers l'eau'. Lorsqu'ils eurent erré pendant trois jours sans l'instruction de la Torah, ils furent épuisés. Les prophètes se levèrent alors au milieu d'eux et ordonnèrent de faire la lecture de la Torah, le sabbat ; on devait ensuite sauter le premier jour de la semaine (= le dimanche), faire de nouveau la lecture, sauter encore les troisième et quatrième jours pour faire la lecture le cinquième (= le jeudi), sauter enfin le jour de la préparation (= le vendredi). Ainsi ne restait-on pas pendant trois jours sans la lecture de la*

7/ P. GANNE. *La Création*. Cerf, Paris, 1979, p. 11.
8/ Megillah, 3,6 et 4,1. Voir H. DANBY. *The Mishnah*. Oxford University Press, 1967, pp. 205-206.
9/ « Torah » désigne ici les cinq livres du Pentateuque.

10/ STRACK-BILLERBECK. *Kommentar zum Neuen Testament aus Talmud und Midrash*. C.H. Beck, Munich, 1961, p. 155.

Torah ¹⁰. Dans le désert de cette vie, la célébration de la Parole était comme une oasis. Elle ouvrait aux pèlerins de l'Exode une route vers la source d'eau vive. Elle lui permettait de survivre jour après jour et d'atteindre la Terre Promise.

Une telle écoute de la Parole n'est jamais terminée. La Parole est nourriture: on n'a jamais fini de s'en rassasier. Pas plus qu'on ne saurait dire que celui qui veut vivre en est «réduit» à manger et à boire chaque jour, on ne saurait affirmer que la communauté qui veut vivre en est «réduite» à célébrer la Parole... La Parole, c'est sa vie!

une célébration du Christ

Nous disions plus haut que jamais la lecture de la Parole n'avait été réduite à une simple lecture. Il nous faut maintenant ajouter ceci – et c'est sans doute ce que nous pouvons dire de plus significatif à ce sujet: c'est une vraie célébration du Christ présent en sa Parole. C'est bien lui, le Christ, que la communauté acclame lorsque l'Évangile lui est présenté: «Louange à toi, Seigneur Jésus!». Elle n'admire pas la qualité de la lecture mais vénère celui qui lui parle. Les rites qui entourent cette proclamation – nous en parlerons plus loin – ne veulent rien signifier de plus que cette célébration du Christ.

En résumé, la Parole de Dieu est toujours une Parole actuelle adressée à la communauté dans l'aujourd'hui de son existence. Mais c'est le propre même de la célébration liturgique d'actualiser, au niveau de la communauté célébrante, cette Parole qui est déjà actuelle en vertu de son propre mystère.

2. Parole et Eucharistie

Le Concile parlait de l'«importance extrême» de la Parole de Dieu. Quelle est cette importance?

On peut la caractériser d'une seule affirmation: c'est la même importance que celle de l'Eucharistie.

A première vue, l'affirmation peut heurter certaines sensibilités. Mettre sur le même pied d'égalité Eucharistie et Parole, n'est-ce pas sous-estimer

l'Eucharistie, n'est-ce pas sur-estimer la Parole? Pourtant, tel est bien l'enseignement de l'Eglise. Vatican II affirme en effet :

L'Eglise a toujours vénéré les divines Ecritures, comme elle l'a fait aussi pour le corps même du Seigneur, elle qui ne cesse pas, surtout dans la sainte liturgie, de prendre le pain de la vie sur la table de la Parole et sur la table du Corps du Christ, pour l'offrir aux fidèles ¹¹.

La Parole est donc aussi vénérable que le corps du Seigneur, l'Evangile est aussi vénérable que le « Très Saint Sacrement ». *La table des Ecritures* comme *la table de l'Eucharistie* offre aux fidèles un même et unique Seigneur. Celui qui communie au pain de vie, comme celui qui communie à la table de l'Eucharistie, participe au Christ.

les deux tables

On imagine facilement que cet enseignement de l'Eglise a pu surprendre quelque peu certaines mentalités catholiques marquées par la Contre-Réforme et par une dévotion centrée principalement sur l'adoration de l'Eucharistie : on adore l'Eucharistie, dira-t-on, on n'adore pas la Bible. A Vatican II même, l'enseignement conciliaire ne fut pas adopté sans certaines résistances. En effet, plusieurs amendements furent proposés qui lui reprochaient précisément de trop assimiler (*nimis assimilare*) Parole et Eucharistie ¹². Mais le Concile repoussa ces critiques au nom, justement, de la tradition. Le thème des deux tables – celle de la Parole et celle de l'Eucharistie – utilisé par le texte de *Dei Verbum*, est en fait un héritage direct de la tradition et de la foi commune de l'Eglise. Le Concile l'utilise encore ailleurs. Ainsi, dans le décret sur le Ministère et la vie des prêtres, il affirme :

Les chrétiens se nourrissent du Verbe de Dieu aux deux tables de la Bible et de l'Eucharistie ¹³.

11/ *Dei Verbum*, 21. Dans les pages qui suivent, nous nous inspirons des conclusions de notre ouvrage : *Vivre la Parole en communauté*, DDB, Paris, 1974, tout particulièrement des pp. 297-308 où l'on trouvera les précisions et les justifications que l'on ne peut donner dans un court article.

12/ A. GRILLMEIER, *La Sainte Ecriture dans la vie de l'Eglise*, dans *La Révélation divine*, coll. Unam Sanctam, 70, pp. 438-445.

13/ *Presbyterorum Ordinis*, 18.

14/ *Perfectae Caritatis*, 6.

15/ R. TAFT, *La fréquence de l'Eucharistie à travers l'histoire*, dans *Concilium*, n° 172, 1982, pp. 27-44.

16/ *Homélie sur l'Exode*, XIII,3. Trad. P. PORTIER, sc, 16, 1947, p. 263.

17/ *In Isaiam, Prologus*, CCSL, T. 78, pp. 337-338.

Et dans le décret sur la Vie religieuse, il enseigne que (les religieux sont) restaurés à la table de la Loi divine et du saint autel¹⁴.

Les Pères aimaient comparer Eucharistie et Parole de Dieu. A une époque où la célébration de l'Eucharistie n'était pas quotidienne¹⁵, il était de bonne théologie de mettre en parallèle le mystère de la présence du Christ sous le signe du pain et de sa présence sous le signe, si l'on peut dire, des paroles humaines. On ranimait ainsi la ferveur de la communauté pour les célébrations centrées sur la Parole. Car si l'Eucharistie n'était pas habituelle, ce qui l'était, c'était la prière de l'assemblée, c'était la célébration du Christ. Or, cette célébration se centrait principalement sur la Parole. Dans ses *Homélie sur l'Exode*, prononcées sans doute après 232, à Césarée de Palestine, Origène explique :

Vous qui assistez habituellement aux divins mystères, vous savez avec quelle précaution respectueuse vous gardez le corps du Seigneur lorsqu'il vous est remis, de peur qu'il n'en tombe quelque miette et qu'une part du trésor ne soit perdue. Car vous vous croiriez coupables, et en cela vous avez raison, si par votre négligence quelque chose s'en perdait. Que si, lorsqu'il s'agit de son Corps, vous apportez à juste titre tant de précaution, pourquoi voudriez-vous que la négligence de la Parole de Dieu mérite un moindre châtement que celle de son Corps¹⁶ ?

Jérôme se souvient d'Origène lorsqu'il écrit dans son *Commentaire sur Isaïe* :

Pour moi, j'estime que les Evangiles, c'est le corps de Jésus et que les Saintes Ecritures sont sa doctrine. Quand le Seigneur parle de manger sa chair et de boire son sang, cela peut s'entendre certes du mystère (comprendons de l'Eucharistie). Cependant, son vrai corps et son vrai sang, ce sont (aussi) la Parole des Ecritures et sa doctrine.

Lorsque nous communions aux mystères – ceux qui ont la foi savent ce que je veux dire – et qu'une parcelle vienne à tomber par terre, nous nous mettons en danger. Pareillement, lorsque nous entendons la Parole de Dieu et que cette Parole, qui est le corps et le sang du Christ, entre en nos oreilles, si nous pensons à autre chose, en quel danger ne tombons-nous pas¹⁷ ?

La parenthèse « aussi », introduite dans la traduction, est de notre main. Elle paraît nécessaire pour la sensibilité chrétienne contemporaine. Elle

montre à quel point cette sensibilité, qui a été comme fascinée par le merveilleux mystère de l'Eucharistie, a quelque peu oublié le mystère pareillement merveilleux de la Parole...

En fait, l'affirmation reproduite plus haut : « On adore l'Eucharistie, on n'adore pas la Bible » est une affirmation un peu rapide qui manque de clarté. En effet, on n'adore pas, c'est clair, le livre de la Bible ni les feuilles qui la composent, mais on n'adore pas davantage l'apparence du pain, ce qu'on appelle « les espèces eucharistiques » : on n'adore pas la couleur du pain ou le goût du vin. Mais, dans l'un et l'autre cas, on adore le Christ qui y est présent, ici sous le voile des espèces sacramentelles et là, si l'on peut dire, sous le voile des paroles humaines.

présence réelle du Christ dans la parole

*Le Christ est présent dans sa Parole car c'est lui qui parle tandis qu'on lit dans l'église les Saintes Ecritures*¹⁸. Mais cette présence du Christ peut se réaliser selon différents modes¹⁹. Peut-on dire que la présence du Christ dans les Ecritures est une présence « réelle » ?

Oui. En effet, dans son encyclique *Mysterium Fidei* centrée sur l'Eucharistie, qui insiste comme de juste sur la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie, Paul VI explique que cette présence réelle eucharistique n'exclut pas les autres modes de présence réelle :

*Cette présence, on la nomme « réelle » non pas à titre exclusif, comme si les autres présences n'étaient pas « réelles » mais, par excellence, parce qu'elle est substantielle*²⁰.

Il y a donc une présence réelle du Christ dans l'Eucharistie, présence substantielle par excellence, mais aussi une présence réelle du Christ dans sa Parole, qui est pareillement « réelle ». Précisons ces données.

18/ *Constitution sur la Sainte Liturgie*, 7.

19/ *Mysterium Fidei*, 35-38, 3/9/65, cf. *Docum. Cathol.*, 62, 1965, p. 1641-1643.

20/ *Ibid.*, 39. Cf. *Docum. Cathol.*, 62, 1965, p. 1643. Cet enseignement est repris dans

Eucharisticum Mysterium, 9, 25/5/67. Cf. *Docum. Cathol.*, 64, 1967, p. 1119.

21/ Voir notre ouvrage, *La Cène du Seigneur. Eucharistie des chrétiens*, Centurion, coll. Croire et comprendre, Paris, 1975, pp. 127-136.

La présence «réelle» du Christ dans l'Eucharistie est dite substantielle : elle est liée à la substance du pain. Elle perdure aussi longtemps que dure la célébration eucharistique d'une part et, d'autre part, même après la célébration, aussi longtemps que perdurent les «espèces» du pain. Dans la célébration de la Parole au contraire, la présence «réelle» du Christ dans la Parole dure aussi longtemps que dure la célébration de la Parole mais elle cesse quand cette célébration est terminée, quand l'assemblée est dispersée. Dans les deux cas, cependant, cette présence du Christ est une présence réelle.

Ajoutons que le poids des discussions théologiques du passé ont pesé – et pèsent aujourd'hui encore – sur le problème de la présence réelle. Pour faire bref, disons ceci :

- Les Catholiques romains, surtout depuis les altercations entre Paschase Radbert (+ vers 856) et Ratramme (+ vers 868), depuis les polémiques de Bérenger (+ 1088) et, bien sûr, depuis la Réforme, ont insisté sur la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie. On peut dire que le problème de la présence réelle s'est «cristallisé» dans la dévotion envers le Très Saint Sacrement. En revanche, par réaction contre les Protestants, on a quelque peu oublié la présence du Christ dans la Parole.
- A l'inverse, et en réaction contre la théologie catholique, les Protestants ont insisté avec générosité sur la présence du Christ dans sa Parole. En revanche, ils ont parfois oublié de célébrer le sacrement de l'Alliance nouvelle qui rendait le Christ présent dans l'Eucharistie.
- Enfin, Catholiques et Protestants peuvent se donner la main car ils ont souvent oublié la présence «réelle» du Christ dans la communauté messianique.

En vérité, une théologie correcte de la présence réelle du Christ, disons mieux encore : une célébration authentique de la présence réelle du Christ n'est correcte que si elle équilibre les trois modes de présence : dans la communauté, dans la Parole, dans l'Eucharistie ²¹.

Dans ces trois modes de présence, la présence du Christ dans la communauté – et ceci est d'une importance capitale pour le service des assemblées dominicales sans prêtre ! – cette présence du Christ dans la communauté, disons-nous, est première :

– Ce n'est pas parce que la communauté serait orpheline du Christ qu'elle célèbre l'Eucharistie, comme pour rendre le Christ présent en son milieu. C'est bien plutôt parce qu'elle possède déjà le Christ en tant que communauté messianique, qu'elle est capable de le rendre présent également sous le signe du pain et du vin et de célébrer le repas de l'Alliance. On peut dire pareillement: ce n'est pas pour recevoir le Christ que le fidèle le reçoit dans la communion. C'est bien plutôt parce qu'il le possède déjà dans la foi et dans l'amour qu'il est apte à le recevoir également sous le signe du pain et du vin eucharistiques.

– Pareillement, ce n'est pas parce que la communauté serait orpheline du Christ qu'elle célèbre la Parole pour rendre le Christ présent sous le signe, si l'on peut dire, des paroles inspirées. C'est bien plutôt parce qu'il demeure avec son Eglise jusqu'à la fin des temps (Mt 28,20) qu'elle est en état d'ouvrir son cœur à la Parole qu'il lui adresse.

On a dit que l'Eglise faisait l'Eucharistie et que l'Eucharistie faisait l'Eglise²². On peut affirmer pareillement que l'Eglise « crée » la Parole, qu'elle la fait subsister en la célébrant – sinon les Evangiles ne sont qu'un livre de bibliothèque – et inversement, que la Parole ne cesse de créer la communauté ecclésiale.

Ces réalités spirituelles devraient illuminer de joie les célébrations de la Parole. La présence du Christ n'est pas liée de manière exclusive à la présence d'un prêtre qui célébrerait l'Eucharistie. Ces communautés ne sont pas orphelines. Elles possèdent le Christ aussi réellement que si elles célébraient l'Eucharistie. Elles doivent aussi apporter à leurs célébrations la même qualité spirituelle que si elles célébraient la grand-messe la plus solennelle! Car ne c'est pas le rite extérieur qui sanctifie: il n'est là que pour habiller la grâce intérieure. Le plus important pour chaque communauté – avec ou sans prêtre, avec ou sans eucharistie – ce sera toujours la qualité spirituelle de la foi, de l'espérance et de la charité qui accueillent et qui célèbrent le Christ Jésus.

22/ H. de LUBAC, *Méditation sur l'Eglise*, Aubier, Paris, 1953, pp. 115-116.

23/ M. NOTH, *Gesammelte Schriften zum Alten Testament*, Munich, 1966, pp. 56-57.

3. Célébration de la Parole de Dieu et Alliance

Il nous faut faire un dernier pas dans la découverte de l'importance extrême de la Parole de Dieu.

célébration de l'alliance dans l'ancien testament

Quand on étudie les célébrations de l'Alliance dans l'Ancien Testament, on constate qu'elles sont organisées selon le schéma suivant :

- Dieu rassemble son peuple. Il crée la communauté «ecclésiale», c'est-à-dire la communauté convoquée par la Parole.
- Dieu lui donne sa Parole. Le peuple accepte cette Parole et entre ainsi en état d'Alliance avec Dieu.
- Dieu reçoit le sacrifice de l'Alliance et invite ensuite son peuple au repas de communion.

Cette schématisation à grands traits ne rend pas justice à toutes les fines- ses des textes bibliques et ne distingue pas, sur le plan de l'histoire, les couches successives d'alluvions bibliques que la tradition a déposées dans les récits. Elle est utile cependant en permettant de simplifier et de clarifier notre propos.

a) L'assemblée du Sinaï : Le texte de base est le récit de l'assemblée du Sinaï selon Ex 24,1-11.

Ce texte agglomère des documents d'origines diverses²³. Un premier document – Ex 24,1a,9-11 – rapporte que Moïse célébra l'Alliance sur la montagne avec le groupe des soixante-dix anciens représentant tout le peuple. Il se termine par la mention du repas d'Alliance : « Ils virent le Dieu d'Israël... Ils mangèrent et ils burent » (Ex 24,10-11). Ce texte est sans doute le plus ancien.

Un deuxième document insiste sur la prédication de l'Alliance et sa célé- bration :

« Moïse rapporta au peuple toutes les paroles de Yahvé et toutes les lois. Tout le monde répondit d'une seule voix : Toutes les paroles de Yahvé, nous les mettrons en pratique. Moïse mis par écrit toutes les paroles de Yahvé...

Il prit le livre de l'Alliance et le lut au peuple qui déclara : 'Tout ce qu'a dit Yahvé, nous le mettrons en pratique et nous y obéirons.'

Moïse prit le sang, en aspergea le peuple et dit : 'Ceci est le sang de l'Alliance que Yahvé a conclue avec vous, moyennant toutes ces paroles' » (Ex 24,3,7-8).

Ce texte est particulièrement important pour notre sujet. Il nous révèle en effet ceci : dans la conscience d'Israël, c'est-à-dire au niveau de l'édition définitive de ce document du récit de l'Alliance sinaïtique, l'entrée en état d'alliance est liée à la proclamation de la Parole et de son acceptation par tout le peuple. En d'autres termes, la célébration de la Parole – sa proclamation comme Parole de Dieu et son acceptation par le peuple – est constitutive de l'Alliance sinaïtique.

b) L'Alliance de Sichem : Nous retrouvons le même schéma dans la célébration de l'Alliance de Sichem, lors de l'entrée dans la Terre promise, selon Josué 24. On y rencontre une longue profession de foi dans le rappel des événements sauveurs de l'Exode (24,2-12), l'exigence d'un choix clair pour ou contre Yahvé (24,14-24) et enfin la mention finale de la célébration de l'Alliance :

Résumant le pacte de Sichem, l'auteur conclut :

«Ce jour-là, Josué conclut une Alliance pour le peuple. Il lui fixa un statut et un droit, à Sichem. Josué transcrivit ces paroles dans le Livre de la Loi de Dieu» (Jos 24,25-26).

On se trouve ici en présence d'une pure célébration de la Parole. Le repas de communion n'est même pas mentionné (sans doute allait-il de soi) mais cette omission est significative : dans la conscience d'Israël, la conclusion de l'Alliance est déjà contenue tout entière dans la proclamation de la Parole de Dieu et dans son acceptation par tout le peuple.

c) **L'Alliance nouvelle selon Jérémie**: Signalons simplement pour mémoire la prophétie de l'Alliance nouvelle selon Jérémie 31,31-33 :

«Voici venir des jours, oracle de Yahvé, où je conclurai avec la maison d'Israël, une Alliance Nouvelle... Je mettrai ma loi au fond de leur être, sur leur cœur je l'écrirai. Je serai leur Dieu et eux seront mon peuple.»

Ici pareillement, la Parole est liée à l'Alliance. Elle l'est à tel point que Dieu la grave dans le cœur de tous ceux qu'il invite à entrer dans cette Nouvelle Alliance.

On peut noter ici que ce schéma vétéro-testamentaire de la célébration de l'Alliance se retrouve dans la célébration de l'Eucharistie qui est la célébration de l'Alliance du Nouveau Testament :

- Dieu rassemble son peuple et crée l'Eglise, peuple convoqué par la Parole.
- Dieu lui donne la Parole. Les lectures de la messe peuvent être considérées comme l'équivalent dans l'Ancien Testament de la «prédication de l'Alliance».
- Cette Alliance est enfin scellée dans le repas eucharistique, communion au corps du Christ et au «sang de l'Alliance Nouvelle».

réflexions ultérieures

En réfléchissant sur les textes bibliques précités, nous pouvons présenter deux conclusions. La première concerne la célébration de l'Eucharistie, donc de la célébration de la Parole que conclut le rite de l'Eucharistie, et la seconde, la célébration de la Parole sans Eucharistie. Mais ces deux conclusions s'éclairent mutuellement.

■ Pas de célébration de l'Eucharistie sans célébration de la Parole de Dieu : l'entrée en état d'alliance inclut l'acceptation de la Parole de Dieu. L'Alliance exige une adhésion à la Parole qui est proclamée.

En appliquant cette donnée à la messe, on pourra formuler la conclusion suivante : pas de célébration de l'Eucharistie sans vraie célébration de la

Parole. Par commodité intellectuelle, on pourra distinguer dans la messe la célébration de la Parole et la célébration de l'Eucharistie proprement dite. Mais il ne s'agit pas de deux parties indépendantes qui ne feraient que s'enchaîner dans le temps, dont la première – célébration de la Parole – serait simplement condition d'accès à la seconde – célébration de l'Eucharistie. Il faut affirmer au contraire que la messe est la célébration de l'Alliance et que la Parole est constitutive de cette célébration. La communion, en d'autres termes, signifie le repas de l'Alliance qui a été conclue dans l'acceptation de la Parole. Vatican II dit fort bien :

*Les deux parties qui constituent en quelque sorte la messe, c'est-à-dire la liturgie de la Parole et la liturgie de l'Eucharistie, sont si étroitement unies entre elles qu'elles constituent un seul acte de culte*²⁴.

Mais ce *seul acte de culte* est la célébration de l'Alliance.

Il ne devrait donc jamais y avoir de célébration de l'Eucharistie sans vraie célébration de la Parole. La communauté qui se contente simplement de lire les textes de la Parole n'a rien fait sinon de commencer. Il faut, en effet, qu'elle accueille la Parole par sa foi, comme une parole d'Alliance, qu'elle s'engage à la suivre comme une réponse d'amour, qu'elle soit prête à répondre, avec la communauté du Sinaï : « Tout ce qu'a dit Yahvé, nous le mettrons en pratique et nous y obéirons ». Alors seulement, le prêtre pourra prendre la « coupe de bénédiction » et dire avec Moïse : « Ceci est le sang de l'Alliance que Yahvé a conclue avec vous moyennant toutes ces paroles ».

■ Pas de célébration de la Parole sans célébration de l'Alliance : Cette première conclusion est équilibrée par la suivante : pas de célébration de la Parole sans célébration de l'Alliance. Toute célébration de la Parole a pour but ultime l'entrée de la communauté dans l'Alliance, son affermissement et sa progression dans cette Alliance.

24/ *Constitution sur la Sainte Liturgie*, 56.
25/ Cf. O. CLEMENT, *Dialogue avec le Patriarche*

Athénagoras, Fayard, Paris, 1969, p. 111.

Nous sommes arrivés au cœur de notre sujet. Si, à la messe, cette grâce d'Alliance est signifiée tout particulièrement par la communion, si l'on peut donc dire : pas de messe sans communion, on peut affirmer pareillement : pas de célébration de la Parole sans *communion spirituelle*. C'est vers la grâce spirituelle de l'Eucharistie que tend toute célébration de la Parole, donc vers ce qu'on appelle la communion spirituelle.

Cette conclusion pose de graves problèmes. Nous pensons par exemple à la célébration de l'Office divin (qui est le plus souvent une célébration «sans prêtre»). Dans cette célébration, la Parole de Dieu – le capitule – est lue simplement «pour qu'elle soit lue». La communauté continue ensuite la prière avec la conscience du devoir accompli... Or il est évident que les chrétiens n'ont pas été baptisés pour lire des capitules, pas plus d'ailleurs que pour célébrer l'Office divin ou la messe, mais bien pour vivre leur Alliance avec Dieu ; et pour vivre cette grâce, la Parole est un chemin privilégié.

■ Célébration de la Parole et distribution de la communion : Ce lien entre Parole et Alliance relativise quelque peu le problème de la communion dans les assemblées qui n'ont pas de prêtre mais qui disposent de la réserve eucharistique. Faut-il conclure toute célébration de la Parole par une distribution de la communion ?

Nous répondons sans aucune hésitation : il n'y a directement aucun avantage à intégrer la communion dans une telle célébration. Et il n'y a directement aucun avantage à l'en exclure. L'important n'est pas le rite de la communion mais la grâce du sacrement. Or cette grâce d'union à Dieu, c'est celle-là même que vise la célébration de la Parole en tant qu'elle est le fondement de l'Alliance. L'important n'est donc pas de communier ou de ne pas communier mais d'entrer dans l'Alliance avec Dieu en acceptant de conformer sa vie à sa Parole. On peut donc concevoir des célébrations de la Parole sans communion sacramentelle, l'assemblée ayant été amenée en état d'alliance par la Parole. On peut aussi concevoir de telles célébrations avec communion, le sacrement ratifiant la grâce créée par la Parole.

■ Pratique des Eglises orientales : Ces précisions peuvent éclairer notre intelligence de la pratique des Eglises orientales. La plupart de ces rites, comme on sait, ne pratiquent pas l'Eucharistie quotidienne, comme le fait actuellement le rite romain. Le patriarche Athénagoras²⁵, de sainte mémoire, ne célébrait l'Eucharistie que sept fois l'an, «selon les règles de

l'Église de Constantinople». La règle liturgique de ces rites n'est pas l'Eucharistie quotidienne mais plus simplement la prière quotidienne. C'est cette prière, elle-même centrée sur la célébration de la Parole, qui amène la communauté dans la célébration de l'Alliance. Les églises qui ont un prêtre à leur tête organisent donc des célébrations semblables à celles qu'organisent les communautés de rite romain quand elles n'ont pas de prêtre. Cela prouve, s'il en était besoin, la valeur de ces célébrations.

Notons également que certains rites, comme le rite copte, ne gardent pas de réserve eucharistique. Le cas de la communion en dehors de la célébration eucharistique ne se pose pas chez eux. On sait par ailleurs que ces rites sont au moins aussi anciens, parfois plus anciens même que le rite romain, et que leur pratique est donc aussi vénérable que la nôtre, même si elle est différente.

Il reste qu'il faut trouver un équilibre entre célébrations de la Parole et célébrations de l'Eucharistie proprement dites. Organiser uniquement des célébrations de la Parole sans jamais célébrer l'Eucharistie me paraît aussi peu souhaitable que de célébrer toujours la messe sans jamais célébrer la Parole. Le Concile avait bien recommandé de *favoriser la célébration sacrée de la Parole de Dieu* ²⁶. Mais partout où il y avait un prêtre en état de dire la messe, le «totalitarisme eucharistique» a pratiquement étouffé ces célébrations souhaitées par Vatican II.

Enfin, reconnaître la valeur des célébrations de la Parole sans prêtre ne doit pas constituer un oreiller de paresse pour ne pas s'occuper du remède à trouver au manque de prêtres, surtout dans les pays de mission.

La messe est *le sommet de la vie chrétienne, la source et le sommet de toute l'évangélisation* ²⁷. En priver la communauté chrétienne pour des raisons simplement juridiques paraît gravement dommageable pour sa santé et sa croissance spirituelles.

26/ *Constitution sur la Sainte Liturgie*, 35, 4.
27/ *Presbyterorum Ordinis*, 5.

Lumen Gentium, 11.

4. « Célébrer » la Parole

Pour que la Parole de Dieu réalise pleinement la mission pour laquelle Dieu l'a envoyée, pour qu'elle féconde le cœur de l'homme et y fasse germer le salut (Is 55,10-11), il n'est pas sans intérêt que sa célébration soit bien menée sur le plan liturgique. Voici, pour terminer, quelques indications utiles dans ce sens.

une parole « parlante »

La condition la plus importante est la suivante : il faut que la Parole soit vraiment « parlante », c'est-à-dire vraiment Parole de Dieu. Expliquons-nous.

Dans son acception vétéro-testamentaire, le concept de la Parole de Dieu suppose nécessairement quelqu'un qui parle – Dieu – et quelqu'un qui reçoit cette Parole et lui répond – la communauté. La Parole de Dieu n'est pas conçue d'abord comme un livre que l'on possède mais comme un message que l'on reçoit. Dans l'acception de la théologie moderne au contraire, on entend par Parole de Dieu le contenu lui-même de cette Parole, contenu qui se trouve imprimé dans ce que nous appelons la Bible. Sous ce rapport, cette Parole peut devenir matière à étude académique, à la disposition des spécialistes; parfois même, on identifie le contenu avec le contenant, c'est-à-dire la Parole de Dieu avec la Bible, avec le livre lui-même.

Il est évident que, dans cette seconde acception, la Parole de Dieu n'est pas nécessairement « parlante », c'est-à-dire vraie Parole, pas plus que n'est « parlante » la Bible placée sur le rayon d'une bibliothèque ou le lectionnaire rangé dans l'armoire de la sacristie. Or, il peut y avoir des célébrations où la Parole est donnée à la communauté simplement comme matière à information, à méditation ou à discussion. On lui présente donc le contenu de la Bible mais on n'en fait pas une Parole « parlante ». Elle ne devient Parole que si elle est perçue et reçue comme une Parole qui s'adresse à chaque membre de la communauté, qui l'interpelle dans son aujourd'hui personnel, qui exige une réponse. C'est tout le problème qui consiste à transformer une simple lecture du texte sacré en une célébration du Christ s'adressant à la communauté.

Donnons comme exemple la parabole du semeur selon Mt 13,1-9. On peut l'entendre comme un exemple des paraboles que Jésus a adressées

à son auditoire galiléen, qu'il a conclues par l'avertissement : « Qui a des oreilles, qu'il entende » (13,9) et que Matthieu a rassemblées dans son grand discours des paraboles (Mt 13,1-53). Cette parabole ne devient « Parole » que si l'assemblée la reçoit comme une parole que Jésus lui adresse aujourd'hui même. L'avertissement : « Que celui qui a des oreilles, entende » doit être perçu comme s'adressant à chacun de nous.

Pour réaliser cette merveille qu'est la transformation d'un texte à étudier en un texte à vivre, d'une parole morte à une Parole vivante et vivifiante, deux moyens sont à privilégier tout particulièrement : l'homélie et la prière.

a) L'homélie

Problème immense ²⁸. Car souvent la réussite d'une célébration dépend de la réussite de l'homélie. Ceci est plus vrai, bien sûr, quand cette célébration est centrée tout entière sur la Parole de Dieu.

La tradition aimait considérer l'homélie comme vraie Parole de Dieu au niveau de la communauté célébrante. Dans la *Tradition Apostolique* (vers 210), Hippolyte de Rome note :

S'il y a (le matin) une instruction sur la Parole de Dieu, chacun aimera s'y rendre. Il considérera dans son cœur qu'il entend parler Dieu par la bouche de celui qui donne l'instruction ²⁹.

L'homélie ne doit être que l'amplification et l'actualisation de la Parole de Dieu. On pourrait schématiser ainsi :

- La Parole de Dieu, même si elle est méditée dans la prière privée, est toujours actuelle.
- La célébration communautaire l'actualise au niveau de la communauté célébrante.

28/ Nous avons traité le problème de l'homélie dans *Vivre la Parole en communauté*, o.c., pp. 154-167 (l'homélie dans la tradition juive) et pp. 329-355 (l'homélie dans la célébration chrétienne).

29/ cf. B. BOTTE, *La Tradition Apostolique de Saint Hippolyte*, 41, Aschendorfsche Verlagsbuchhandlung, Münster, Westphalie, 1963, p. 88.

– L’homélie renforce et souligne cette actualisation. Elle accomplit le mystère énoncé par Jésus dans la synagogue de Nazareth : « Aujourd’hui s’accomplit cette parole que vous venez d’entendre » (Lc 4,21). Pour reprendre notre exemple de la parabole du semeur, l’homélie, dans sa ligne essentielle, se réduit à cette affirmation : « Aujourd’hui, le Christ vient semer sa Parole en notre cœur ».

b) La prière

Ensemencée par la Parole de Dieu, la communauté lui répond par la prière. Elle ne présente pas n’importe quelle prière mais celle-là même que la Parole suscite en elle.

Cette prière est multiforme. En considérant la liturgie de la messe, on peut dire qu’elle peut être soit de type pénitentiel (comme dans le rite pénitentiel du début de la messe), soit de type impétoire (comme dans la prière universelle), soit de type eucharistique, c’est-à-dire d’action de grâce (comme dans la Préface).

Pour reprendre notre exemple, on pourrait avoir :

– comme prière pénitentielle : « Pardonne-nous, Seigneur, le peu de fruit que ta Parole porte en nous ».

– comme prière impétoire : « Sème en nos cœurs ta Parole, qu’elle porte beaucoup de fruit, nous te prions ».

– comme prière eucharistique : « Nous te rendons grâce pour ta Parole que tu sèmes aujourd’hui en nos cœurs ».

éléments de célébration

La messe jouit d’une structure rituelle bien définie. Les rubriques, si elles ne sont pas absolutisées, peuvent être précieuses car, non seulement elles barrent la route au laisser-faire du célébrant, mais elles tracent aussi un chemin de célébration. La célébration de la Parole, au contraire, n’a pas de rubriques obligatoires. D’où l’impression d’un certain flou rituel. On peut cependant présenter quelques éléments excellents de célébration.

● L'ambon: la messe a un centre de célébration: l'autel, *signe du Christ lui-même... et comme le centre de l'assemblée des fidèles, auxquels sont dus les plus grands égards*³⁰.

La Parole a également un centre de célébration: l'ambon, lieu solennel où est proclamée la Parole de Dieu. Le nouveau missel explique:

La dignité de la Parole de Dieu requiert qu'il existe dans l'église un lieu qui favorise l'annonce de cette Parole et vers lequel, pendant la liturgie de la Parole, se tourne spontanément l'attention des fidèles.

*Il convient que ce lieu soit en règle générale un ambon stable et non un simple pupitre mobile... Il ne convient guère que le commentateur, le chantre ou le chef de chœur monte à l'ambon*³¹.

L'ambon est le lieu de la Parole de Dieu. Non pas le lieu des autres paroles.

L'antiquité nous a laissé des ambons monumentaux, vrais chefs-d'œuvre d'architecture³². On ne demande pas aujourd'hui des excès ni de la rhétorique architecturale mais simplement que soit signifié avec dignité le mystère des deux tables, la table de l'autel et la table de la Parole. Il faudrait donc que l'ambon

– ait une certaine dignité (ne soit pas un simple pupitre que l'on déplace au gré du lecteur),
– et que soit signifiée sa relation à l'autel (il pourrait donc être du même style que l'autel ou fait du même matériau ou pourvu d'une ornementation semblable).

● Le lectionnaire et l'Evangélaire: le Moyen Age a inventé ses «monstrances» (les plus anciennes datent du XIII^e siècle) pour honorer le Saint Sacrement. L'antiquité avait ses lectionnaires, ses Evangélaire sur-

30/ *Eucharisticum Mysterium*, 24. Cf. *Docum. Cathol.*, t. 64, 1967, 1105.

31/ *Institutio Generalis Missalis romani*, 272.

32/ L'ambon de Salonique a une circonférence de 4 m et une hauteur de 1,70 m. Celui de saint Agnellus, à Ravenne, a une longueur totale de 6,50 m et une hauteur de 3 m. Ceux qui sont familiers de Rome se rappellent les ambons de Saint-

Laurent-hors-les-murs, saint Clément, sainte Marie in Cosméline et de saint Pancrace qui sont les plus anciens. Sur les ambons, voir l'article de H. LECLERCQ dans *DAcL*, t. 1, 1097, col. 1330-1347.

33/ *Institutio Generalis Missalis romani*, 79, 82c, 84, 129.

tout, avec des reliures à couverture d'or, d'argent ou d'ivoire: ils étaient pour ainsi dire les monstres de la Parole. En 1379, Charles V offrit un Evangélaire en or, du X^e-XI^e siècle, où brillaient 35 saphirs, 24 rubis, 30 émeraudes et 104 perles. Dans les églises byzantines, l'Evangélaire était le plus riche trésor. Dans certains diocèses (Toul par exemple), il existait des tabernacles à deux étages, l'un pour conserver l'Eucharistie, l'autre pour garder l'Evangélaire.

Ici pareillement, il ne s'agit pas de reproduire les fastes d'antan mais du moins d'imiter la piété qui les a inspirés. Un lecteur qui tirerait de sa poche un carnet – comme on tire un mouchoir – pour y lire l'Evangile, porterait symboliquement atteinte à la dignité de la Parole.

- L'exposition de l'Evangélaire sur l'autel: la piété contemporaine connaît l'exposition du Saint Sacrement sur l'autel. L'antiquité connaissait celle de l'Evangélaire. Seuls, l'Evangélaire et le Corps du Christ jouissaient de ce privilège, coutume que l'Eglise grecque a gardée jusqu'à ce jour. Dans les Conciles, comme à Ephèse en 431, l'Evangélaire était placé sur un trône comme pour signifier la présence du Christ présidant le rassemblement de son Eglise. On sait que Vatican II a repris cette «intronisation» de l'Evangélaire.

Or les rites de la messe prévoient cette exposition ³³. Pourquoi ne pas la réaliser même dans les célébrations de la Parole? La signification du rite est fort belle: quand le lecteur prend l'Evangélaire de dessus de l'autel – qui représente le Christ – il signifie avec puissance que les paroles qui vont suivre ne sont pas les siennes mais celles du Christ Jésus lui-même.

C'est dans cet esprit que certaines communautés gardent l'Evangélaire intronisé sur l'autel même en dehors du temps des célébrations.

- La procession de l'Evangélaire: depuis l'époque de Bérenger, l'Occident a institué les processions du Saint Sacrement. Plus antique et en usage dans l'ensemble des liturgies d'Orient et d'Occident, est la procession de l'Evangélaire avec lumière et encens, avant la proclamation de l'Evangile. A Rome, au VII^e siècle, cette procession était accompagnée de sept flambeaux – les sept chandeliers de l'Apocalypse (1-12) – et du chant du Trisagion. Les liturgistes expliquaient: *La procession du saint Evangile s'avance. C'est la puissance du Christ triomphant de la mort.*

Le nouveau missel a gardé la procession pour la messe ³⁴. Il faudrait la garder également pour les célébrations de la Parole. Dans certaines communautés, cette procession est accompagnée par des fleurs et des luminaires que portent les fidèles, parfois même par des danses. Il est évident que des communautés de pays de mission, où les fidèles ont parfois tant de facilité pour s'exprimer gestuellement, seraient ravies de pouvoir participer de manière active à la procession de l'Évangélaire.

- L'acclamation à l'Évangile: l'Alleluia ou le chant qui le remplace en temps de Carême, est le chant qui accompagne la procession de l'Évangélaire. De tous les chants de la liturgie de la Parole, il devrait être le plus joyeux et le plus festif. Pour souligner «la plus grande vénération à la lecture évangélique ³⁵», on pourrait le reprendre à la fin de l'Évangile.

Conclusion

Un des buts de Vatican II était de transformer la communauté ecclésiale, avec la richesse de ses traditions – mais qui pesaient parfois sur elle comme un poids de vieillesse – en une Eglise renouvelée par la Parole, une Eglise bâtie sur l'Évangile, une Eglise vraiment biblique. Je ne dis pas une Eglise de biblistes où la science exégétique serait reine mais bien une Eglise où la référence à l'Évangile serait première, bref une Eglise selon le cœur de Dieu.

Or le chemin vers ce nouveau et vers cette jeunesse passe en partie par les célébrations de la Parole, ou plutôt, disons-le de manière plus précise, par la célébration de la Parole dans nos liturgies. Car, il est clair, les célébrations en présence du prêtre (les célébrations de la messe dominicale par exemple) posent les mêmes problèmes que les célébrations en l'absence de prêtre. Elles requièrent donc les mêmes investissements intellectuels et spirituels, elles aboutissent aux mêmes conclusions, elles doivent atteindre la même plénitude: la célébration de l'Alliance.

34/ *Institutio Generalis Missalis romani*, 894, 131.

35/ *Ibid.*, 35.

36/ Voir par exemple *Les Eglises après Vatican II*, coll. Théologie historique, 61, Beauchesne, Paris, 1981, et l'article: «La Parole de Dieu et sa

souveraineté dans l'Eglise d'aujourd'hui», H.-M. FERET dans *Concilium*, 166, 1981, pp. 13-27.

37/ Décret sur l'œcuménisme (*Unitatis Redintegratio*), 6.

Le projet grandiose du Concile a-t-il réussi? Certains en doutent ³⁶. D'autres regrettent les lenteurs avec lesquelles l'Eglise s'engage dans ce que le Concile lui-même appelle «la réforme permanente», *perennis reformatio* ³⁷.

Face à cette situation que l'on peut déplorer ou contester, le plus sage me paraît, au niveau de chaque communauté locale, de réaliser pleinement ce qui est raisonnablement possible. Qu'elle fasse les plus grands efforts et les meilleurs sacrifices pour améliorer sa célébration de la Parole, qu'elle en fasse à chaque liturgie une célébration de l'Alliance. Qu'elle devienne ainsi chaque jour davantage une communauté biblique. Qu'elle éprouve enfin ce que l'Ancien Testament appelle «la consolation des Ecritures» (1 Ma 12,9) et qui est la propre joie du Christ en sa célébration.

Lucien Deiss ccsp

*54, avenue Clarisse
92420 Vaucresson*

QUELQUES TENDANCES THÉOLOGIQUES DANS L'ÉGLISE CHINOISE

par Maria Goretti Lau et John Tong

1. Le Collège théologique uni de Nanjing et sa méthode théologique

Le Collège théologique de Nanjing (Chine) pourrait être le premier Séminaire protestant rouvert après la révolution culturelle (1966-1976). Il a une très longue histoire. Avant la Libération, il y avait une quarantaine de séminaires dirigés par différentes missions protestantes étrangères, sans coopération mutuelle. Après la libération, quand tous les missionnaires étrangers eurent quitté la Chine, le manque de personnel devint un réel problème pour les divers séminaires. M. Wu Yaozong, fondateur du Mouvement des Trois Autonomies, voyant cette situation, proposa que soient unifiés toutes les dénominations et leurs séminaires. En réponse à cette proposition, douze séminaires de l'Est de la Chine s'unirent en 1952 et devinrent le Collège théologique de Nanjing. L'année suivante, treize séminaires de Beijing s'unirent pour devenir le Collège théologique de Yanjing. Celui de Nanjing fut fermé en 1958 ; quand il rouvrit en 1961, il fusionna avec le Collège théologique de Yanjing. Le nouvel établissement prit le nom de Collège théologique uni de Nanjing. A cette époque, il comptait cent-dix étudiants et plus de quarante professeurs. Le Collège théologique uni de Nanjing ferma de nouveau ses portes en 1966 ; il ne les rouvrit qu'en février 1981.

A présent, le Collège théologique présente un programme d'études sur quatre ans. Il compte quarante-neuf étudiants, parmi lesquels dix-neuf femmes. Ces études sont financées par les étudiants eux-mêmes, par leurs diocèses ou par des contributions provenant des chrétiens. Ils mènent une vie de communauté et suivent des cours de théologie au collège, tout comme dans la plupart des autres séminaires du monde. Ils ont de vingt-

huit à trente heures de cours par semaine. Le collège a une très bonne bibliothèque et il compte une équipe de trente personnes dont seize ou dix-sept professeurs. Le recteur est l'évêque bien connu, K.H. Ting, président du Conseil chrétien de Chine; le vice-recteur en est le professeur Chen Zeming.

Quelle méthode et quel programme théologique ce collège propose-t-il dans une Chine socialiste? C'est une question digne de recherche. La réponse nous en a été donnée à la Conférence internationale sur l'Eglise en Chine, qui s'est tenue à Montréal (Canada), du 2 au 9 octobre 1981.

Cette conférence était parrainée par le Programme Chine/Canada du Conseil canadien des Eglises. Le thème de cette rencontre était: «l'appel de Dieu à un nouveau départ». Il y eut environ cent-soixante participants; la délégation chinoise était composée de trois Catholiques et sept Protestants, quatre de ces derniers étaient des professeurs du Collège théologique uni de Nanjing: K.H. Ting, Chen Zeming, Jiang Peifen et Han Wenzao.

Au cours de cette rencontre, ces quatre professeurs présentèrent des rapports et firent part de leurs réflexions théologiques sur les changements et les expériences de la Nouvelle Chine. Voici les titres de leurs interventions: «Difficultés et attentes» par K.H. Ting, «Quelques aperçus théologiques de l'Eglise de Chine» par Chen Zeming, «Une perspective évangélique» par Jiang Peifen et «Sur les relations internationales de l'Eglise de Chine» par Han Wenzao.

En étudiant leurs discours et leurs conversations avec nous, nous avons trouvé que leur méthode théologique était très proche de celle du Centre théologique de Woodstock aux Etats-Unis. Dans un article non publié, intitulé *Search Illustrated Faith: varieties of theological reflections* («La foi éclairée par la recherche: différentes approches théologiques»), écrit le 12 mars 1978, l'auteur, Robert A. Mitchell, s.j., signalait cinq éléments importants. Ces éléments sont en lien avec la réflexion théologique, telle qu'elle est pratiquée au Centre théologique de Woodstock.

Le premier élément est le sujet choisi pour attirer l'attention sur les problèmes d'humanisme, par exemple, science et développement humain, foi et justice. Le second élément est la nature pluridisciplinaire de la recherche: les questions ne se limitent pas à un seul domaine mais elles en recouvrent plusieurs. Ce sont souvent des questions de valeur, de sens

et d'objectif. Le troisième élément est le travail d'équipe et l'effort de groupe. C'est la conséquence naturelle du fait que la réflexion est pluridisciplinaire. C'est la manière d'apporter l'éclairage de plusieurs disciplines dans l'approche d'une question et d'échanger des idées à la lumière de la foi. Le quatrième élément est la relation de la réflexion à l'expérience qui demande un contact personnel avec la réalité. Le cinquième élément, c'est la présence de thèmes qui se recoupent. La recherche commence à progresser sur un projet donné lorsqu'elle commence à identifier les thèmes qui s'entrecroisent.

En considérant le contenu et les points importants des discours donnés par ces quatre délégués chinois, nous avons découvert que leur méthode théologique était très semblable à la méthode mentionnée ci-dessus.

a) En ce qui concerne le sujet, le vice-recteur Chen Zeming indique que les idées séculières émises tant par le peuple que par les intellectuels, dans les journaux, les magazines et les émissions, constituent aujourd'hui le matériau sur lequel porte la réflexion théologique²

b) En ce qui concerne la nature pluridisciplinaire de leurs études, les délégués chinois ont montré qu'ils tentaient d'abord de comprendre les problèmes sociaux sous l'angle des sciences sociales, de la littérature, de l'histoire et de la philosophie, pour discerner ensuite la volonté du Père à partir de leur vie et de leur expérience.

c) Pour le travail d'équipe, l'évêque, K.H. Ting, nous a indiqué, dans une conversation privée, que l'équipe de professeurs (de plus de trente membres) du Collège théologique uni de Nanjing, a été l'un des facteurs les plus importants dans le développement de la théologie de la contextualisation, dans l'Eglise protestante de Chine.

d) Pour ce qui est du rapport de la réflexion à l'expérience, le discours de Sr Jiang Peifen a clairement exprimé son expérience personnelle.

e) Finalement, on peut trouver des thèmes qui s'entrecroisent, particulièrement quand les discours traitaient de problèmes comme l'indépendance et l'interdépendance des Eglises, la nature et la grâce, l'amour du pays et l'amour de l'Eglise...

Si l'on aborde le contenu théologique, l'intervention de Chen Zeming

(«Quelques aperçus théologiques de l’Eglise de Chine») a traité de la théologie systématique. Son approche était très semblable à celle de nombre de théologiens contemporains. Nous croyons que son exposé fut le résultat de la recherche entreprise par la communauté du Collège théologique uni de Nanjing. Il souligna que la théologie chinoise est actuellement dans une période de post-libération. Il fit une comparaison entre l’Eglise chinoise et l’Eglise latino-américaine, en montrant que la théologie chinoise a choisi comme tâche la réconciliation, tandis que la théologie d’Amérique du Sud a pour but la libération. Nous voudrions donc faire part à nos lecteurs des principaux points de cet exposé ; nous y ajouterons quelques réflexions personnelles.

*2. Bref résumé de l’intervention de Chen Zeming :
Quelques aperçus théologiques de l’Eglise de Chine*

prendre parti pour la majorité du peuple chinois

Le point de départ pour une théologie authentiquement chinoise, est d’opter pour le peuple, pour le bien-être du pays, pour un système social plus juste et plus humain que tout ce que le peuple chinois a connu dans son histoire vieille de plus de quatre mille ans. La République Populaire n’est nullement parfaite. Il y a place encore pour de grands progrès. Il existe des défauts, des erreurs et, par conséquent, des tragédies. Après tout, l’erreur est humaine. Chen et ses collègues sont intimement convaincus que le dessein salvifique de Dieu était présent dans l’événement historique de la libération du peuple chinois. Dieu ne se tient pas dans la neutralité. Il est du côté du peuple et combat avec lui. Dans une société de classes, il est du côté des opprimés, des pauvres, des victimes, comme Jésus Christ l’a montré dans l’Evangile. Aussi, tous ceux qui choisissent le parti du peuple, sont réellement du côté de Dieu. Le professeur Chen pense que ceci ouvre de grandes perspectives à la pensée théologique chinoise.

nature et grâce

Sur le problème de la nature et de la grâce, Chen Zeming reprend à son compte la déclaration thomiste que «la grâce de Dieu perfectionne la nature et ne la détruit jamais». Mais il pense que considérer la grâce comme un *donum superadditum* et accepter la structure à deux étages de l’univers – nature et surnature – est une conception médiévale du monde.

Ne serait-il pas plus simple et plus compréhensible de concevoir le cosmos comme un processus évolutif continu de création-évolution-salut-consommation? Dans la langue chinoise, le mot *cosmos* est bien rendu par l'expression *yu-shu*. le premier caractère signifie littéralement un espace infini et le second, un temps de l'éternité à l'éternité. Si nous ajoutions les idées grecques d'ordre et d'harmonie dans toute leur complexité, et si nous les fondions avec la foi chrétienne en un Dieu, souverain Seigneur de l'univers et de l'histoire, une telle conception pourrait être acceptable par l'esprit chinois. De même pour le concept trinitaire de Dieu : si nous omettions les expressions archaïques telles que *homoousios*, *filioque*, etc. – quelle qu'ait été leur importance pour les Pères grecs et latins – l'implication sociale de la Trinité pourrait être sensible au peuple chinois qui a toujours eu, traditionnellement et culturellement, l'esprit plus communautaire qu'individualiste.

La pensée existentielle contemporaine trouve peu de résonance en Chine. Généralement parlant, l'esprit chinois est plus éthique que métaphysique, plus pratique que théorique et plus de ce monde-ci que de l'autre monde. Il existe une forte tradition d'humanisme et d'humanitarisme, qui comporte des conséquences considérables. Un point de contact essentiel est le concept de communauté. L'être de l'homme se réalise seulement dans la communauté, dans le rapport d'homme à homme. C'est dans la communauté humaine que Dieu est connu et réalisé, que l'activité divine dans le monde est rendue manifeste. Si nous comprenons donc l'Incarnation comme le Fils de Dieu, la Parole ou le Christ Cosmique devenu chair, venu habiter parmi nous (Jn 1,14), prenant l'humanité comme temple de Dieu, réalisant le pouvoir créateur et salvifique de Dieu et son dessein dans l'histoire humaine, cette doctrine de devrait pas constituer une pierre d'achoppement pour les Chinois.

Il n'y a pas de distinction absolue entre le sacré et le profane. Tout événement de la vie est sacrement. Dans la même veine, la séparation et l'antithèse entre révélation générale et révélation spécifique, raison et foi, loi et évangile, progrès et Royaume de Dieu, etc., peuvent être surmontées. Les deux points de focalisation en théologie – Dieu et l'homme – peuvent être coordonnés de telle sorte que les *loci theologici* qui forment une ellipse, puissent graduellement devenir un cercle dont le Christ cosmique et incarné soit le centre et la communauté humaine la circonférence.

L'idée de péché n'est pas rejetée ni reléguée dans l'ombre. Elle prend plutôt une signification plus réaliste. La pensée du péché conçu essentiellement comme une auto-affirmation de l'homme contre le Dieu souverain, n'offre pas autant d'intérêt pour un Chinois, que le manquement à l'obéissance aux deux grands commandements ou la violation de la volonté de Dieu dans les relations humaines. L'antagonisme traditionnel – foi/non-foi – cède peu à peu la place à la justice sociale et à l'acquisition du *summum bonum* de la communauté comme idéal de la vie chrétienne. Mais l'homme est toujours bien en deçà de la très grande bonté à laquelle il ne cesse d'aspirer. Ici, l'expression paulinienne de combat entre la chair et l'esprit résume toute l'histoire du dilemme humain dans l'effort continu de l'homme pour atteindre le *Point Oméga* – pour employer la terminologie obscure de Teilhard. La fonction rédemptrice du Christ réside dans l'accroissement de la capacité de quiconque l'accueille, vit avec Lui et se libère des liens du péché: «Grâces soient rendues à Dieu qui fait tout cela par Notre Seigneur Jésus Christ» (Ro 7,25).

église

Selon le professeur Chen, l'Eglise est premièrement *koinonia*: une fraternité de partage et, secondairement, *ecclesia*: une assemblée appelée par Dieu. L'Eglise n'est pas chargée de gouverner le monde mais de porter témoignage du Royaume de Dieu, en travaillant comme le levain ou le ferment (Mt 13,33). La formule « hors de l'Eglise, pas de salut » cède la place à l'idéal de fraternité universelle. L'accent traditionnellement mis sur l'évangélisation ou les conversions à faire et la recherche d'un plus grand nombre de membres de l'Eglise, recule devant la recherche de la qualité des relations de l'Eglise avec les hommes. Compassion et service prennent la place d'une mentalité en quête de sa propre justice comme Jonas. La politique de l'Eglise, les questions de ministère et de liturgie évoluent plutôt lentement en Chine. Des expériences sont tentées en se basant plus sur les principes d'indigénisation et d'unité dans la diversité, que sur ceux de l'uniformité.

eschatologie

Le professeur Chen pense qu'un plus grand nombre de chrétiens chinois en sont arrivés à mettre en question la validité de l'eschatologie traditionnelle qui met l'accent sur une catastrophe finale qui détruira le monde.

Quant à lui, acceptant la théologie de l'espérance de Moltmann, il insiste sur l'espérance eschatologique. Pourquoi spéculer sur les choses dernières, alors que l'histoire n'en est qu'à ses débuts? Nous devons avoir foi dans l'avenir, espérer et combattre. Se prononcer pour un jugement final, lorsque tous les accomplissements humains arriveront à leur terme, ne résonne pas comme une Bonne Nouvelle. Cela va certainement à l'encontre du but et des promesses contenues dans l'activité créatrice de Dieu qui a pour collaborateurs les hommes.

une théologie de la réconciliation

Le professeur Chen considère que, bien qu'il y ait quelques similitudes entre la pensée théologique d'Amérique du Sud et celle de la Chine, il y a une différence de nature. La tâche de la théologie chinoise n'est pas la libération comme la comprennent les théologiens latino-américains, mais la réconciliation, pour que les chrétiens qui ont été aliénés, se réconcilient et s'identifient au peuple chinois considéré comme un tout. Réconciliés avec le peuple, les chrétiens peuvent ainsi se joindre à lui, en prenant part aux tâches qui sont les conséquences de leur libération, pour améliorer la société et, dans le même temps, pour se réconcilier avec Dieu dont toute la race humaine a été coupée.

théologiens occidentaux et théologiens chinois

Le professeur Chen trouve que les enseignements de quelques théologiens occidentaux, particulièrement ceux qui donnent de l'importance à l'histoire, ont été très stimulants; mais il tient à ajouter que les Chinois ne les ont connus que récemment. Par conséquent, tandis qu'il est assez audacieux pour partager simplement quelques idées avec les participants de ce congrès, il souhaite dire qu'il y a encore bien des choses que les chrétiens chinois peuvent espérer apprendre d'eux, spécialement de ceux qui se tiennent du côté du peuple, ceux dont la théologie comporte une connotation concrète, historique et sociale qui contraste avec le concept abstrait et philosophique d'humanité.

3. Une réponse à l'intervention du professeur Chen

L'exposé du professeur Chen représente plus ou moins le point de vue d'un groupe de chrétiens qui travaillent au Collège théologique uni de

Nanjing. Ces chrétiens qui vivent dans un pays socialiste, entendent construire une nouvelle théologie, adaptée à leur Eglise en Chine.

Sans aucun doute, l'idée d'*incarnation* qui a dominé le mouvement d'indigénisation dans toute l'Eglise locale, depuis le Concile Vatican II, inspire aussi la formation d'une théologie chinoise. Comme Jésus Christ qui s'est incarné dans ce monde et a pris sur lui toutes les iniquités des hommes, l'Eglise protestante chinoise – comme la décrit le professeur dans son discours – accepterait *l'imperfection, l'erreur, l'échec et même la tragédie* du pays, lors de sa reconstruction nationale. La théologie chinoise que le professeur Chen et ses collègues veulent établir et développer, est manifestement une *théologie des masses*, c'est-à-dire une théologie qui parle pour la masse du peuple chinois qui a obtenu sa libération politique, il y a quelque trente ans. Le professeur considère que prendre le parti de la majorité du peuple, c'est offrir de larges perspectives à la pensée théologique.

Le débat sur la nature et la grâce est vraiment fondamental dans les théologies chrétiennes. Une interprétation différente de la relation entre nature et surnature, non seulement influencera l'explication des mystères de Jésus Christ, de l'Eglise, les sacrements et d'autres réalités du salut, mais elle affectera également la conception chrétienne du monde. Le professeur Chen suggère une interprétation *unifiée* qui serait une alternative à la théorie dualiste qui sépare nature et surnature pour en faire deux réalités contradictoires.

Dans le passé, c'est un fait indéniable que ce dualisme a créé des difficultés dans la vie chrétienne. Bien des chrétiens considéraient le monde comme vain et sans valeur, de telle sorte qu'ils ne faisaient rien pour changer la réalité sociale et pour éliminer l'injustice. Face à la perversité intolérable, ils ne faisaient que croiser les bras, attendant passivement un avenir heureux, imprévisible et inconnu d'eux. Cette attitude envers la vie atteste la vérité de l'affirmation de Marx que *la religion est l'opium du peuple*. Cependant, selon la tradition authentique de la théologie, nature et grâce ne sont pas antithétiques. Comme le professeur Chen l'a déjà mentionné dans son discours, saint Thomas d'Aquin, au XIII^e siècle, disait que «la grâce de Dieu perfectionne la nature et jamais ne la détruit».

La vision du monde du professeur Chen est unifiée, dynamique et théiste. Son point de vue sur *l'univers* et sur *le péché* reflète la pensée de Teilhard de Chardin, théologien catholique et homme de science.

Puisque prendre parti pour les masses est le point de départ de l'épine dorsale de la théologie de l'Eglise protestante aujourd'hui en Chine, il est facile de comprendre pourquoi *les implications sociales* et le concept de *collectivité*, dérivés de la doctrine de la Trinité, sont mis en avant. Le problème controversé de la *consubstantialité des trois Personnes*, dans la théologie traditionnelle, perd de son poids dans une telle théologie. Dans ce cadre, la christologie à développer sera inévitablement centrée sur le mystère de l'Incarnation. *Jésus Christ incarné* est le centre de tout le système théologique : le professeur Chen l'a décrit comme un cercle dont le Christ est le centre.

L'ecclésiologie du professeur Chen est basée sur le mystère de l'Incarnation. Il présente l'Eglise non comme une institution mais comme un *levain*. L'Eglise n'est pas au-dessus du monde, elle n'est pas non plus un pont entre Dieu et le monde. Elle est au sein de la famille humaine et du peuple chinois. Elle est dans le monde ; avec le monde, elle répond à l'appel de Dieu. Dans un tel cadre de pensée, il n'est pas étonnant que le professeur Chen dise que « l'Eglise est *tout d'abord* une communauté spirituelle dans laquelle chacun peut trouver la vraie fraternité et, *ensuite*, une communauté appelée par Dieu pour être son peuple ». En d'autres termes, en Chine, l'Eglise doit être *d'abord* du côté des masses et elle doit *ensuite* répondre à l'appel de Dieu à travers le peuple.

Nous ne nions pas qu'une ecclésiologie doive être basée sur l'idée d'une communauté spirituelle, *prenant fait et cause pour les masses*. Cependant, les développements généralement reçus en ecclésiologie maintiennent encore le primat de l'appel de Dieu pour l'existence de l'Eglise. L'Eglise n'est église que si elle est *d'abord* appelée par Dieu. Dieu l'appelle dans le monde et la renvoie au monde pour faire d'elle *une servante, le levain, le sel et la lumière du monde*. Le fait qu'en ecclésiologie nous mettions l'appel de Dieu en premier, ce fait met en valeur des accentuations différentes. Mais cela ne nuira pas à une authentique théologie chinoise.

* Sr Maria Goretti LAU est professeur de théologie dogmatique et le P. John TONG, doyen de la section théologique au séminaire du Saint-Esprit à Aberdeen, Hong Kong. Ils sont respectivement éditeur assistante et éditeur de *TRIPOD*, revue bi-mensuelle publiée en anglais et en chinois par le CENTRE D'ETUDES DU SAINT-ESPRIT et consacrée à l'étude des questions chinoises (Holy Spirit Centre, 6 Welfare Road, Aberdeen, Hong Kong). Cet article est paru en anglais dans la revue *Indian Theological Studies*, Bangalore, vol. XIX/4, déc. 1982, pp. 339-350.

De même pour l'eschatologie, le professeur Chen est d'accord avec l'opinion de Moltmann qu'on doit insister sur *l'espérance eschatologique* et non sur la catastrophe finale et la destruction du monde. Nous pensons que cette suggestion est très positive. Nous devrions mettre l'accent sur l'espérance chrétienne en parlant *des nouveaux cieux et de la terre nouvelle*. De plus, cette espérance eschatologique est bien fondée sur la résurrection de Jésus Christ. Le Christ ressuscité est la source de notre espérance. Le Mystère Pascal devrait être introduit dans l'eschatologie. Jésus incarné inspire aux chrétiens de marcher avec les masses, de partager avec elles, angoisses, bonheurs, échecs et succès; le Christ ressuscité donne aux chrétiens espérance en ce monde. Cette espérance – comme le disent les théologiens de la libération – engendre l'action et change l'ordre injuste en justice et paix. Pour les chrétiens, l'espérance eschatologique est la source de toutes les actions qui transforment le monde. L'incarnation sans la résurrection est incomplète. C'est pourquoi nous suggérerions que le système théologique que le professeur Chen a envisagé comme un cercle dont Jésus incarné est le centre et la société humaine la circonférence, puisse être élargi de telle sorte que *Jésus Christ incarné et ressuscité* soit le centre du cercle et la société humaine la circonférence.

Enfin, le professeur dit que cette théologie qui a les caractéristiques de la culture chinoise et qui est capable de traiter l'expérience chinoise contemporaine, est différente de la théologie de la libération latino-américaine. Il y a un certain nombre de similitudes entre ces deux théologies : toutes les deux sont profondément concernées par les besoins des masses. Toutes les deux ont l'expérience des opprimés. Mais elles ont des objectifs différents. La libération est le but de la théologie latino-américaine; cette libération s'accomplit par le combat politique et social. Le but de la théologie chinoise est *la réconciliation*. A la différence du peuple d'Amérique latine, le peuple chinois (selon les délégués chinois à la Conférence canadienne) a déjà obtenu la libération politique il y a environ trente ans.

Si l'on établit une comparaison, la théologie chinoise dont le but est *la réconciliation*, est un pas en avant sur la théologie latino-américaine. Elle met aussi en évidence la caractéristique de *yuan-rung* (unicité et unité des choses dans l'univers) de la culture chinoise.

C'est un fait que bien des problèmes doivent encore être clarifiés dans cette théologie de la réconciliation. Par exemple, le rapport entre la

réconciliation entre Dieu et l'homme et celle des hommes entre eux; comment cette réconciliation verticale et horizontale peut-elle être simultanément actualisée dans la société chinoise? Si cette théologie de la réconciliation est valable, d'une part, elle inclura le message de libération de l'Évangile et aura pour tâche l'accomplissement de ce message dans la situation actuelle de la Chine; d'autre part, elle résoudra quelques facteurs de conflits dans la théologie de la libération, par exemple, la relation entre salut et libération, don de Dieu et action humaine, religion et politique: problèmes controversés en théologie de la libération. Puisque la théologie chinoise de la réconciliation insiste sur l'idée d'*unité*, les antithèses mentionnées ci-dessus pourraient être unifiées ou intégrées en un tout dans cette théologie. On peut espérer que ce nouveau système théologique qui se met en place, réservera une place équilibrée à chacun des éléments essentiels de la foi chrétienne.

Nous apprécions sincèrement les efforts faits par le professeur Chen et ses collègues. Seuls des chrétiens vivant en Chine sont vraiment qualifiés et capables de créer une théologie authentiquement adaptée à leur Église locale. Les étrangers n'ont pas cette expérience unique des chrétiens chinois et une telle expérience est très importante pour la réflexion théologique. Peu importe ce qui arrivera dans l'avenir – que cette tentative connaisse ou non le succès – l'espérance d'une théologie authentiquement pertinente pour l'Église en Chine émerge peu à peu.

Maria Goretti Lau spb
*John Tong **

Hong Kong

traduit de l'anglais

Cet article sur la théologie chinoise fait partie d'un ensemble consacré à l'étude des THÉOLOGIES NON OCCIDENTALES, sujet de nos trois derniers cahiers:

N° 88: théologies africaines

N° 89: théologies du tiers monde

N° 90: théologies du tiers monde/2

Voir nos conditions en page 3 de couverture.

courrier des lecteurs

- 388/ Rome: Sr Claude-Marie Echallier. – *B. Chenu et J. L'Hour sont vraiment représentatifs de ce que la revue a toujours voulu offrir à ses lecteurs: des textes bien écrits, pas trop hermétiques, une documentation, une recherche approfondies, capables de captiver ceux qui veulent réfléchir et travailler... J'ai noté à la Table des matières l'augmentation très sensible du nombre des auteurs recensés; les membres du comité de rédaction sont partie prenante de la rubrique (31.12.82).*
- 389/ Beit Bridge (Zimbabwe): P. Franz Camenzind. – *...Je vais vivre seul à un nouvel endroit où la mission a à peine commencé. SPIRITUS animera donc un dialogue pendant les soirées solitaires. Je vous suis très reconnaissant pour le travail admirable que vous continuez de faire, vous envoyez un air frais dans nos journées torrides. Cette année, nous vivons une sécheresse et une chaleur comme je n'en ai jamais vues. De la petite ville de douane à la frontière sud-africaine, je vous envoie mes amitiés (27.1.83).*
- 390/ Ambozontany (Madagascar): Daniel Ferrero. – *Bien que je ne trouve pas le temps matériel pour communiquer appréciations et critiques, d'une façon sérieuse, appuyées par des preuves, je considère SPIRITUS comme une revue bienfaisante, spirituellement stimulante et source d'approfondissement de la foi. Que le Seigneur bénisse toujours votre travail (8.2.83).*
- 391/ Paris: Michel Bonnet. – *N° 89: j'ai été heureux de lire l'article de B. Chenu sur la théologie noire. Je ne cesse de remercier Dieu d'avoir fait surgir dans l'Église les théologies de la libération que je connais surtout à travers l'Amérique Latine. Mais, en même temps, c'est dommage qu'elle accapare le micro. Bien sûr, ce n'est pas de sa faute mais plutôt de celle des autres qui ne se font pas entendre; et voilà que le P. Chenu vient nous donner un aperçu des voix de nos frères africains noirs. Ça ne s'arrêtera pas là puisque je vois dans le n° 90, un mot de Bonganjalo Goba...*
- Ce serait absurde de porter en Asie une théologie latino-américaine ou même noire. Pourtant, en tant que missionnaires, nous sommes engagés et nous avons à porter le souci de ce surgissement d'une théologie dans les peuples d'Asie. Pour provoquer et soutenir les chrétiens asiatiques dans cet enfantement, nous avons besoin de rencontrer les «aventures» théologiques non occidentales.*
- N° 90: j'ai beaucoup aimé les pages de P. Richard sur l'idolâtrie, éclairantes même en dehors de l'Amérique Latine. Voilà bien le genre d'article que je souhaite dans SPIRITUS. Ces lignes ont été d'autant plus lumineuses qu'elles venaient après les deux topos sur le Japon. Je suis au Japon et je trouve là un véritable reflet de la situation: l'inexistence d'une théologie «locale» et même des conditions requises pour la naissance de cette théologie...*
- L'insertion de Jésus et de ses disciples aujourd'hui, dans un mouvement populaire (article de A. Marchadour), ce «décloisonnement» qu'il vient opérer, où est-il au Japon? Pourtant, les pauvres, au Japon, crient, ils se font entendre dans des foules d'organisations, de mouvements populaires contre la pollution, les conditions de vie et de travail, le réarmement, etc. Quand les théologiens japonais se risqueront-ils à se jeter là-dedans?*
- Ces quelques lignes pour dire combien les deux derniers numéros de SPIRITUS m'ont intéressé, éveillé, nourri. Merci, et que ça dure (1.3.83).*

notes bibliographiques

Gemeinde ohne Priester – Kirche ohne Zukunft ?

publié par le Groupe de Solidarité des prêtres catholiques du diocèse de Spire.

Le SOG SPEYER est un groupe de solidarité des prêtres catholiques du diocèse de Spire, fondé en 1968. Ils veulent mettre en commun leurs soucis pastoraux et, pour cela, ils se réunissent tous les deux ans. En 1978, leur thème d'étude était « le droit de la communauté à l'eucharistie »; en 1980, c'était « Pastorale dans une période pauvre en prêtres ». Le livre présent apporte les principales contributions de la rencontre de 1982 autour du thème « Communauté sans prêtre – Eglise sans avenir ? ».

La contribution de Josef Blank, bibliste, est une étude de la spiritualité du ministère dans le Nouveau Testament. Il montre comment le ministère ne peut être une domination sur la foi mais une coopération à la joie des croyants. D'autre part, le ministère n'est pas d'abord service de l'Eglise mais service du Royaume, donc de la volonté de Dieu sur le monde.

Hermann Stenger, prêtre, psychologue, essaie de définir ce qu'il appelle « la compétence personnelle et rédemptrice » des prêtres. Il s'agit de l'attitude fondamentale du prêtre qui, au clair avec sa propre identité, a la capacité de rencontre avec lui-même, avec les hommes et avec Dieu. Dans ces rencontres, doit se refléter l'action salvatrice de Jésus en sa mort et sa résurrection.

David A. Seeber, laïc, rédacteur en chef de la Herder-Correspondenz, traite de la « communauté et du prêtre de l'avenir ». Il axe son propos sur les communautés chrétiennes après Vatican II. L'impact social de l'Eglise est moindre; la pratique baisse; de nouvelles fonctions se sont mises en place: service liturgique, apport catéchétique, mais l'aspect missionnaire de la foi des communautés apparaît moins. Il est clair qu'il ne faut pas souhaiter moins de prêtres mais trouver un nouveau style d'être. La tâche essentielle n'est pas de boucher des trous mais de se donner de nouveaux modes d'être au monde.

A Gregor Siefert, laïc, professeur de sociologie à Hambourg, avait été laissé le soin de traiter la question de savoir si « le prêtre peut être encore l'homme de Dieu dans notre société ». Il se demande d'abord si le prêtre n'a pas été plus l'homme de l'Eglise que l'homme de Dieu. En constatant ce qui change la problématique du sacerdoce, il pose trois questions sur le spécifique, la fonction, l'attitude devant le changement à propos du sacerdoce. Il propose quatre réflexions sur le célibat, la méthodologie active, la participation au système ecclésial, enfin sur l'espace de liberté laissé au prêtre.

Issu des interrogations allemandes, ce livre pose des questions qui ne sont pas propres à un pays, même pas aux pays occidentaux. Il s'agit bien d'un problème qui concerne toutes les communautés chrétiennes, même si les solutions sont variées.

Joseph Pierron

Edit. Knecht, Francfort sur le Main, 1983, 133 p.

Le Christ de Dieu pour Ignace de Loyola

par Joseph Thomas

La présentation du livre faite par J. Doré nous dit déjà l'intention de l'auteur. *L'auteur a délibérément pris de s'en tenir à saint Ignace lui-même, mieux valait aller à la source et se concentrer sur le moment fondateur* (9). Dans son introduction, le P. Thomas, après avoir présenté « la ques-

tion », nous parle d'Ignace et de ses compagnons. Il définit alors le but de son livre: *Nous proposons une lecture aussi peu interprétative que possible de l'ensemble des textes ignatiens, sans en exclure ni en privilégier aucun* (30). *Nous prenons les écrits d'Ignace comme un 'corpus' sans entrer dans l'analyse de chaque document, et sans tenter de déceler des déplacements, des évolutions ni dans son langage ni dans sa pensée* (31).

Après cette introduction, le livre comprend trois parties:

1. Dieu: la «christologie» d'Ignace est située dans une «théologie» où Dieu, «divine Majesté», compte avant tout (ch. 1). Pour Ignace, Dieu est d'abord «notre Créateur et Seigneur» (ch. 2). Dans cette affirmation, s'ouvre la voie vers la vérité de l'homme. La question est donc de discerner quelle est la volonté de ce Dieu Créateur, quel est son dessein. La volonté de Dieu prendra forme dans la décision de l'homme libre (ch. 3). L'homme se trouve donc aux prises avec Dieu; l'homme, pour Dieu, c'est un partenaire, c'est un être attiré vers Dieu, un être de désir (ch. 4).

2. Dieu de Jésus-Christ: cette deuxième partie s'ouvre sur un chapitre sur la Sainte Trinité, Dieu révélé en Jésus Christ. En Jésus, Dieu se donne à voir (ch. 5). Ce Dieu est Dieu, Rédempteur et Sauveur. La Trinité entière a décidé l'œuvre de la Rédemption. Le Créateur s'est fait Sauveur. On ne peut comprendre le mystère du Christ si l'on ne réalise pas le tragique de la condition humaine (ch. 6).

3. Le Christ de Dieu: Ignace a donc rencontré et nous invite à rencontrer Jésus, le Christ, en plein cœur du combat que l'homme pécheur doit livrer aux puissances des ténèbres (ch. 7). «Christ, notre Seigneur», «notre Seigneur Jésus Christ» sont des expressions qui, pour Ignace, nous invitent à prendre toute la mesure du réalisme de l'Incarnation. L'hier du temps de Jésus est reconnu mais il est lu en permanence comme notre aujourd'hui (ch. 8). Mais où est le Christ? Le Christ vit dans la gloire du Père. Il demeure le chef de l'Eglise (ch. 9). Le Christ glorieux appelle aujourd'hui encore pour la mission, d'où le titre du ch. 10: le Christ pour Ignace.

Le Christ est avant tout le chemin de l'homme vers Dieu et la vie chrétienne tout entière une relation personnelle avec lui (ch. 11). Le nom du Christ est associé à l'évocation de l'Eglise. Quand Ignace parle de l'Eglise, il parle du Christ. L'entreprise du Christ, c'est l'Eglise. Et l'auteur nous explique ce qu'est l'Eglise pour Ignace (ch. 12). Le ch. 13 aborde la question de l'effacement du Christ: manifestation voilée durant la vie publique, manifestation cachée durant la Passion, manifestation totale et glorieuse dans la résurrection. Mais cette manifestation est transitoire. Dieu apparaît dans le Christ, le Christ va apparaître en Dieu. A la question: «Et vous, qui dites-vous que je suis?» Ignace répond par un engagement personnel. Le Christ est venu ouvrir un chemin de vérité. Nous avons à l'imiter et à le suivre (ch. 14).

Affirmer, rénover son identité «chrétienne» est le chemin qui ouvre à l'universalité divine. Car celle-ci est première puisqu'elle sera aussi dernière quand Dieu sera tout en tous.

En annexe, l'auteur recense le vocabulaire religieux d'Ignace par des tableaux où il indique la nature et la fréquence des nominations de Dieu et du Christ dans les divers écrits du fondateur de la Compagnie de Jésus. Les documents-sources du livre sont: les Exercices, le Journal Spirituel, les Constitutions, le Récit du Pèlerin et la Correspondance.

Comment ne pas recommander la lecture de ce livre? Le P. Thomas nous donne là non seulement une leçon magistrale mais aussi une partie de son cœur. Ce que le Christ de Dieu est pour Ignace de Loyola, il l'est aussi pour chacun des membres de la Compagnie. Il l'est encore pour tous les membres des Instituts religieux masculins et féminins, dont les fondateurs ont voulu que la spiritualité ignatienne soit celle qui les anime.

Ici, une remarque pourrait être faite à l'auteur. Pourquoi avoir choisi dans les documents-sources le texte des Constitutions qui ne s'adressent qu'aux membres de la Compagnie? Ne faudrait-il pas distinguer

entre la spiritualité de la Compagnie et la spiritualité ignatienne? En incluant dans son livre des références aux constitutions, l'auteur semblerait ne pas marquer la différence qui vient juste d'être invoquée. Les nombreux Instituts fondés au XIX^e siècle ont adopté la spiritualité ignatienne et non celle de la Compagnie. Mais ceci est une remarque mineure. Elle ne devrait en aucune façon détourner des lecteurs de ce livre de si grande densité de pensée et si agréable à lire.

Christian Guérin

Edit. Desclée, coll. Jésus et Jésus Christ, Paris, 1981, 248 p.

Les sacrements de la liberté chrétienne

par Maurice Jourjon

Voilà, selon nous, le sens de ce modeste témoignage; ne pas nous étonner de nos tourments et de nos épreuves actuels. C'est l'Eglise elle-même qui le secrète; ils sont le secret de l'Eglise (170). Pour ce faire, ce petit livre nous conduit aux premiers siècles de l'Eglise, à l'écoute des Pères nous disant comment, à leur époque, on vivait et on comprenait les grands sacrements de l'Eglise. Et il fut même un temps où ils furent vécus sans être nommés!

Baptisait-on les bébés et pourquoi? De quelle manière l'Eucharistie nourrissait-elle la vie quotidienne des chrétiens? Que disait-on, grâce à la catéchèse, pour faire entrer dans le mystère de la vie chrétienne? Que comprenait-on d'essentiel et de nouveau dans le ministère des «prêtres» pour les sacrements? On découvre ainsi ou on redécouvre que, pour Ignace d'Antioche, le chrétien, sous les traits de Jésus Christ, *est frappé par le baptême à l'effigie du Père parce qu'il a choisi la monnaie de Dieu et non celle du monde (93)*; ou qu'il est, selon Augustin, *constitué dans la foi, ne voyant pas encore ce qu'il croit, désirent comprendre ce qu'il aime (99)*. Formules époustou-

flantes de densité et de profondeur! Notre foi d'aujourd'hui a-t-elle l'audace qui faisait conseiller par Cyrille de Jérusalem lors de la communion: *sanctifie tes yeux par le contact du saint Corps?* (70). Vivons-nous encore de la conviction que le ministère de la vigilance (l'épiscopat) consiste, selon les termes de la Lettre de Clément (?) à l'Eglise de Corinthe, à *présenter sans reproche et saintement les offrandes, c'est-à-dire... à constituer en offrande spirituelle de louange et d'humilité le peuple de Dieu?* (146-147).

M. Jourjon commente et médite ainsi des textes très courts, dans son style personnel paradoxal et syncopé, plus proche en cela – quoi qu'il en dise – de la manière orale que de l'écriture, mais avec une finesse d'analyse remarquable qui force plus d'une fois à une seconde lecture. Ces pages sont un «rêve sur les vieux textes», habité par la certitude que *nos Père n'étaient pas plus bêtes que nous et qu'ils ne faisaient pas les mêmes gaffes!* (169).

Daniel Mellier

Edit. du Cerf, coll. Rites et symboles, Paris, 1981, 172 p.

L'Amérique Latine en prière

par Charles Antoine

Si cet ouvrage nous révèle que les chrétiens d'Amérique Latine sont de grands priants, il nous révèle plus encore la lumineuse puissance de l'Evangile, seule richesse et force libératrice de ces pauvres exploités par les puissants. De la première à la dernière page du livre, on sent l'Esprit présent parmi ces hommes et l'Eglise y est comme une communauté de pèlerins animés par l'Espérance, en marche vers la liberté.

Pourtant, à côté des pasteurs héroïques qui, au prix de leur vie, se sont engagés dans la lutte pour la justice et la libération des

opprimés, on peut quelquefois déplorer le manque d'engagement de certaines gens d'Eglise.

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage intéressera ceux qui prient aux dimensions du monde, ceux qui s'intéressent à la théologie de la libération vécue en Amérique Latine, au cœur des luttes quotidiennes.

Marie-José Goepfert

Edit. du Cerf, coll. Terres de feu, Paris, 1981, 208 p.

Et le péché, qu'en dire ?

par Pierre Rémy

Dans les limites des ouvrages de cette collection, voici un essai sur un sujet difficile : comment penser aujourd'hui cette donnée traditionnelle de la foi chrétienne qu'est l'affirmation du péché ?

Si l'on doit critiquer la conception qu'on en avait, « il n'y a pas si longtemps », liée au légalisme et à l'idée d'un Dieu « juste et bon », garant de l'Ordre ; si l'on est bien obligé de comprendre « maintenant » et, en conséquence, l'énorme rejet de cette réalité et de la manière dont elle était sacramentellement traitée, faut-il « pourtant » la rayer purement et simplement des données de la foi et de la vie ecclésiale ? L'Écriture s'oppose à une telle attitude.

Sur les horizons conjugués des sciences humaines d'une part, attestant la réalité du mal et la complexité de ses dimensions personnelles et institutionnelles et, d'autre part, de la Révélation, l'auteur essaie de dégager ce qu'on peut dire du péché aujourd'hui, d'une manière recevable.

A mon sens, les conclusions ne se dégagent pas toujours clairement de la masse des questions soulevées, des analyses ouvertes au nom de nombreuses disciplines et des informations accumulées en notes. Pour-

tant, ce livre est sans aucun doute une base de réflexion sérieuse et à développer.

Daniel Mellier

Edit. du Centurion, coll. Croire et comprendre, Paris, 1979, 169 p.

Dialogues théologiques et accords œcuméniques

par Jacques Elisée Desseaux

Un livre qui étonnera plus d'un lecteur et qui sera pour lui une véritable découverte. L'auteur présente de façon synthétique et très claire les résultats de l'immense travail réalisé au plan théologique, surtout depuis la fin du Concile, dans le domaine de l'œcuménisme.

L'ouvrage est pratique – on pourrait presque le qualifier d'ouvrage de référence – et fournit de nombreux renseignements habituellement dispersés dans des publications spécialisées. Il introduit à la méthode du dialogue théologique et analyse les grands thèmes sur lesquels se manifestent les convergences les plus évidentes. Relevons la part importante prise, dès les premières rencontres œcuméniques, par les milieux missionnaires où le souci de l'unité chrétienne fit naître des initiatives dont l'impact devait être décisif. Ce livre est un appel à la conversion des mentalités et des cœurs. Il s'adresse à tous ceux qui souhaitent répercuter à la base les résultats acquis par les théologiens. Il importe en effet que l'ensemble du peuple chrétien les reçoive.

Jean Lefebvre

Edit. du Cerf, Paris, 1982, 185 p.

Au plaisir de croire

par Jean Vimort

Ce n'est pas à un christianisme facile que nous appelle le P. Jean Vimort. Prêtre du

diocèse de Lyon, il a travaillé dans de nombreux secteurs, depuis la paroisse traditionnelle jusqu'à l'aumônerie d'hôpital psychiatrique, en passant par les aumôneries de lycée. Dans ce dialogue perpétuel avec des gens de tous horizons, il s'est laissé interroger, a profondément évolué et nous livre aujourd'hui sa manière de comprendre l'Évangile.

Style direct, alerte, concret, il a sur beaucoup de grands sujets (Église, éducation, famille...) des vues souvent fort originales et provocantes (au bon sens du mot : qui provoquent à la réflexion). Lorsqu'on l'entend dire, par exemple, que la famille n'est pas cellule d'Église, cela demande une explication. On pourra n'être pas d'accord avec toutes les affirmations de l'auteur, trouver qu'il pousse trop loin une idée juste en soi. Mais il apporte des vues neuves et un air frais, avec une présentation de l'Évangile basée sur la confiance en l'homme, en sa liberté et en son sens de la responsabilité. Confiance exagérée ? Absence de tout repère concret ? C'est peut-être ce qu'on lui reprochera mais, après tout, le Christ lui-même n'a-t-il pas refusé de donner des réponses closes, laissant à chaque chrétien dans le dialogue avec l'Église, la responsabilité de sa conduite sous l'inspiration de l'Esprit ?

Jean-Marie Bosc

Edit. du Cerf, Paris, 1982, 137 p.

Le Concile, 20 ans de notre histoire

par G. Defois et douze témoins

Il y a vingt ans, l'appel à un concile était un événement : il nous ouvrait des perspectives que nous n'imaginions pas. Ce livre nous fait revivre le chemin parcouru et les risques que nous avons pris. Avoir le courage d'en rendre compte est un signe de santé car, comme toute ouverture sur le temps, ce concile fut pour nous une épreuve et une heure de vérité.

L'ouvrage nous montre dans une première démarche ce que fut le retour aux sources de l'Église et comment l'œcuménisme nous

provoque à regarder l'essentiel de la foi chrétienne. De là découlèrent des conceptions renouvelées de la liturgie, du ministère des prêtres et de la vie religieuse, bref ces grands symboles d'une Église envoyée de Dieu.

Le second dossier concerne les laïcs, ils y ont la parole et expriment ce qu'ils ont expérimenté de la conscience vivante de la foi. Le livre nous amène enfin à l'axe essentiel du Concile : la rencontre de l'homme d'aujourd'hui. Mais l'œuvre du concile n'est que commencée dans un peuple de Dieu qui doit rendre compte à toute l'humanité de l'Espérance semée en elle par l'Évangile. Et si, pour l'Église, le concile fut la grande retraite spirituelle du siècle, cet ouvrage témoigne d'une authentique germination dans le peuple de Dieu, dans la réconciliation du chrétien avec l'homme de son temps.

Marie-José Geopfert

Edit. Desclée, Paris, 1982.

Côte d'Ivoire. Economie et société à la veille de l'indépendance (1940-1960)

par Laurent Gbagbo

Pour s'affirmer dans sa liberté et dans son identité, il est nécessaire de s'approprier son histoire. L. Gbagbo le fait pour la période qui précède l'indépendance de la Côte d'Ivoire.

L'introduction caractérise politique et économie de la période de la Seconde Guerre mondiale. A la sortie de celle-ci, la situation était révolutionnaire : mais il n'y eut pas révolution. La guerre avait mis en évidence les contradictions dans la colonie. La France tente de maintenir son pouvoir en inventant un nouveau style de colonisation. A l'intérieur, après quelques combats qui ne seront jamais une lutte, le Parti Démocratique de Côte d'Ivoire, issu du Syndicat Agricole Africain, dominé par la bourgeoisie des planteurs, va jouer un rôle important dans la formation néo-coloniale de la Communauté française...

L'auteur pense qu'en 1960, date à laquelle il arrête son ouvrage, malgré la proclamation de l'indépendance, la décolonisation n'est pas faite... L'ouvrage nous rappelle utilement que pour comprendre le « modèle ivoirien », il faut revenir aux sources du mouvement de libération.

Joseph Pierron

Edit. L'Harmattan, Paris, 1982, 212 p.

L'Eglise au cœur. Disciples et prophètes

par Bruno Chenu

Ce livre n'est pas un traité d'ecclésiologie. C'est d'abord une série de diagnostics : l'auteur relève les questions ecclésiales qui lui paraissent les plus centrales et les plus urgentes aujourd'hui : la nécessité de re-fonder l'Eglise, non seulement en revenant au fondement mais aussi en s'inculturant dans un monde qui change : la mission, l'œcuménisme, le racisme, la structuration de l'Eglise, toutes questions qui nous invitent à sortir du catholicisme pour aller vers la catholicité.

Le livre, continuellement interrogatif, ouvre des pistes de réflexion, notre foi et notre appartenance à l'Eglise sont interpellées. Il nous est bon de trouver une voie pour attester de notre espérance.

Joseph Pierron

Edit. du Centurion, Paris, 1982, 160 p.

Prières et fêtes musulmanes. Suggestions aux chrétiens

par Michel Lafon

Notre connaissance de l'Islam et de la vie religieuse des musulmans est souvent extérieure et superficielle. A travers une présentation simple et rapide de quelques fêtes et prières essentielles de l'Islam, l'auteur nous

fait découvrir par l'intérieur la foi et la spiritualité dont est nourri un peuple... Les chapitres se concluent souvent par des suggestions pratiques, des questions, des références bibliques propres à nous faire entrer dans une attitude concrète d'estime et de vrai dialogue.

L'auteur, successeur du P. Peyriguère, au Maroc depuis 1958, reprend ici telles quelles des fiches publiées antérieurement, ce qui donne à ce livre une écriture parfois un peu sèche, c'est dommage, et au lecteur un sentiment de faim mal apaisée, tant mieux.

Daniel Mellier

Edit. du Cerf, Paris, 1982, 127 p.

La grâce et le pouvoir. Les communautés de base au Brésil

par Dominique Barbé

Nous avons là un recueil de textes éclairants qu'ont fait naître les urgences de l'action apostolique au Brésil où l'auteur se trouve depuis quinze ans. Après nous avoir livré une partie de son journal de bord, il essaie de montrer comment une théologie peut être d'oppression ou de libération ; celle-ci cherchant à lire et à actualiser les Ecritures ; relevant de trois axes : l'amour, la croix et la grâce ; permettant une approche théologique de la politique ; étant vécue dans des communautés ecclésiales de base.

D. Barbé s'arrête ensuite à la description de ces communautés et au ministère eucharistique dans celles-ci, avant d'esquisser une stratégie pastorale dans une ville aussi peuplée que São Paulo : préoccupation d'une actualité brûlante. Le livre s'achève sur la nécessité évangélique d'une non-violence active avec ces dix commandements utilisés au Brésil. Le langage de cet ouvrage est simple, concret, convaincu et convaincant.

Michel Lepage

Edit. du Cerf, Paris, 1982, 216 p.

livres reçus à la rédaction

civiles ou religieuses, cohabitation juvénile plus fréquente et précoce, accroissement des unions libres, tous ces faits de société traduisent ou provoquent de nouveaux modèles de vie conjugale. Mais où les jeunes couples mettent-ils leur bonheur? Comment acceptent-ils la question de la fidélité et de la durée devenue de plus en plus difficile?

Théologie de la résurrection, par Marie-Joseph Nicolas *op. Desclee*, Paris, 1982, 392 p., 175 F. – L'ambition de ce livre pourra paraître excessive mais elle est nécessaire pour répondre aux questions que pose la résurrection de Jésus. L'auteur ne traite pas seulement du fait de la mort et de la résurrection du Christ, mais encore de la « gloire » et de l'action universelle du Ressuscité. Il aborde ensuite notre propre résurrection: commencée par la venue de l'Esprit dans le croyant, celle-ci s'achève par la configuration au Christ ressuscité dans le monde transformé.

La route du pardon.

Pèlerinage et réconciliation, par François Bourdeau, *Cerf, coll. Dossiers libres*, Paris, 1982, 156 p., 44 F. – « Partir ailleurs pour revenir autre ». C'est là l'essentiel du pèlerinage. F. Bourdeau étudie l'évolution des rapports entre pèlerinage et pénitence et il aboutit à des propositions qui ouvrent le sacrement de réconciliation à des perspectives nouvelles, cela en fidélité à la tradition.

Les jeunes réinventent-ils le couple aujourd'hui? par Pierre Moitel et Claude Lukasiewicz, *Centurion, coll. Champs nouveaux*, Paris, 1982, 202 p., 75 F. – Révolution sexuelle, réforme du divorce, développement important du travail des femmes, méfiance envers les institutions

Dieu est musique, par Réginald Ringenbach, *Cerf, coll. Essais*, Paris, 1983, 84 p., 40 F. – « M'aimez-vous vraiment? »: cette question que posait l'enfant Mozart avant de se mettre au clavier, il n'y renoncera jamais. De ce fait, sa musique reprendra cette continue interrogation. Mais aucune technique ne peut interpréter cette musique: il faut l'aimer. Ainsi en est-il de la musique de Dieu qui a un interprète, Jésus.

Culpabilité, péché, pardon, par Bernard Marliangeas, *Cerf, Paris*, 1982, 132 p. – De toutes les causes du discrédit actuel tombé sur le discours chrétien, concernant le péché et la pénitence, les données modernes de la psychanalyse ne sont pas les moindres, dévoilant l'origine et le fonctionnement de la culpabilité humaine et de ses aspects souvent névrotiques.

Ce dossier pose des jalons pour reconsidérer, sur cet horizon, la spécificité de l'expérience chrétienne du péché et du pardon à la lumière de la Bible et de la pratique pénitentielle de l'Eglise.

Espérance, liberté, engagement du chrétien, par Pierre Grelot, *Médiapaul, Paris*, 1982, 152 p., 54 F. – L'Évangile est un message d'espérance. Le Christ en est son centre. Jésus est aussi pour les hommes le « libérateur » et cette libération nous amène à plusieurs sortes d'engagement. L'auteur interroge le Nouveau Testament pour projeter une lumière décisive et dégager les conséquences actuelles du message chrétien sur la vie quotidienne des individus et des sociétés.

Le français et les langues africaines au Sénégal, par Pierre Dumont, *Karhala, coll. Hommes et sociétés*, Paris, 1983, 380 p., 110 F. – C'est au Sénégal que fut élaborée, expérimentée puis généralisée une méthode audiovisuelle d'enseignement du français. Ce n'est pas un hasard si, pour la première fois, une langue africaine, le wolof, est enseignée à l'école par la télévision.

Pourtant, il reste de nombreuses difficultés. P. Dumont tente d'analyser les causes de ces difficultés et propose des solutions fondées sur une redéfinition des relations entre le français et les langues africaines, fermement possible d'une francophonie nouvelle.

Aux rythmes de Dieu, par Guy de Fatto, *Cerf, coll. Foi vivante*, Paris, 1983, 140 p. – La Rose Rouge, le Tabou... Claude Luter, Claude Bolling... évoquent St-Germain des Prés d'après guerre. Un des meilleurs contre-bassistes de jazz d'alors était Guy de Fatto. Depuis 25 ans, il est prêtre. Son aventure s'est faite « aux rythmes de Dieu » qui ne sont pas toujours ceux des hommes.

Un jour... une prière, par Jean Harang, *Centurion/Panorama aujourd'hui*, Paris, 1982, album illustré, 126 p., 98 F. – Les illustrations et les prières de cet album évoquent les croix et les joies quotidiennes. Il veut éveiller l'attention aux signes de Dieu que le croyant cherche à lire dans la vie de tous les jours. Le chant de la vie s'élève de ces pages comme une louange ou comme un cri, dans la foi, dans l'audace et la pudeur de l'amour.

Propositions pour la prière universelle, par René Mouret, *Cerf, Paris*, 1982, 230 p., 60 F. – Voici un livre de formulaires mais aussi une recherche sur la prière universelle. R. Mouret et ses collaborateurs ont recueilli, dans diverses communautés, des formules neuves qui les ont aidés à prier. Ils nous rappellent aussi que la prière universelle ne doit pas perdre cette saveur de liberté qui lui permet de rester actuelle.

Le Centre d'Etudes Ethnologiques de Bandundu au Zaïre, dirigé par les Missionnaires du Verbe Divin, a organisé, du 27 au 30 décembre 1982, son 17^e colloque sur le thème: « **La parole dans le rituel traditionnel** ».

Au cours d'une année, une équipe de quinze Zaïrois et de deux missionnaires s'est consacrée aux études préparatoires. Les résultats de leur enquête formaient un dossier record de 2.700 pages.

Les deux premières journées du colloque eurent pour thème l'étude de *la prière*, parole privilégiée du rituel traditionnel. Une première constatation unanime: l'absence de formules de prière; d'après les besoins et selon les circonstances, la prière est spontanément improvisée.

La troisième journée permet d'examiner les formules de *bénédition*; c'est un domaine particulièrement riche. A la quatrième journée, les exposés et les échanges furent centrés sur *les paroles d'instruction et d'explication* qui sont partie intégrante de la plupart des rites. Une place importante revient au *discours rituel* qui, à lui seul, peut constituer un rite complet; les paroles y deviennent efficaces, destructives ou créatrices. La dernière séance traita des *paroles d'exorcisme et d'incantation, des injures rituelles et des blasphèmes*.

Le thème du 18^e colloque a été fixé. L'équipe de chercheurs propose d'étudier: *l'importance du lieu et du temps des rites. La symbolique des animaux, plantes et objets employés dans le rituel*.

Par ailleurs, le C.E.E.B.A. vient de faire paraître le second volume du **Langage des gestes rituels** (l'ouvrage comprendra 3 volumes); ce volume débute par le langage rituel relatif à *la chasse au sorcier* et s'arrête à la lettre 'H' avec la symbolique rituelle de *l'huile*. Il présente 912 gestes de la religion traditionnelle des populations du Zaïre.

Pour tout renseignement, s'adresser au CEEBA, B.P. 246, Bandundu, Zaïre. Pour la diffusion du livre, au Zaïre: Service du Livre, CEP, B.P. 724, Kinshasa Limete et Librairie Saint-Paul à Kinshasa, Kisangani et Lumumbashi.

Hors Zaïre: Steyler Verlag, D-5205 St Augustin 1, Rép. Féd. d'Allemagne.

audio-visuel

■ o.c.i.c. afrique

Le VIII^e Festival panafricain du Cinéma de Ouagadougou (FESPACO) s'est déroulé du 5 au 13 février 1983. L'O.C.I.C. Afrique (B.P. 160, Saint Louis, Sénégal) a décerné son premier prix à *Wend Kuuni* de Gaston KABORE (Haute-Volta): sous forme d'un conte, le film illustre le sens de l'accueil d'une famille et d'une communauté villageoise.

Il a décerné le prix du court-métrage au film de Moussa Yoro BATHILY (Sénégal): *Le certificat d'indigence*.

■ catéchèse biblique

Mgr René CORDIER, responsable de l'Aide aux Missions d'Afrique, nous offre aujourd'hui la suite de ses exposés bibliques avec trois cassettes sur **Nos ancêtres dans la foi**: 4) *Josué – les Juges*, 5) *Samuel – David*, 6) *Salomon – Elie – Elisée*.

Ces cassettes, nées de l'expérience pastorale de l'auteur, tiennent compte des derniers travaux de l'exégèse mais veulent surtout parler au croyant et du sein de la foi (diffusion: Paroi-Services, Recloses, 77116 Ury).

■ audio-visuel au service des débats

A Lyon, le Centre Chrétien Universitaire a réalisé, à la suite de recherches en petits groupes, des montages-diapos destinés à lancer des débats. Voici les deux dernières productions:

- *Partir* (23 mn): tout est départ. Quitter ou se quitter pour atteindre l'Autre. La vie chrétienne vue comme un pèlerinage.
- *Vers de nouveaux modes de vie* (20 mn) réalisé à partir de la déclaration du conseil de l'épiscopat sur la conjoncture économique et sociale.

Diffusion: Antenne diocésaine de formation, 2 rue Sainte-Hélène, 69002 Lyon.

le grand problème du mal

Simone SARAZIN et Armel DUTEIL poursuivent la publication de leur série africaine : LE GRAND PROBLÈME DU MAL. Nous avons déjà eu l'occasion de parler des deux premiers ouvrages (*Spiritus*, n° 85, p. 436).

– Le troisième volume *Vainqueurs du mal* traite de la souffrance. Plus que l'origine de celle-ci, c'est la manière d'y faire face qui compte. Mais le problème de la souffrance renvoie à celui du mal : sous cet éclairage, la souffrance n'est plus absurde mais elle prend une signification.

– Le quatrième volume *Santé et bonheur pour tous* a pour visée un aspect important du développement : la santé est vraiment un état d'esprit, une façon de vivre individuellement ou collectivement. Dans cette démarche continue pour une vie pleine, quel peut être le rôle de la foi ?

– Un dernier volume est encore à la rédaction : *La mort. Vivre d'une vie nouvelle*.

L'intérêt de cette collection se trouve dans son riche mode de composition avec l'emploi des contes, proverbes, récits, textes bibliques, discussions. Elle peut être un instrument très utile dans les rencontres d'étudiants ou de catéchistes.

Diffusion : C.I.M., 30 rue Lhomond, 75005 Paris.

l'appel au ministère presbytéral

Prêtres diocésains, numéro spécial, mars/avril 1983
179 rue de Tolbiac, 75013 Paris.

L'UNION APOSTOLIQUE est une fédération internationale de groupes de prêtres. Ceux-ci se retrouvent périodiquement pour s'entraider dans leur vie de prière et de relations, mettre en commun leurs problèmes et leurs joies.

Le service le plus connu de l'Union Apostolique est la publication de *Prêtres diocésains*, la seule revue spécifique pensée pour les prêtres des diocèses.

Cette revue fait paraître un numéro spécial sur l'appel au ministère presbytéral. Il contient en particulier des articles qui montrent quels sont les problèmes rencontrés aujourd'hui dans cet appel au ministère ordonné. Il offre ensuite des recherches théologiques sur l'appel au presbytérat, suivies d'études pastorales sur la question. Le problème est bien actuel dans l'Eglise de France mais aussi ailleurs...

sessions...

Le Secrétariat pour les relations avec l'Islam organise une rencontre islamo-chrétienne au Centre Saint-Dominique, La Tourette, Evreux, B.P. 110, 69210 L'Arbresle.

Elle se tiendra du mardi 26 juillet (soir) au samedi 30 juillet (midi).

Le thème choisi est : *Chrétiens-musulmans, vivre sa foi dans un monde pluraliste et sécularisé.*

Les intervenants prévus sont : M. MERAD, professeur d'islamologie à Lyon, M. CHARFI de l'université de Tunis, M. MOATASSIME de Paris I, le P. SOMMET, animateur du Service Incroyance et Foi et le P. PEROTTI, sociologue.

La session est ouverte à tous ceux qui sont concernés par les attitudes des croyants vis-à-vis de la sécularisation et du pluralisme.

Pour tous renseignements, s'adresser à : Secrétariat pour les relations avec l'Islam, 71, rue de Grenelle, 75007 Paris.

sessions...

Action Catholique et Mission offre aux missionnaires en congé ou sur le point de partir, la possibilité de s'interroger sur les chances de naissance de l'Eglise dans les divers continents.

Thème de la session : *Entrer dans l'expérience de la vie d'un peuple et y faire avec lui une expérience de Dieu, une expérience d'Eglise.*

Cette session voudrait permettre aux participants - de partager leur rencontre avec des peuples différents - de discerner les possibilités et les conditions pour l'éveil d'un laïcat apostolique - d'approfondir les responsabilités réciproques du laïcat, du ministère presbytéral et de la vie religieuse.

Dates: 1^{er} juillet (matin) au 6 juillet (soir). Lieu: «La Clarté-Dieu», 95, rue de Paris, 91402 Orsay Cedex.

Pour tous renseignements, s'adresser à : Secrétariat A.C.M., 3 bis rue François Ponsard, 75016 Paris.

sessions...

Pour l'été 1983, parmi les sessions que propose le **Centre Saint Dominique**, nous retenons :

- du 1^{er} au 8 juillet, *Violence et rédemption*, questions actuelles avec René BUREAU, Christian DUQUOC, Hugues COUSIN.

- du 9 au 16 juillet, *Pouvoir et société*, vers de nouveaux modèles, avec Michel BASSAND et Pierre PRADAL.

- du 10 au 16 juillet, *Dynamisme évangélique e développement personnel*, avec Marc BRONTEX et Christel BARNOUIN.

- du 18 au 24 juillet, *Apprendre à célébrer avec des enfants*, avec Madeleine AMYOT, Patrick JACQUEMONT, Craig MCKEE, Bernard MARLIANGEAS.

- du 11 au 18 août, *Réconcilier tout notre être avec la prière*, avec Christel BARNOUIN, Bernard DUREL, Bernard MARLIANGEAS.

Pour tous renseignements, s'adresser à : Centre Saint Dominique, La Tourette, Evreux, B.P. 110, 69210 L'Arbresle.